
Catalogue de BOHAIRE, lib.e,
e Puits-Gaillot, n.o 9, A LYON.
M. BOHAIRE achète au comptant les livres de hasard et les bibliothèques, à un prix satisfaisant pour le vendeur. On trouve chez lui beaucoup de livres rares et précieux, et généralement toutes les nouveautés.



LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE,

Entièrement refondue, & conſidérablement augmentée.

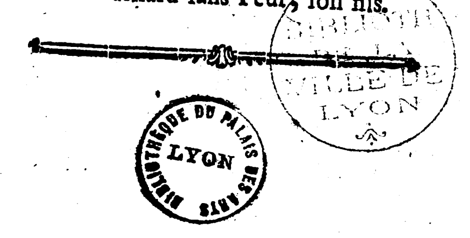
TOME I.

CONTENANT:

Hiſtoire de Pierre de Provence, & de la belle Maguelonne.

Hiſtoire de Robert le Diable, duc de Normandie.

Hiſtoire de Richard ſans Peur, ſon fils.



HISTOIRE

DE

PIERRE DE PROVENCE,

ET DE

LA BELLE MAGUELONNE.



A LIÉGE,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,
ſur le Pont-d'Iſle.

M. DCC. LXXXVII.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL paroîtra, ſans doute, bien ſingulier, qu'on ait pris la peine de rajeunir des ouvrages, qui, depuis plus de deux ſiècles, ſont abandonnés au Peuple; des Romans, que la plus mince Bourgeoiſe n'oſeroit ſe vanter d'avoir lus, non pas à cauſe du ſtyle & du langage, qui les lui rendent auſſi inintelligibles, que le jargon alambiqué de Marianne l'eſt, quelquefois, pour nos Petites-Maîtreſſes, mais préciſément parce qu'ils ont fait l'amuſement de la plus vile Populace, qui commence à ne plus les entendre. Ce n'eſt, aujourd'hui, ni la manière d'écrire des Auteurs,

ni les sujets qu'ils traitent, ni le désir de s'instruire, ni même celui de s'amuser, qui déterminent à lire; c'est l'ennui, le caprice ou la mode; c'est aussi par ces motifs que la plupart des Ecrivains sont entraînés. Mais ce n'est rien de tout cela qui a donné lieu à l'idée de refondre quelques-uns des ouvrages qui composent ce qu'on appelle *la Bibliothèque Bleue* *.

On venoit de publier un Roman, que tout le monde s'arrachoit, parce qu'il portoit le titre de *Philosophique*: Les femmes le lisoient avec fureur, sans y rien comprendre; les Petits-Maîtres le vantoient beaucoup, sans l'avoir lu, & les gens raisonnables convenoient qu'il auroit été passable, si l'Auteur l'eût réduit au quart du volume. Un homme de lettres,

* Quelques personnes attribuent le nom de *Bibliothèque Bleue*, qu'on donne à la collection immense de brochures, qu'on étale sur les quais, à leur modeste couverture de papier bleu. Tout au contraire, on donne, dans certaines Provinces, le nom de *Papiers bleus*, aux membres d'un corps qui éblouit tous les autres, pour les distinguer des Gens d'Affaires d'un autre genre.

qui lit peu de Romans, eut la curiosité de parcourir le nouveau chef-d'œuvre. Il étoit, à la campagne, chez Madame de *** : Eh bien ! lui dit-elle, lorsqu'il eut achevé de lire, jugerez-vous toujours d'un ouvrage sans le connoître ; n'est-il pas vrai que celui-ci est charmant ? Quelle connoissance du monde ! Quelle imagination ! Que d'esprit ! L'homme de lettres, pour toute réponse, lui rendit le livre, & la remercia. Enfin, pressé de dire son sentiment : Je ne puis disconvenir, dit-il, que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit ; son ouvrage en est rempli, & c'est ce qui m'en a le plus ennuyé. Madame de *** ouvroit de grands yeux, prenoit cet homme pour un fou, & alloit se fâcher. Alors, il prit le livre, chercha l'endroit le plus intéressant, & le relut avec toute la chaleur que la situation du Héros du Roman lui inspiroit. Madame de *** triomphoit, lorsque le Lecteur, reprenant le même endroit, l'examina, phrase par phrase, & fit voir qu'il n'y avoit pas un mot qui

convînt à l'état du perſonnage. Madame de *** étoit toute étonnée, & ne ſe pardonnoit pas de s'être laiſſé attendrir : C'eſt, lui dit l'homme de lettres, que votre cœur, entraîné par la ſituation, a ſuppléé au ſentiment qui manque à l'Auteur. Combien, à pièces nos de théâtre, ne voit-on pas de ſpectateurs verſer des larmes, qui ſont auſſi ſurpris que vous, lorſqu'à la lecture, ils ne trouvent que des mots vides de ſentiment, des expreſſions recherchées, un ſtyle ampoulé, & toujours hors du vrai! Quant à cette connoiſſance du monde, je ne vois pas pourquoi on en fait tant de cas dans un Ecrivain : Eſt-il donc ſi difficile d'en ſaiſir le jargon, les uſages, les mœurs? Et, quand on a ſaiſi tout cela, que tient-on? Je conviens qu'un Auteur eſt blâmable de manquer de ce qu'on appelle urbanité; mais il n'y a pas un grand mérite à la poſſéder chez une nation, où le plaiſir eſt le premier lien de la ſociété. Une connoiſſance plus eſſentielle, plus difficile, &, malheureuſement,

plus négligée, eſt celle du cœur humain : C'eſt faute de cette connoiſſance que nos Romanciers, & nos Auteurs dramatiques, mettent l'eſprit à la place du ſentiment, font parler aux paſſions un langage étranger, raiſonnent quand il faudroit toucher, amuſent l'eſprit, ou cherchent à lui en impoſer par des expreſſions ſingulières, quand il faudroit porter dans l'ame les coups les plus ſenſibles. Madame de ** ſentoit la vérité de tout ce que diſoit le critique ; mais elle ne vouloit pas abandonner l'Auteur du Roman nouveau ; elle ſe retrancha ſur le ſtyle & ſur l'imagination. Qu'entendez-vous par ſtyle ? reprit l'homme de lettres : N'eſt-ce pas ce ton, cette couleur, que doit donner à la diction la choſe qu'on peint, ou le ſentiment qu'on exprime ? Madame de ** convint que cette définition rendoit, à peu près, l'idée qu'elle ſe faiſoit du ſtyle. Le ſtyle eſt donc mauvais, reprit-il, toutes les fois qu'il n'eſt pas d'accord avec le fonds des choſes ? Or, vous convenez que l'Auteur s'expri-

me avec esprit, lorsqu'il devroit mettre dans la bouche & dans les actions de ses personnages, le langage simple & les mouvemens impétueux des passions; qu'il rend avec véhémence des évènemens ordinaires; qu'il peint avec pompe les choses les plus communes. Votre Auteur n'a donc point de style, ou, si vous l'aimez mieux, n'a qu'un style faux & menteur. Quant à cette imagination, que vous trouvez si brillante, il n'y a pas un de ces anciens Romans, qu'on ne lit plus, qui n'en offre mille fois davantage; je n'en excepte aucun. Madame de ** l'accusa de prévention. Il soutint son avis avec une modeste opiniâtreté, & alla si loin, qu'il mit les Romans de *la Bibliothèque Bleue* au dessus de la plupart de ceux qui composoient la sienne, du moins pour l'imagination. Elle fut indignée, humiliée même, de la comparaison. Suspendez encore votre colère, lui dit-il; je n'ai rien avancé que je ne puisse prouver: Je sais bien que, dans l'état où sont ces ouvrages, il n'est guère

possible d'en juger : Outre qu'ils ne sont, presque tous, que des traductions informes, ils sont écrits d'une manière si barbare, que vous auriez de la peine à les entendre; ce sont de vieux tableaux qu'il faut raccommoder après les avoir bien lavés, & à plusieurs desquels il faut mettre des fonds. Madame de **, qui vouloit des preuves, sonna sa femme-de-chambre, & lui demanda l'*Histoire de Pierre de Provence*, &c. La Soubrette, étonnée, se fit répéter jusqu'à trois fois, & reçut avec dédain cet ordre bizarre : Il fallut pourtant obéir; elle descendit à la cuisine, & rapporta la brochure en rougissant. Sa maîtresse eut la force d'en lire deux pages, & la remit au Critique, en le défiant d'en tirer parti. Il accepta le défi, se mit à l'ouvrage; & comme il étoit fort pressé de se justifier, il n'y mit pas toute la correction dont il étoit capable. Madame de ** reçut sa rédaction, avec peu d'espoir de s'en amuser, la lut avec plaisir, & exhorta l'Auteur à continuer.

Ces essais sont tombés entre mes mains; je les donne tels qu'ils sont sortis de la plume de cet homme de lettres. S'ils plaisent au Public, je puis lui donner une suite de Romans anciens, plus intéressans, qui sont devenus fort rares, après avoir fait les délices de leur siècle. L'Auteur ne s'est pas contenté de les rajeunir, il a tâché de les rendre dignes de toute sorte de lecteurs, en les refondant entièrement, & en y ajoutant des situations & des épisodes nouveaux.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE
PIERRE DE PROVENCE,
ET DE
LA BELLE MAGUELONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Éducation de PIERRE; *ses exercices; présomption punie; combat du père & du fils.*

LA tyrannie de quelques Seigneurs, qui opprimèrent le peuple sous le nom de Rodolphe III, avoit occasionné la dissolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & paresseux, s'étoit démis d'une souveraineté, dont il n'avoit conservé qu'un titre vague. Alors, ces seigneurs se réunirent, pour se partager

A

ses dépouilles; chacun, sous le nom de duc, comte, marquis, se fit un petit état; mais, bientôt, se trouvant frustrés dans leur partage, ils commencèrent, entr'eux, des guerres aussi sanglantes que celles qui désolèrent la Provence, lorsque les Wisigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de son climat & par la fertilité de ses campagnes, se la disputoient par le fer & par la flamme. Enfin, lorsque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la justice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poésie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des descendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli, de ses pères, une fortune considérable; il avoit un assez grand nombre d'amis pour disputer la souveraineté au Comte régnant; mais il eût fallu faire couler encore le sang des Provençaux; il préféra une obscurité tranquille, à une gloire meurtrière; il conserva le titre de comte, se retira à Cavaillon, & y jouit, paisiblement, de sa vertu. Il avoit épousé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone; le plaisir d'être aimé d'une femme aussi belle, & aussi vertueuse, lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes desirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût, peut-être, eu la foiblesse de conquérir ses états; &, s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu assez de pouvoir pour enchaîner son courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur ten-

reſſe mutuelle ſe chargea ſeule de ſon éduca-
ion. Leur premier ſoin fut de l'inſtruire dans
a religion de ſes pères; il ſuça, avec le lait,
es premiers élémens d'une morale, d'autant
lus douce, que les plaiſirs de l'hymen le plus
ortuné en tempéroient la rigueur; il apprit,
ar leur exemple, que, de quelques couleurs
dieuſes que le libertinage nous peigne la ré-
ularité des mœurs, elle a plus de charmes pour
qui en fait jouir, que le ſyſtème de volupté
e mieux combiné ne peut en procurer.

La Provence ſemble avoir été, de tout temps,
e ſéjour de la Poéſie, ſoit qu'un ſoleil plus pur
& plus vif y rende l'imagination plus féconde
& plus active; ſoit que ces contrées, offrant
ne nature toujours vivante, que n'attriſte,
reſque jamais, le froid des hivers, l'eſprit
'ait beſoin d'aucun effort pour en ſaiſir les
ableaux les plus rians. Les Druides, chefs,
rêtres & légiſlateurs de la nation, avoient
ait connoître cet art ſublime aux autres peu-
les de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui,
hez eux, n'étoit que le ſymbole de l'éloquen-
e, devança l'Hercule des Grecs: Les Bardes
accédèrent aux Druides; &, lorſque les Bar-
ares du Nord, après avoir déſolé l'Italie &
s Gaules, pour y former des établiſſemens,
urent impoſé ſilence aux chanſons des Bardes,
s Muſes de Provence inſpirèrent les Trouba-
urs.

Le Comte Jean & Iſabelle en avoient tou-
urs auprès d'eux: Ces époux, amans, leur
onnoient le ſujet de leurs vers, & diſputoient

aux plus habiles, le prix du chant & de la poésie : Quoiqu'ils fussent juges & parties, ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus, lorsque les Troubadours avoient mieux réussi qu'eux. Lorsqu'ils craignoient quelque surprise de leur amour propre, Jean rassembloit ses vassaux, les concurrens chantoient, & l'on jugeoit du dégré du mérite de leurs airs, par l'impression qu'ils faisoient sur les auditeurs. Les maximes les plus sages, mises en action par des fictions ingénieuses, exprimées par les images les plus vraies, ou les sentimens les plus sublimes, faisoient toute leur poésie. Ils n'avoient pas encore imaginé la distinction bizarre de cet art, en poésie d'images, poésie de sentiment, & poésie du *Philosophe* *; ils ne connoissoient qu'un seul genre, celui d'exprimer le sentiment par des images, au profit de la vertu. Leurs chansons inspiroient l'enthousiasme de la sagesse, sans avoir rien de triste ou d'austère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Isabelle, & son Époux, faisoient goûter leurs leçons à Pierre, & qu'ils les gravoient dans son ame; ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux, devenoit pour lui une instruction solide ; son cœur & son esprit se remplissoient d'excellens principes, d'autant plus ineffaçables, qu'ils y étoient introduits par le plaisir.

Ces jeux de l'esprit étoient toujours accom-

* Voyez un *Essai sur la Poésie*, lu à l'Académie Françoise, en 1760.

pagnés des exercices du corps; quelque pénibles qu'ils fussent, on savoit les adoucir en les rendant amusans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des Jongleurs, aux ordres du Comte, venoient, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, presque jamais à la même heure, former des danses dans les cours, ou dans les jardins du Château; la curiosité, ou quelqu'autre prétexte, engageoit Isabelle à les voir; son mari la suivoit, & Pierre étoit toujours de la partie. Isabelle se mêloit à leurs danses, elle prenoit Jean, & Pierre eût été bien fâché de ne pas danser avec eux. On donnoit des récompenses à celui qui avoit mieux dansé; Pierre parvint à en obtenir, &, bientôt, à les mériter *. La course, la paume, & tous les autres exercices, se faisoient, à peu près, de la même manière; les arts, les sciences, l'histoire, Pierre apprenoit tout, sans qu'on eût l'air de lui rien enseigner. Dès sa plus tendre

* Note savante de l'Éditeur.

C'est à cette occasion, à cette ancienneté, qu'il faut rapporter la chanson suivante, faite par un Troubadour, qui avoit beaucoup de gaieté.

Jean danse mieux que Pierre,
Pierre danse mieux que Jean;
Ils dansent bien tous deux,
Mais, Pierre danse mieux.
Jean danse mieux que Pierre,
Pierre danse mieux, &c.

Elle se dansoit en rond.

enfance, il étoit accoutumé aux exercices militaires. Son père donnoit des courses de bague, il entroit en lice. Les enfans aiment à imiter. Pierre examinoit tout, rassembloit quelques enfans de son âge, les dressoit aux combats de la lance & de l'épée, & couroit avec eux; son père le défioit, ils couroient ensemble, & Jean étoit souvent vaincu.

Lorsque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes, Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il osa défier les Chevaliers les plus renommés, aucun ne put le vaincre, ni à la lutte, ni à la course, ni à l'épée, ni à la lance. Les Troubadours les plus célèbres, les Jongleurs les plus agiles & les plus adroits, lui cédoient la victoire. Pierre, parvenu à sa vingtième année, faisoit les délices de ses parens, &, dans toute la Provence, on ne parloit que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant; il fut alarmé de tant de mérite : Il craignit qu'un jour, ce jeune homme ne fît valoir les prétentions de son père. Il communiqua ses alarmes au jeune Robert, cousin-germain de Pierre, & fils de Jacques de Provence, frère de Jean. Robert étoit beau, mais rempli de présomption : Il fut irrité qu'un homme, qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût une réputation plus brillante que lui : Il promit au Comte que, quels que fussent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes piè-

ces, se rendit à Cavaillon : Son père, qui l'aimoit beaucoup, & n'étoit pas moins présomptueux que lui, voulut être témoin de sa victoire; il s'arma aussi de toutes pièces, & partit, le lendemain, sans que Robert pût s'en douter; il eut grand soin de ne se nommer à personne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à son fils.

Chacun se rendit, de son côté, sur le champ de bataille. Robert fit un défi à son cousin, qui accepta sans le connoître; ils font le tour du champ. La taille majestueuse de Robert, son air fier & intrépide, étonnèrent les Juges & les Spectateurs. Enfin, le signal est donné, chacun court de son côté; Pierre part comme un éclair, baisse la tête sur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air. Pierre lui donne le temps de se remettre; Robert revient une seconde fois; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette sur la poussière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre; mais Pierre le terrasse, & le force de s'avouer vaincu : Il le prie de lever la visière de son casque; Robert, furieux, y consent, si Pierre veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offensives; Isabelle & son mari s'y opposent, & les Juges refusent le combat. Alors, le père de Robert se présente, & fait un défi à Pierre; il veut que, si le nouveau combattant est déclaré vainqueur, Pierre, & le Chevalier vaincu, restent en son pouvoir; & que si, au contraire, la victoire demeure

à Pierre, il soit le maître de disposer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut souffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui imposer des lois. S'il m'avoit vaincu, disoit-il, ce seroit tout ce qu'il oseroit proposer; qu'il se découvre, qu'il combatte; & si la fortune lui est favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut piqué de l'orgueil de son fils; il saisit l'occasion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute espèce d'exercices, &, depuis peu, il avoit remporté le prix sur un grand nombre de Chevaliers, dans un carrousel célèbre, que le Roi d'Espagne avoit donné pour les noces de sa fille. Il ne douta point qu'il ne vînt à bout de Robert; &, dans ce cas, sans se découvrir, il se seroit contenté d'exiger du vaincu que, devant tout le monde, il se fît reconnoître. Puisque ce jeune téméraire, dit-il, en déguisant toujours sa voix, refuse mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures. Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre, aussi-tôt, remet la sienne à Robert, qui s'élance sur son cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert sent palpiter son cœur; Jacques, de son côté, dompte sa tendresse. Les Spectateurs prennent ces divers sentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de son rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je suis fâché d'avoir à combattre contre vous; je suis résolu de me venger, sur vous, de la honte de ma défaite; ainsi, vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne sais, pourtant, quel penchant secret m'intéresse à vous : Croyez-moi, il en est temps encore, découvrez-vous à moi; &, si mes pressentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups, que je serois au désespoir d'avoir portés. Insensé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, sans la modestie, la valeur n'est qu'un don funeste : Si tu avois moins compté sur toi-même, Pierre ne t'eût point terrassé: Défends-toi. Aussi-tôt les deux combattans se séparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots poussés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes se brisent en éclats, leurs chevaux reculent, & les Chevaliers sont désarçonnés : Ils ne se donnent pas le temps de se remettre; ils mettent pied à terre, prennent leurs épées, & se portent les plus rudes coups; leur adresse à les parer est égale, leurs bras sont plus infatigables que leur fer, qui s'émousse & se brise dans leurs mains. Alors, ils s'accolent, Robert terrasse son rival, qui, enfin, sans que personne l'entende, a le temps de se faire connoître à son fils. Aussi-tôt Robert se dégage, le relève, & tombe à ses pieds : Ciel! s'écrie-t-il, qui? moi! j'aurois pu? ah! je lui cède

A v

la victoire! Les spectateurs demeurent confondus. Le comte Jean & son fils s'approchent; Robert les prie de faire retirer tout le monde: Il prend son père par la main, & le présente au comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques présente, à son tour, Robert à Isabelle; mais ils ne veulent se faire connoître que lorsqu'ils seront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils se soutenir par les coups qu'ils se sont portés. Quelle fut la surprise du Comte Jean, lorsqu'il reconnut son frère; Robert n'osoit se découvrir; Isabelle & Pierre paroissoient indignés contre un inconnu, qui, pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la visière de son casque; il obéit, & sa vue produit, sur toute la famille, l'effet de la tête de Méduse. Robert ne conçoit pas par quel évènement il a combattu contre son père. Jacques leur explique une énigme aussi surprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de son fils. Il fait le plus grand éloge de son neveu, & lui persuade de voyager. Ce n'est pas que Jacques ne vît avec des yeux aussi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre; mais il crut que, dans cette occasion, il ne pouvoit, sans injustice, lui refuser son approbation, soit afin de mortifier encore plus son fils, soit pour l'écarter du Comte de Provence régnant. Isabelle & Jean vouloient retenir Ro-

bert & son père; ils refusèrent, de crainte que le secret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit, sans Page & sans Ecuyer, comme ils étoient venus. On sut, dans la Cour du Comte de Provence, que Robert avoit été vaincu par Pierre, & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.

CHAPITRE II.

Premières Aventures de Pierre à la Cour du Roi de Naples; son entrevue avec Maguelonne; premiers effets de leurs amours; modestie de Pierre de Provence.

Pierre s'étoit fait une si grande réputation, que les Seigneurs les plus renommés venoient, de toutes parts, féliciter son père, & prendre part à sa joie. Jean résolut de l'armer Chevalier. Il fit publier, dans toute la Provence, un tournois général, pour que cette cérémonie se fît avec plus de solemnité. Le jour fixé, il arriva des Chevaliers de tous les pays. Jean les reçut, avec une magnificence digne d'un souverain. Robert l'envieux, ni son père, ne s'y trouvèrent point; ils envoyèrent un Ecuyer pour s'excuser. Pierre gagna bien ses éperons : Il remporta le prix à tous les exercices, & sur tous les Chevaliers. Il fut armé, & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un festin splendide suivit la cérémonie : Chacun buvoit à sa dame;

& Pierre, qui n'en avoit pas encore, buvoit tristement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux, où le besoin d'aimer donne à l'ame une nouvelle existence, fait d'un caractère heureux un caractère excellent, ou d'un naturel vicieux un naturel atroce. Il sentoit se développer dans son cœur des mouvemens inconnus, qui le plongeoient dans une ivresse délicieuse; quelquefois, ces mouvemens devenoient impétueux; &, dans ces instans, sa tendresse pour ses parens, sa complaisance pour ses amis, sa douceur envers tout le monde, sembloient augmenter; la nature lui paroissoit plus riante & plus belle; tout ce qu'elle lui offroit l'attendrissoit. Généreux & compatissant, il étoit, alors, mille fois plus sensible aux plaintes des malheureux, & plus ardent à les soulager. Il ne manquoit à Pierre, pour devenir plus parfait, qu'un objet qui pût fixer ses désirs.

Pierre étoit dans ces dispositions, lorsqu'à la fin du repas, on vint à parler de Maguelonne, fille du roi de Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de son père tous les Chevaliers, qui, pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouïs. On parla beaucoup de ses charmes & de la bonté de son caractère. On traça son portrait, que Pierre se fit répéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & pensif.

La beauté de Maguelonne étoit empreinte dans son cœur; Il brûloit, d'ailleurs, de voir

les Cours des Princes, & d'acquérir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus, étoit comment en obtenir la permission de ses parens. Il craignoit non seulement de les affliger, mais il sentoit combien cette séparation lui coûteroit à lui-même; son cœur étoit déchiré par mille passions différentes. La confiance qu'il avoit dans sa mère, le portoit à s'adresser, d'abord, à elle; &, quand il étoit sur le point de lui ouvrir son cœur, il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin, s'armant, un jour, de courage, il va se jeter aux genoux de son père; il lui témoigne la plus vive reconnoissance de tous les soins qu'il a pris de son éducation; il lui rappelle, avec modestie, les avantages qu'il en a recueillis, la réputation qu'il s'est faite; mais, à quoi, ajouta-t-il, aboutiront, & les principes que vous m'avez donnés, & le peu de talens que je puis avoir acquis, si je passe ma vie dans l'inaction? Ce n'est pas pour soi, c'est pour être l'exemple du monde, le défenseur des opprimés, le vengeur des injures, le protecteur des malheureux, qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le dessein de remplir les devoirs que ce titre m'impose: Daignez consentir que j'aille publier vos bontés, & mettre en pratique vos sages préceptes. Jean ne put entendre ce projet sans frémir, quoiqu'il en sentît la nécessité; il fit venir Isabelle, & le lui communiqua. Cette tendre mère resta comme frappée de la foudre. Ah! mon fils, dit-elle, mon cher fils, nous n'avons

que vous seul, vous faites toute notre consolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter! Et, pourquoi iriez-vous chercher, de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au devant de vous? Vous jouissez de la réputation la mieux établie; si c'est aux dons de la fortune que vous aspirez, à moins d'une couronne, que pouvez-vous désirer de plus? Nous sommes bien éloignés de vous supposer cette espèce d'ambition: Si vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie, où le pouvez-vous mieux, que dans votre pays? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas assez d'injustices à réparer, assez de malheureux à secourir, & de bienfaits à répandre? Non, mon fils, nous ne consentons point à votre départ; la seule idée m'en fait horreur: Voulez-vous appesantir les maux que la vieillesse commence de rassembler sur nos têtes? Lorsqu'au milieu de vos triomphes, vous vous rappellerez le chagrin où vous nous plongez, comment votre ame pourra-t-elle s'ouvrir à la joie? Oh! ma mère, s'écria Pierre, ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité, que j'avois désiré de me faire connoître; l'honneur, que les pères acquièrent, ne produit aux enfans que de l'honneur; les pères recueillent des actions glorieuses de leurs enfans, l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité, pour qui la jouissance de l'éclat, qu'il fera dans le monde, sera-t-elle plus douce? Sera-ce pour moi,

qui aurai satisfait mon ambition, &, peut-être, le penchant de mon cœur? ou pour vous, qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés? Balancez le plaisir que vous trouverez à me voir languir, auprès de vous, dans une obscure oisiveté, & la satisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aspire; &, lorsque vous aurez bien pesé l'un & l'autre, si vous trouvez plus avantageux de me retenir, je renonce à mon projet; mais, surtout, compensez la peine que vous fera mon départ, avec le chagrin que j'aurai à me séparer de vous, & qui m'a empêché, jusqu'à ce moment, de vous demander la permission que je vous demande encore, malgré moi.

Le Comte Jean, & Isabelle, fondoient en larmes, & ne pouvoient blâmer Pierre, qui paroissoit aussi affligé qu'eux. Enfin, ils l'embrassèrent, & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent seulement de lui, qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât, il leur donnât de ses nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment, le Comte ne s'occupa plus, que du soin des équipages de son fils, & lui rappela tous les bons principes qu'il lui avoit donnés: Il lui choisit des domestiques fidelles & sages, & lui fit présent de ses meilleurs chevaux. Isabelle l'accabla de dons & de caresses, & lui recommanda, surtout, trois riches anneaux, qu'elle lui remit.

Pierre partit, enfin, & dirigea sa marche vers l'Italie: Il arriva à Naples, où régnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une suite

brillante, il ne voulut point être connu; il défendit à ses gens de prononcer son nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations sur le caractère du Roi, sur les coutumes & les usages du pays, & sur les Chevaliers qui étoient, alors, dans Naples. Son hôte, qui l'instruisoit de tout, lui apprit que, depuis peu, il étoit arrivé un Chevalier, d'une valeur & d'un courage à toute épreuve, à qui le Roi témoignoit beaucoup d'estime, & en faveur duquel il avoit ordonné des joutes pour le Dimanche suivant, & que la Princesse devoit les honorer de sa présence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience; il prit deux Clefs pour sa devise; il les fit broder sur ses habits & sur les harnois de ses chevaux. Dès le point du jour, paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux, il se rendit au camp; il attendit l'heure marquée pour les joutes. Le Roi & la Reine, accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour, arrivèrent, enfin. Pierre reconnut aisément la Princesse au portrait, qu'on lui en avoit fait, & trouva qu'elle étoit au dessus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Écuyer & d'un Page, il se plaça modestement dans l'endroit le plus éloigné, &, néanmoins, à portée de considérer Maguelonne.

Le Héraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames, pouvoient se présenter. Henri de Caprara parut aussi-tôt, & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui; mais Caprara, d'un coup de

sa lance, qui se rompit, le renversa, lui & son cheval ; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara, qui fut renversé à son tour. Quelques amis du Chevalier publièrent que Caprara avoit eu du désavantage ; ce soupçon l'indigna ; il ne voulut point combattre. Pierre se disoit tout bas : l'orgueil est une passion bien inconséquente ; un second combat eût bien mieux justifié Caprara, que sa retraite.

Le Chevalier, qui avoit renversé Caprara, étoit le tenant. Le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre, il pouvoit se présenter. Pierre s'avance, avec une modeste fermeté, défie le Chevalier, & lui porte un si rude coup, qu'il le jette à dix pas de son cheval. Les spectateurs sont étonnés ; le Roi veut savoir quel est ce brave étranger ; un Héraut vient le lui demander de sa part. Dites au Roi, répondit Pierre, que je suis un pauvre Chevalier François, qui ne cherche que l'honneur, qui a fait vœu de ne dire son nom à personne, & qu'il le supplie de ne pas exiger qu'il le lui dise. Le Roi, loin de lui savoir mauvais gré de cette réponse, loua sa modestie ; il admira bien plus son courage, lorsqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui se présentèrent, poussant vigoureusement les uns de sa lance, frappant les autres de son épée, évitant avec une légèreté surprenante tous les coups qu'on lui adressoit, soit en voltigeant, soit en les parant ; son agilité n'étoit pas moins redoutable, que sa force. Le Roi ne put s'empê-

cher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier aussi vaillant, & qui eût autant de grâces. Maguelonne enchérissoit sur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus, prenoient part à sa gloire; Caprara surtout, devient, dès ce moment, son meilleur ami. Maguelonne étoit si charmée de le voir combattre, qu'à sa prière, le Roi ordonna plusieurs autres tournois; il en sortit toujours avec le même éclat, & la Princesse ne le voyoit jamais, qu'elle ne sentît augmenter son estime. Elle avoit vu bien des Chevaliers, aucun n'avoit fait sur elle la même impression. Elle justifia le désir de savoir son nom, par l'envie que son père en avoit témoignée le premier; il avoit répété plusieurs fois, que l'inconnu avoit des manières trop nobles, un courage trop supérieur, pour n'être pas d'une illustre origine, & elle en concluoit qu'il falloit le traiter en conséquence, & prendre tous les moyens de découvrir son nom. Maguelonne réunissoit la douceur & la vivacité; elle avoit toutes les vertus d'une ame tendre, & toutes les qualités d'un esprit actif & pénétrant; mais, dans ce moment, le sentiment qui la dominoit, étoit la crainte que son père ne manquât aux bienséances. Elle eût désiré de pouvoir dire à son père d'attirer l'étranger à sa cour; elle n'osoit lui tracer les moyens sûrs qu'elle croyoit avoir pour satisfaire la curiosité de son père, car elle mettoit tout sur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans sa tête mille desseins, qu'elle voyoit par-tout des obstacles,

qu'elle accufoit en fecret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu, qu'elle s'en prenoit à fon père fi l'on ne favoit pas encore qui il étoit, le Roi, fans recourir à aucun des projets inutiles que fa fille formoit, envoya retenir le Chevalier, avec plufieurs de ceux qui avoient combattu contre lui, à dîner, pour le lendemain, dans fon palais.

Si Maguelonne fut charmée de cette invitation, quel plaifir en reffentit Pierre, qui brûloit de la voir de plus près! le Roi le plaça à côté de fa fille pour lui témoigner plus particulièrement le cas qu'il faifoit de lui. Les repas des Rois ne font pas toujours les feftins des Dieux; le cérémonial incommode, la contrainte & le refpect, en banniffent fouvent le plaifir & la gaieté. Pierre, fans oublier qu'il étoit affis à côté du Roi, ne fit attention qu'à la beauté de fa fille; il dévoroit fes foupirs, & fon cœur étoit déchiré par la paffion la plus vive. Maguelonne éprouvoit les mêmes fentimens, & n'en vouloit rien croire; elle prenoit fes tranfports pour de fimples mouvemens d'une admiration légitime, & fa tendreffe, pour une eftime qu'on ne pouvoit refufer à tant de vertus. Lorfque le dîner fut fini, la converfation devenant plus générale, Maguelonne, après avoir dit quelques mots, qu'elle crut très-flatteurs, aux autres Chevaliers, s'adreffa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impreffion que votre valeur & votre fageffe, lui dit-elle, ont faite fur le Roi & fur la Reine, eft fi forte,

que ſi elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous ſoyez l'homme le plus modeſte qu'il y ait ſur la terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur cour; &, ce qui prouve la ſolidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'eſt que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaiſir du Roi, de la Reine & des Dames, eſt de vous voir, ici, le plus ſouvent que vous pourrez. C'eſt la ſeule marque de reconnoiſſance qu'ils exigent de vous; & vous êtes trop courageux, pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princeſſe; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta, que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur, qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec répugnance à la Cour; il s'obligea, ſi elle ne le déſapprouvoit point, de ſe conſacrer tout entier à ſon ſervice : Le déſapprouver, dit-elle, non, non; je vous retiens, dès ce moment, pour mon Chevalier. Elle alloit continuer; lorſque la Reine ſortit; la Princeſſe ſe vit, à regret, obligée de la ſuivre; mais, avant de ſe ſéparer de Pierre : Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible. Vous êtes François, j'ai toujours déſiré de connoître les mœurs & les uſages de votre nation; je ſuis fâchée de ne pouvoir vous mettre ſur cette matière; j'eſ-

père que je ferai plus heureuſe une autre fois. La Princeſſe ſortit, auſſi-tôt, avec ſa mère, & Pierre reſta, avec les autres courtiſans, auprès du Roi, qui l'interrogea encore ſur ſon pays, & ſur ſon nom; il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre, & un grand déſir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le ſupplioit encore de ne pas exiger qu'il dît ſon nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il, par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, ſi je ne les égalois point, de faire tort à un nom illuſtre; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop ſouvent, que ceux qui feroient témoins de mes faits, ne les honoraſſent à cauſe du nom que mes aïeux m'auroient tranſmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si, par haſard, j'étois d'une naiſſance obſcure, ou, du moins, ſimple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorſque je l'aurois illuſtré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curioſité à ce ſujet, & de ne conſidérer en lui que lui-même.



CHAPITRE III.

Conversation intéressante de Maguelonne & de Nicé; manière de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance; message de Nicé, ses remontrances inutiles.

PIERRE voulut, en vain, se rendre compte des sentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité jusqu'à ce moment; son cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendresse pour ses parens & de la gloire; Maguelonne avoit quelque chose de plus séduisant; son idée seule le jetoit dans une rêverie profonde, son nom le faisoit tressaillir; il passoit, malgré lui, de la joie à la tristesse, du respect au désir, de l'espérance à la crainte. Le son de voix de Maguelonne retentit, sans cesse, au fond de cœur, son image est toujours présente à ses yeux : Il ne conçoit point quelle est cette passion, si douce & si impérieuse. La gloire l'avoit tyrannisé & le dominoit encore; mais elle n'enflammoit pas son sang dans ses veines.

Maguelonne, de son côté, n'étoit guère moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule de Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre, sans aucun effort, s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de son ame. Elle ne pensoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui;

elle se le représentoit aux prises avec ses rivaux; la crainte lui rendoit tous ses dangers présens; les grâces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroissoient plus touchantes dans le silence & la retraite; la modestie, avec laquelle il s'étoit défendu de dire son nom, exagéroit ses vertus aux yeux de son amante; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelonne ne pouvoit suffire aux mouvemens qui l'agitoient. Jusqu'alors, elle avoit partagé sa tendresse entre son père, sa mère, & Nicé sa nourrice; Nicé venoit d'entrer dans son septième lustre; elle aimoit Maguelonne comme sa fille; l'amour l'avoit unie, dès ses plus jeunes ans, au fils d'un vieux Ecuyer, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenser les services. L'Amant de Nicé trouva un obstacle à ses feux dans la médiocrité de la fortune de son père; il alla se jeter aux genoux du Roi, il lui présenta Nicé; le Roi les unit, & accorda une pension au vieux Écuyer, & donna de l'emploi à son fils. Nicé donna bientôt à son mari un gage de sa tendresse; la Reine se chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelonne, sous ses yeux, par Nicé. Les mères, les Reines même, doivent s'attendre, si les enfans qu'elles nourrissent d'un lait étranger ne sont pas des ingrats, qu'ils partageront, tout au moins, leur affection entr'elles & leurs nourrices. Maguelonne avoit pour la Reine le plus grand respect, & la plus vive tendresse; mais elle avoit con-

ſervé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelonne avoit vu Pierre, le ſommeil avoit fui de ſes yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ſes ſens de ſe livrer au repos. Les ſoucis s'allègent en ſe communiquant, & ceux que l'amour cauſe, deviennent des tyrans, quand on les force au ſilence. Sur la fin d'une nuit, que Maguelonne avoit paſſée dans le trouble & l'agitation, elle forma le deſſein d'ouvrir ſon cœur à Nicé. A peine eut-elle pris cette réſolution; qu'elle ſe trouva plus tranquille; elle s'aſſoupit & retrouva Pierre dans le ſommeil; à peine l'aurore eut-elle montré ſes premiers rayons, qu'elle alla trouver ſa nourrice, qui couchoit auprès de ſon appartement, & dont elle ſavoit que le mari étoit abſent pour le ſervice du Roi.

O ma chère Nicé, lui dit-elle en l'embraſſant, prends pitié de ta fille; ſi jamais elle eut beſoin de ton ſecours, c'eſt dans ce moment. Nicé, à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelonne; elle la preſſe de la tirer d'inquiétude : Dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui, depuis trois jours, remplit Naples du bruit de ſes exploits, as-tu quelque moyen de découvrir qui il eſt, quelle eſt ſon origine? Si j'en crois mon cœur, il eſt au deſſus des héros & des Rois; je ne ſais, mais depuis que je l'ai vu, je ne ſuis plus à moi; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui; Nicé, quand je compare

compare ce que tu disois alors, à ce que je ressens aujourd'hui, certainement, ce que j'éprouve doit être de l'amour; mais qu'il est différent du tien! A peine me paroissois-tu émue, & moi, & moi! Nicé.... Maguelonne, les yeux humides & étincelans, embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas; faisoit mille questions, dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit; dans ces momens, si terribles aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas si difficile à Maguelonne d'attendrir Nicé. Ah, ma fille! dit-elle, que je vous plains! il n'est que trop vrai que vous aimez, &, malheureusement, celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne: Tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune; il ne dit rien sur sa naissance; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il? Sa valeur & ses grâces ont, je l'avoue, de quoi flatter les désirs d'une femme; mais est-ce assez pour vous? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritière d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un aventurier que va se fixer votre choix? Nicé, reprit Maguelonne, tu me parles de trônes, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour? Tu me ferois détester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme; parce qu'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur, & non de la

naissance; mais, cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile? Ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes désirs; eh bien! va, employe toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens: Ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si, par malheur, mes découvertes m'apprenoient que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous!.... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses aïeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses aïeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il la fait raisonner comme un des sept Sages de la Gréce. Ma chère amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occasion: Ah! sans toi, que vais-je devenir? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je sais ce que je dois à mon père, & comme père, & comme souverain; bientôt, forcé par je ne sais quelle politique, il disposera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vu, & qui croira me faire grâce en l'acceptant. Nicé, cette pensée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger est d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'ascendant que ma tendresse me donne sur mes parens, pour

les difpofer en fa faveur. S'il n'eft pas né prince, fans défobéir à mon père, je trouverai affez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on propofera. Je connois affez l'efprit flexible des courtifans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai befoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me feconderont; mon père eft d'un âge avancé, tu fais que je donnerois ma vie pour prolonger la fienne; mais, felon l'ordre commun de la nature, je dois lui furvivre; quand ce ne feroit que d'un jour, ce jour fera à l'étranger; quel qu'il foit, je faurai bien l'élever jufqu'à moi!... Il eft tard, lève-toi, ma chère amie, va, cours, pénètre jufque chez l'inconnu; interroge, preffe, &, s'il le faut, dis-lui tout ce que je fens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour ceffe d'être une foibleffe, quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie eft entre tes mains.

Maguelonne, plus tranquille, rentra dans fon appartement, & fe remit dans fon lit, jufqu'à ce que fes femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'étourdiffant tant qu'elle pouvoit fur les fuites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins fenfible, mais plus timide que Maguelonne, n'ofoit fe flatter de lui avoir plu; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté, pour craindre de lui être tout à fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impreffion auffi vive fur elle;

il eût voulu lui faire connoître ſes ſentimens, il étoit retenu par ſa timidité; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ſes ſervices euſſent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de ſon amour. Il étoit occupé de ces différentes idées, lorſque Nicé entra chez lui. Pierre courut au devant d'elle; il ſavoit qu'elle étoit la confidente de la Princeſſe, & il n'oſoit lui demander à quelle occaſion elle étoit venue. Votre ſurpriſe m'étonne, lui dit Nicé; beau, jeune, brave & vainqueur de tous nos Chevaliers, devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme, à cette heure, dans votre appartement? Tout Chevalier eſt le protecteur des belles : Peut-être ſuis-je la première qui viens réclamer votre ſecours; mais, certainement, je ne ſerai pas la dernière : Qui? moi! s'écria Pierre, je ſerai aſſez heureux pour vous être de quelque utilité? Parlez, Madame, diſpoſez de mon bras. Non, dit Nicé, ce n'eſt pas de votre valeur dont j'ai beſoin, c'eſt de votre confiance. Chevalier, vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront; le Roi & la Reine vous aiment déjà comme leur fils; la Princeſſe a pour vous les ſentimens que vous méritez; ils n'ont pas beſoin de ſavoir votre nom, pour être perſuadés que votre naiſſance répond à votre mérite; mais ils craignent, & la Princeſſe plus que perſonne, que des courtiſans méchans & jaloux ne ſe ſervent du prétexte de votre ſilence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous, la rend inquiète; elle déſire que vous

lui donniez la satisfaction de savoir qui vous êtes, afin que, dans l'occasion, elle puisse prendre votre défense : Elle vous promet le secret le plus inviolable, & je puis vous assurer qu'elle vous saura gré de votre confiance.

Pierre, après un moment de réflexion, dit à Nicé, que ni la crainte des intrigues de la Cour, ni celle de passer pour un homme sans parens, ne le détermineroient jamais à déclarer son nom; que le seul désir de plaire à la Princesse le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illustre, & connue en France; qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre, que parce que la Princesse sembloit en faire quelque cas : Elle en fait aussi peu que vous, dit Nicé; mais tel est l'empire du préjugé, que les Grands ne s'estiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'aïeux, & que, dans leurs alliances, ils ne donnent pas seulement au vice ennobli la préférence sur la vertu roturière, mais qu'ils la regardent comme une flétrissure. Maguelonne ne vous en eût pas moins estimé, si vous n'eussiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtisan vous honore & vous respecte, & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaisir.

Pierre étoit au comble de la joie; il donna à Nicé une bague dont la Comtesse de Provence lui avoit fait présent; je n'oserois, dit-il, l'offrir à la Princesse : De quelque prix que cet anneau soit à mes yeux, il n'est pas digne d'elle. Nicé voulut savoir de qui il le tenoit;

c'est de ma mère, dit le Chevalier, elle me le recommanda, quand je me séparai d'elle; je serai trop heureux, puisqu'il ne m'est pas permis de le lui présenter, qu'il appartienne à la personne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenser de votre confiance, je m'engage à le faire accepter à Maguelonne. Adieu : Venez à la Cour; on vous y attend avec impatience.

La Princesse attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit passé; elle ne lui cacha point que le Chevalier avoit pour elle les mêmes sentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajouta : Voilà un anneau qu'il m'a donné; le prix qu'il y attache le rend inestimable à ses yeux: Il le tient de sa mère, & c'est par rapport à vous qu'il m'en a fait le sacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? Je ne te l'envie pas; cependant, tu peux y mettre le prix que tu voudras, & cède-le-moi. Nicé se mit à rire, apprit à Maguelonne la délicatesse du Chevalier, & lui donna l'anneau.

Maguelonne, au comble de la joie, ne cessoit de parler du Chevalier; elle vouloit que Nicé poussât la complaisance jusqu'à lui faire savoir tout ce qu'elle sentoit pour lui; Nicé, qui voyoit, avec plus de sang-froid, les suites de cet amour, voulut en représenter les dangers à la Princesse; songez-vous, lui dit-elle, que ce seroit vous compromettre, que vous attireriez sur lui la colère du Roi, & qu'enfin, à votre âge, il ne vous est pas permis de disposer de votre main?

Que les amans ſont injuſtes quand on contrarie leurs paſſions ! Maguelonne s'emporta contre Nicé, proteſta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le Chevalier, & la menaça d'aller elle-même tout déclarer à ſon père ; enfin, elle finit par ſe jeter aux pieds de ſa nourrice, en la ſuppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé ſe laiſſa fléchir ; ſeulement, elle exigea qu'elle ſe laiſſât conduire par ſes avis. La nourrice eſpéroit qu'elle pourroit détruire, peu à peu, ces premières impreſſions, mais elle s'aperçut que Maguelonne étoit ſans ceſſe occupée de ſon objet ; mille ſonges le lui retraçoient dans le ſommeil, pendant lequel elle lui avouoit ſa foibleſſe, & le forçoit de lui apprendre ſon nom & ſon origine, afin, du moins, qu'elle ſût quel étoit celui à qui elle avoit donné ſon cœur ; la pauvre Nicé jugea que ſa fille ne guériroit jamais de la bleſſure qu'elle nourriſſoit, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ſes conſeils.

CHAPITRE IV.

Inquiétude ſatisfaite ; ſecret confié ; mariage promis & commencé ; gages donnés & reçus.

PIERRE étoit dans l'inquiétude de ſavoir quel avoit été l'effet du meſſage de Nicé ; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'oſoit paroître à la Cour. Il eut recours à la nourrice ; elle le raſſura & lui promit de s'intéreſſer pour lui, à condition que ſon amour

n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penser autrement. Aimer, servir & respecter Maguelonne, étoit le seul but qu'il se proposoit; tout autre lui paroissoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchanta Nicé, contre les vils corrupteurs qui se font un jeu de la séduction : Puissé-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, si, entraîné par une passion avilissante, il m'arrive jamais de porter un regard téméraire sur l'objet de ma tendresse ! J'adore Maguelonne; je donnerois ma vie pour elle, &, s'il falloit conquérir sa main, il n'est point de péril où je ne m'exposasse; mais assurez-la que mes inclinations seront toujours aussi honnêtes que vives & sincères. Eh bien, lui dit Nicé, puisque vos intentions sont si pures, apprenez que la Princesse a pour vous l'amour le plus tendre; pourquoi donc vous obstiner à cacher votre nom? Car s'il est tel qu'elle le désire, il ne seroit pas impossible que vous fussiez unis. Pierre promit de se déclarer à la Princesse, & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la première, & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne, & lui rapporta la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier; la Princesse fut touchée de la délicatesse des sentimens de son amant; elle le trouvoit tel qu'elle le désiroit, honnête, franc, sincère; elle ne put s'empêcher de rougir, en recevant l'anneau qu'il

lui envoyoit ; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en ſecret, & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé, après s'être bien aſſurée de l'honnêteté des deux amans, remit leur entrevue ſecrette au lendemain. Elle avertit Pierre de ſe trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi, lorſque tout le monde repoſeroit, ſuivant la coutume d'Italie.

Au moment, & à l'heure indiqués, Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous ; la porte étoit entr'ouverte, & Nicé le conduiſit dans la chambre de Maguelonne. La Princeſſe rougit à la vue du Chevalier ; ils reſtèrent comme immobiles l'un & l'autre ; également timides & embarraſſés, leurs regards s'évitoient & ſe rencontroient ſucceſſivement ; emportés par l'amour, retenus par la décence & le reſpect, ils n'oſoient ni ſe parler, ni ſe taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux ; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impoſſible de réſiſter, il ſe précipite aux pieds de Maguelonne, qui, par un mouvement auſſi prompt, ſe lève, le prend par la main & l'oblige de ſe placer à côté d'elle. Nicé ſe retire, & leur embarras augmente encore. Après quelques momens de ſilence, Maguelonne eut la force d'adreſſer ainſi la parole à Pierre : Généreux Chevalier, lui dit-elle, j'ai une trop grande opinion de la nobleſſe de votre ame, pour craindre que vous tiriez quelque conſéquence déſavantageuſe du déſir que j'ai témoigné de vous voir en ſecret ;

je sais que cette démarche, aux yeux de personnes moins sages que vous, pourroit paroître irrégulière; mais la pureté de mes intentions & la connoissance que j'ai de vos vertus, suffisent pour me rassurer. Je vous ai fait dire, par Nicé, quels étoient les sentimens que vous m'avez inspirés, & si elle ne m'a point trompée, je juge que les vôtres sont entiérement conformes aux miens. Pierre alloit l'interrompre, pour lui confirmer, par les protestations les plus tendres, le rapport de la nourrice: Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions, continua-t-elle, avant de songer à nous en faire l'aveu: Jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un si bel accord; cependant, Chevalier, la confiance que j'ai eue en vous jusqu'aujourd'hui, méritoit que la vôtre, à mon égard, fût sans réserve. Ah, Princesse! s'écria Pierre, en tombant une seconde fois à ses genoux, pardonnez-moi un secret qui doit justifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure, par votre candeur, & par votre beauté, que le désir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour; que j'y suis venu dans le dessein de vous plaire, & que, ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même, j'étois résolu de me retirer sans me faire connoître, si je n'avois pu y réussir. C'est ce que j'avois résolu de faire, en quittant la maison paternelle: C'est à vous, à présent, à décider si je puis me permettre de rompre le silence; Maguelonne, en rougissant, ne put s'empêcher de sourire: Elle tendit la main au Chevalier, le fit relever,

& le conjura, plus vivement que jamais, de se déclarer. Il la pria, à son tour, de ne dire à personne ni son nom, ni son origine. Si le Comte de Provence vous est connu, ajouta-t-il, vous savez qu'il a un frère qui préféra la tranquillité des états, qu'il pouvoit révendiquer, à la gloire cruelle de s'asseoir sur un trône ensanglanté. Je suis le fils de ce Prince généreux, le neveu du Comte régnant, & petit-neveu, par ma mère, du Roi de France. Si le préjugé de la naissance en étoit un pour vous, jamais vous n'auriez su mon secret. Quoi! Prince, reprit Maguelonne, vous pourriez, d'un seul mot, partager avec mon père, l'amour & les hommages de ses sujets, & vous refusez de vous faire connoître. Vous pourriez, peut-être, exiger de lui qu'il vous accordât sa fille, & vous négligez ce moyen! Ah! princesse, s'écria Pierre, que ce moyen nous seroit funeste à l'un & à l'autre! Le Comte de Provence, mon oncle, peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes, ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits, lorsqu'ils se borneront à remporter le prix des tournois, à vaincre des Chevaliers, à défendre les opprimés, enfin, à remplir tous les devoirs de la Chevalerie; au contraire, il se glorifiera d'être mon oncle; mais s'il soupçonnoit qu'en épousant l'héritière d'un empire, je pourrois me faire un parti redoutable, alors, craignant que je ne fisse valoir mes droits, & que je ne remisse mon père sur un trône usurpé, il employeroit les ressorts

les plus secrets de sa politique, pour empêcher notre union, & peut-être, des trames plus odieuses encore pour me priver du jour : Un usurpateur se croit tout permis pour se maintenir sur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai, non seulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels son indiscrétion pourroit exposer son amant ; elle jura bien de renfermer ce secret dans le fond de son cœur. Elle ajouta que, quoiqu'elle ne regardât sa naissance que comme un effet du hasard, elle se félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir ; que, si le Roi de Naples, son père, le connoissoit, & s'il savoit leur inclination mutuelle, il n'hésiteroit pas à les unir, & qu'ainsi, elle étoit assurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à son père, en donnant son cœur & sa foi à un Chevalier brave & du sang des Rois ; en conséquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, &, pour gage de sa promesse, elle ôta de son cou une chaîne d'or, qu'elle portoit, & la passa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'unissoit à elle ; de son côté, Pierre, à ses genoux, promit de n'avoir jamais d'autre épouse, ni d'autre maîtresse ; &, prenant une de ses mains, après l'avoir tendrement baisée, il lui passa au doigt le troisième anneau qu'il avoit reçu de sa mère. Ils cimentèrent leur union par les sermens les plus solemnels, & prirent ensemble des arrangemens pour se voir à l'avenir.

Maguelonne, après cet entretien, appela Nicé, qu'elle préſenta à ſon amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illuſtre origine; qu'il étoit de la plus grande importance, & qu'il y alloit de ſa vie de cacher ſon nom; elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage; elle lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux; Pierre, après avoir prié la Nourrice de favoriſer leurs entretiens ſecrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne ſeroient unis que par l'amitié la plus pure, juſqu'à ce qu'il leur fût permis de ſerrer leurs liens au pied des autels, lui fit préſent d'un bracelet garni de diamans, & ſe retira chez lui.

Maguelonne, le cœur rempli de ſon amant, ne ceſſoit d'en parler à ſa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes tranſports. Nicé, qui craignoit les ſuites de leurs engagemens, dit à la Princeſſe : Je ne puis déſapprouver votre choix c'eſt le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; &, ſi ce que vous me dites de ſon origine eſt vrai, je ne déſeſpère pas qu'avec le temps, & par ſes ſoins, il ne vienne à bout de tous les obſtacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais, de grâce, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laiſſer apercevoir votre intelligence, lorſque vous vous trouverez, avec votre amant, devant le Roi ou la Reine, & les courtiſans. Je ſais, par ma propre expérience, combien il eſt difficile à l'amour de ſe déguiſer, & vous ſavez combien l'œil des

courtisans est pénétrant. Voyez à quels dangers vous exposeroit la moindre indiscrétion. Votre père justement irrité, vous priveroit non seulement de sa tendresse, mais il se croiroit intéressé à perdre votre amant; enfin, comme vous ne pouvez disposer de vous sans le consentement du Roi, votre père, le Chevalier ne peut pas, non plus, sans injustice, recevoir de vous un don qui ne vous appartient pas; ainsi, la vengeance de votre père contre vous & contre lui, seroit fondée sur les lois divines & humaines; pour moi, j'en serai, sans doute, la première victime. Chère Nicé, s'écria la Princesse en l'embrassant, ô ma seconde mère, je ne me conduirai que par tes conseils : Sois toujours auprès de moi; &, si tu t'aperçois que je m'oublie un moment, il suffira que tu m'en fasses apercevoir, pour que l'idée du danger auquel j'exposerois mon amant & toi, me fasse frémir, & rentrer en moi-même. Parle-moi, quelquefois, de Pierre, & flatte-moi de l'espérance qu'un jour, nous serons l'un à l'autre. Ciel! n'est-il donc permis qu'aux derniers de nos sujets de se faire leur destinée; à quoi sert le trône, si les Souverains sont forcés de faire des sacrifices! Si, sans cesse accablés par leurs chaînes politiques, ils ne peuvent disposer de leur cœur! Quelles contrariétés! Si Pierre régnoit, & qu'il fût un tyran détesté, mais puissant, Pierre n'auroit qu'à vouloir, & il seroit mon époux. S'il n'étoit que le fils d'un berger, eût-il le courage des plus grands héros, & la sagesse des meilleurs Rois, on le

puniroit d'oser aspirer au cœur d'une Princesse. Oui, Nicé, tel est le sort de mon amant; comme Prince, il est proscrit, s'il est connu; comme simple particulier, son amour seroit un crime, s'il étoit su.... Que de raisons pour vous contraindre, repliqua la Nourrice! vous devez tout attendre du temps & de votre prudence.

CHAPITRE V.

Récompense inattendue d'un Troubadour; Tournoi mémorable, combats, triomphe de Pierre.

PIERRE, qui s'étoit absenté de la Cour tout le temps qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits sur le cœur de Maguelonne, y reparut, plus séduisant que jamais. Son obstination à cacher son nom & son pays, donna lieu à mille contes; les moins vraisemblables furent les mieux reçus; les politiques s'en méfioient, les Courtisans lui portoient envie, & faisoient semblant de croire qu'il gagnoit à ne pas se faire connoître; & les femmes, qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, sous les traits d'Adonis, disoient, par-tout, que c'étoit un Souverain qui voyageoit *incognitò*; les Troubadours le louoient à tout hasard, sur son origine, qu'ils faisoient remonter à Teutatès *,

* Ancien Dieu des Gaulois.

sur sa beauté, qu'ils comparoient à celle d'Apollon, & sur sa force, qu'il tenoit, disoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit, en secret, de sa maîtresse; mais, pour n'être pas en reste avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers, qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adressés, ce qui pensa produire un très-mauvais effet; car, outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompense, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une satyre sanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, si l'éloge n'eût pas précédé la satyre, demanda qu'il fût puni, ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infâme: Le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint sa grâce.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit, surtout, la foule & l'assiduité des prétendans, étoit le trône de son père, dont son époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins, & qui l'obsédoit le plus, étoit un Chevalier de la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, aussi brave qu'il étoit puissant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que personne ne connoissoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ses faveurs. Le silence, que cet inconnu gardoit sur son nom, fit soupçonner au Normand, Ferrier de la

couronne, que ce ne pouvoit être qu'un aventurier, envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour observer ce qui se passoit à la Cour du Roi de Naples, afin d'en tirer quelqu'avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit, pour que son intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence en sa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des Clefs, à cause de celles qu'il avoit prises pour sa devise, & qu'elle avoit brodées sur une écharpe, dont elle lui avoit fait présent dans un combat, où il avoit été vainqueur, peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de distinction que le Roi lui donnoit, & les bontés de Maguelonne, exaltèrent à tel point la colère de Ferrier, qu'il eût attaqué son rival, si son orgueil, qui lui faisoit craindre de se compromettre avec un étranger sans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit, pour se venger, un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit savoir, par ses hérauts, à tous les Chevaliers du royaume, de se trouver, à tel jour, en la ville de Naples, pour jouter, & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, &, comme on savoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus distingués ne manquèrent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un, où se trouva le Roi avec toute sa Cour,

& l'autre, destiné pour la Reine & pour Maguelonne, avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur monte : A leur tête, paroissoit l'orgueilleux Ferrier; il étoit suivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, &, lorsqu'il passa, tous les spectateurs applaudirent des mains & de la voix : Ferrier en frémissoit & n'osoit en témoigner sa jalousie. Quand la monte fut faite, & qu'on eut préludé par des joutes, Ferrier dit, à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne, qu'il vouloit se battre, & montrer son courage & son adresse : Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie; ils piquent en même temps leurs chevaux, partent comme un éclair, & se frappent avec tant d'impétuosité, que les éclats de leurs lances volèrent jusqu'à l'échaffaud du Roi. Ferrier demeura ferme sur son cheval; mais Henri, dont le casque alla frapper la croupe du sien, seroit tombé, si on ne l'eût secouru à propos. Ferrier, en souriant d'une manière dédaigneuse, regarda Maguelonne, dont les yeux étoient fixés sur Pierre; il lui tardoit d'en venir aux mains avec lui, mais il n'eut pas même l'avantage de le combattre, car Lancelot de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, désarçonna Ferrier, & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au désespoir que sa proie lui échappât; il eût désiré que son rival eût été vain-

queur, afin d'avoir la satisfaction de l'humilier; cependant, ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des Clefs embrasse son écu & baise sa lance. Leur effort fut si prompt, & leurs coups furent adressés avec tant de justesse, que leurs lances, qui se brisèrent, leurs armures, qui se choquèrent, & leurs chevaux, qui se frappèrent, ne firent qu'un seul & même éclat. Aucun n'eut l'avantage, leur force parut si égale que le Roi, & tous les Chevaliers, décidèrent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés sur ces deux braves combattans; personne n'osoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre; Maguelonne seule en faisoit pour Pierre. Ils remontent à cheval; Pierre fixe la Princesse, jette un œil menaçant sur Ferrier, qui, de la barrière, excitoit Lancelot, part, envisage son adversaire, le frappe, rompt sa lance, & le jette avec tant de force, & si loin de son cheval, que les spectateurs, & le Roi lui-même, le croyoient blessé dangereusement. Pierre descendit pour lui donner du secours; &, voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de sa chute, il l'aida à se relever & à se traîner hors de la barrière.

Pierre remonta à cheval aussi frais, aussi dispos que s'il n'eût point encore combattu; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit venir à lui Jacques de Provence son oncle! Pierre fit signe au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier de se retirer; il m'a rendu, dans quelque occasion, un service signalé;

je lui ai de l'obligation, & je ferois fâché de lui caufer la moindre peine. Au furplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare, devant ces Dames, qu'il eft auffi vaillant, auffi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déjà vu, étoit fier ; il fut indigné de la propofition du Chevalier des Clefs: Qui que tu fois, s'écria-t-il, quel que puiffe être le fervice que je t'ai rendu, je te dégage de toute obligation, &, fi tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'eft qu'un prétexte vain, pour couvrir ta timidité. Pierre, fans fe livrer à la colère, fe contente de fe tenir fur la défenfive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel fon oncle pût être vaincu, fans que le neveu eût à fe reprocher d'être vainqueur. Lorfqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit auffi fon effor de fon côté ; mais, s'arrêtant tout court & mettant fa lance en travers, il l'attend de pied ferme ; fon oncle le frappe comme la foudre, fa lance fe brife, & la violence du choc renverfe l'agreffeur fur la croupe de fon cheval, tandis que Pierre, ferme fur fes étriers, demeure immobile, comme fi la lance de fon oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les fpectateurs applaudirent à la force & à la courtoifie du Chevalier des Clefs : Le Comte Jacques, plus furieux encore, prend fon épée à deux mains; Pierre, fans chercher à l'éviter, l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup gliffe le

long de l'armure de Pierre : Le Comte entraîné par son propre mouvement, passe par dessus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il se releva en murmurant ; toute l'assemblée étoit surprise de l'adresse & de la force du Chevalier des Clefs ; personne ne comprenoit pourquoi, étant si supérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refusé de se battre avec lui ; Maguelonne seule étoit au fait ; quant au Comte, il n'osa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable, &, en même temps, le plus courtois de tous ceux avec lesquels il s'étoit battu jusqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre, ne se pressoit d'entrer en lice ; Édouard, Prince d'Angleterre, qui avoit souvent passé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers françois, & qui parcouroit l'Europe pour chercher les aventures, se présenta ; mais Pierre, d'un seul coup, renversa le Chevalier & son cheval. Pierre de Montferrat lui succéda : Ce Chevalier étoit célèbre par un grand nombre d'exploits éclatans ; lui seul avoit délivré son pays des brigands qui le dévastoient, & fait mordre la poussière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouse qu'il adoroit. Pierre le respectoit ; il eût désiré de ne pas se battre avec lui ; il y fut forcé par l'obstination de Montferrat, qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu ; Pierre recule deux pas, revient sur son adversaire,

le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de son armure, & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même sort, le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis sa lance en arrêt, il ne s'en servit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi, la jetant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embrasse & cherche à l'enlever de dessus son cheval : Pierre, qui voit son dessein, se dégage, & prenant son adversaire par un bras, il le précipite sous le ventre de son cheval, qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ses pieds il ne froissât le Chevalier. Aucun autre n'osa se présenter, &, lorsque Pierre se vit maître du champ de bataille, il leva la visière de son casque, & vint se présenter au Roi, qui fit crier par son héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit sur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers; il alla au devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les caresses, & n'hésita pas de dire, devant toute l'assemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux : Ses rivaux furent les premiers à l'embrasser; Lancelot, qu'il avoit blessé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ses médecins, voulut le voir & lui marquer son admiration. Ces Chevaliers ne ressembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui méprisent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïssent ceux qui les surpassent. Tout leur

chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur ; le ſeul qui eût pu le reconnoître, étoit Jacques de Provence ; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné ſe défendre, l'humilia à tel point, qu'il n'attendit pas la fin du Tournoi.

CHAPITRE VI.

Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, déſeſpoir à la Cour, conjectures des Courtiſans, recherches inutiles.

Les honneurs que Pierre recevoit, affligeoient ſon cœur ; ils le tenoient éloigné de la Princeſſe ; tous les yeux étoient trop fixés ſur lui, pour qu'il oſât l'aller voir en ſecret. Il ſavoit combien il eſt difficile d'échapper aux regards des jaloux : Cependant, comme, à la Cour, l'évènement du jour fait oublier celui de la veille, Pierre, après qu'on ſe fût laſſé de le voir & de parler de lui, avertit la Nourrice, qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne, qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier : Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe fuſſent vus, tous les jours, à la Cour, mais avec une contrainte plus gênante que s'ils euſſent été éloignés.

Maguelonne courut au devant de lui, & ne pût s'empêcher de l'embraſſer ; ce n'eſt ni l'é-

poux, ni l'amant, que j'embrasse, dit-elle en rougissant, c'est le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé, que je récompense. Vous êtes trop généreuse, répondit modestement Pierre; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant, & qui ne m'eût vaincu, peut-être, s'il eût su que vous l'en récompenseriez ainsi. C'est votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi, qui ont tout fait. Si la gloire est capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire? Si j'eusse été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagez l'éclat de ma victoire : Cette idée élevoit mon ame, & je me sentois la force de résister à tous les Chevaliers réunis contre moi; c'est à moi de vous remercier, & non à vous de me féliciter.

Avant le Tournoi, le Comte Jacques s'étoit entretenu avec la Princesse; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence régnant, &, de propos en propos, sans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit questionné sur sa famille. Il lui avoit appris que la mère de Pierre, depuis le départ de son fils, étoit dans l'affliction; qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. La Princesse l'avoit rassuré, en lui disant que le Chevalier dont il lui parloit, avoit passé par Naples, il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Constantinople, où il se proposoit d'aller; par ce mensonge adroit, elle avoit écarté les soup-

ſoupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidellement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ſes parens. Il en fut très-affligé, & demanda permiſſion à la Princeſſe d'aller les conſoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt ſur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ſes yeux : Quoi! vous me quitteriez, s'écria-t-elle; ah! Pierre, ma mort ſuivra de près votre départ. Il eſt bien juſte que vous alliez tirer d'inquiétude une mère alarmée; mais, que deviendrai-je ? quel ſera mon recours, ſi mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince ? Vous ſavez que Ferrier de la Couronne y aſpire; votre victoire l'a éloigné pour un temps : Dès qu'il vous ſaura parti, il fera publier de nouvelles joutes; il eſt auſſi heureux que fier, il remportera le prix, il en prendra avantage pour ſolliciter mon père, & je ſerai la victime de votre abſence. Non, Chevalier, vous ne partirez pas, ou vous ſouffrirez que je vous accompagne. Qui? vous! s'écria Pierre, vous auriez aſſez de confiance pour venir avec moi. Ah, divine Princeſſe, le ſacrifice que vous me propoſez mérite que j'oublie la terre entière, pour n'être qu'à vous : Eh bien, je ne partirai point. Mais, ma mère! cette mère que j'afflige, elle mourra donc, & j'en ſerai la cauſe! Maguelonne s'attendrit, & preſſa Pierre de partir & de l'emmener avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux; la prudence n'eſt pas toujours compagne de la valeur, &

ne l'eſt preſque jamais de l'amour ; Pierre pouvoit revoir ſa mère & ne pas ſe ſéparer de ſa maîtreſſe ; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir. Il conſentit à tout ce que voulut Maguelonne ; ils comptoient aſſez ſur leur honnêteté mutuelle, pour n'avoir pas à craindre des remords ; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils ſe ſeroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils ſe propoſoient de ſe marier ; ainſi, Maguelonne ſuivoit un époux. Ils réfléchirent ſur ce projet, firent tous leurs arrangemens, fixèrent leur départ à la nuit ſuivante : Pierre ſe chargea de s'aſſurer des moyens de n'être point découverts. Il fut réſolu qu'il ſe trouveroit, avec des chevaux, à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne ; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvela ſon ferment de n'avoir jamais d'autre épouſe, & de la reſpecter, juſqu'à ce moment, comme ſa ſœur. Ils ſe ſéparèrent ; & Nicé, qui ne ſavoit rien de ce projet, accompagna Pierre juſqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, avec trois chevaux chargés de proviſions, afin d'éviter les hôtelleries ; Maguelonne s'étoit pourvue de ſes bijoux & de tout ce qui lui appartenoit ; ils montent à cheval, & s'éloignent du palais du Roi dans le plus grand ſilence. Maguelonne marchoit à côté de ſon amant, un des domeſtiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faiſoient

l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais, qui donnoit ſur la mer, pour n'être point vus. Ils deſcendirent, alors, de leurs chevaux, & s'aſſirent ſur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient ſoutenue pendant la route, ſe trouva fatiguée; lorſqu'elle fut aſſiſe ſur l'herbe, elle appuya ſa tête ſur les genoux de Pierre, dont une main ſoutenoit le beau viſage de Maguelonne, & l'autre ſoulevoit un voile pour le garantir de la roſée qui tomboit des feuilles. Briſer des caſques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage; mais, être jeune, amoureux, tenir dans ſes bras, au fond d'un bois, une maîtreſſe dont on eſt aimé, réſiſter aux déſirs qu'elle excite, & dont on ſait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, eſt un effort dont peu de Chevaliers ſeroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande ſécurité.

Cependant, la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princeſſe, & ne la trouvant point, fut fort alarmée; elle courut chez Pierre; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit; ſes ſoupçons, alors, ſe changèrent en certitude; ſon amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne ſût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jetèrent dans le plus affreux déſeſpoir: Elle diſſimula les cauſes de ſa douleur, & courut chez la Reine; elle lui demanda, du ton le plus naïf, ſi elle n'avoit pas fait appeler ſa fille, pour lui donner quelques

ordres particuliers; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna son inquiétude; on la chercha inutilement; le Roi est bientôt informé qu'on ne trouve point la Princesse. Cet évènement, dont on ne connoissoit point d'exemple dans les fastes du Royaume, passe de bouche en bouche; les courtisans n'osent en parler, les femmes en paroissent affligées, & en font mille contes en particulier. Personne n'avoit encore jeté les yeux sur Pierre; un Chevalier, qui avoit été chez lui, le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti, dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il assembla son Conseil; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infâme ravisseur; qu'il n'avoit caché son nom, qu'afin d'exécuter avec plus de sureté sa coupable entreprise; que c'étoit par des prestiges diaboliques qu'il avoit séduit la Princesse, & vaincu les Chevaliers; qu'il falloit le poursuivre, & mettre sa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes; il promit la main de sa fille & la moitié de son Royaume à celui qui le lui rameneroit, & jura de le livrer à des supplices qui effrayeroient les plus téméraires.

Dès le jour même, tout est en armes dans Naples; chaque Chevalier, conduisant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent; il ne restoit à la Cour que quelques favoris, & les Dames, pour consoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus

grande désolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils sont tous, disoit-elle, les perfides! Ils se sont fait, devant moi, les sermens les plus sacrés, qu'ils ne blesseroient jamais les lois de l'honnêteté; la Princesse m'a juré qu'elle ne m'exposeroit jamais au moindre reproche; je ne me suis déterminée à protéger ses feux que sur ses promesses; & ils partent, en se cachant de moi; ils m'abandonnent à tous les soupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats!

Nicé étoit plongée dans ces réflexions, lorsqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi; elle se crut perdue; elle eût désiré que la terre se fût ouverte pour l'engloutir; elle arrive, déguisant son trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il est impossible que vous ne sachiez quelque chose de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille: Ah, Sire, dit-elle, en tombant à ses genoux, je ne suis pas moins affligée que Votre Majesté, du départ de la Princesse; tout le monde sait combien je lui suis attachée: Est-il croyable que, si j'avois su son projet, je l'eusse laissé partir avec un inconnu? Punissez-moi des plus cruels supplices, si je suis coupable. Si j'étois assez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été assez mal avisée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre, en paix, la punition de mon crime? Ces raisons, & les larmes de Nicé, parurent convaincantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faisoit retentir son appartement de ses cris; quand le Roi entreprenoit de la consoler, il s'affligeoit plus qu'elle; on n'osoit prononcer, devant eux, le nom de Maguelonne; le seul mot de Chevalier les faisoit entrer en fureur: Mais quelle fut leur douleur, lorsque ceux, qu'on avoit mis à leur suite, revinrent les uns après les autres, sans avoir rien trouvé! Quelques politiques qui n'avoient pas couru sur les traces du ravisseur, & qui avoient fait de longues spéculations au coin de leur feu, décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure, attendu que, depuis peu, quelques vaisseaux avoient paru sur les côtes de la Sicile: Aussi-tôt ce bruit se répandit; &, dès le lendemain, on raconta qu'une troupe de ces fidelles avoit fait un énorme dégât sur les côtes; huit jours après, on ne parloit que de filles violées, de femmes enlevées à leurs maris, de Couvens profanés. Le Roi fut informé de ces bruits: La douleur est crédule; il envoya des troupes qui ne trouvèrent personne, & qui firent tout le mal qu'on disoit que les Sarrasins avoient fait.



CHAPITRE VII.

Retenue que tout le monde n'approuvera pas; chasse funeste; esclavage, tentation dangereuse; conspiration dissipée; départ de Pierre, nouveau malheur qu'il lui eût été aisé de prévoir.

Tandis qu'à la Cour de Naples, on faisoit les conjectures les plus absurdes sur le départ des deux amans, le ciel préparoit à leur imprudence des peines cruelles. Nous les avons laissés dans le bois, se reposant de leurs fatigues. Maguelonne, la tête appuyée sur les genoux de Pierre, se livroit au sommeil, les songes du matin enflammoient son imagination & la rendoient plus belle encore. Son visage, à demi penché sur le bras de son amant, éclatoit des couleurs les plus vives; le zéphyr, qui faisoit voltiger son voile, & qui la rafraîchissoit, découvrit aux yeux avides de Pierre un sein dont la blancheur éblouissante relevoit la beauté de son teint. Pierre la contemploit; son cœur embrasé soupiroit; sa bouche, qui se coloit, de temps en temps, sur une des mains de Maguelonne, attirée par sa bouche entr'ouverte, fit mille fois la moitié du chemin, pour cueillir les baisers qu'elle sembloit lui offrir, &, mille fois, la crainte & le respect des sermens l'arrêtèrent. Ah,

Pierre! Pierre, que tu vas payer cher ta funeſte ſageſſe!

Il aperçut auprès de Maguelonne, une petite boîte d'un bois précieux; il voulut ſavoir ce qu'elle renfermoit. Ah, Pierre! étoit-ce là le genre de curioſité que vous deviez avoir? Il l'ouvre, & y retrouve les trois anneaux de ſa mère, qu'il lui avoit donnés; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre; il referme la boîte, la met à côté de lui, & ſe replonge dans la contemplation. Mais, tandis qu'il ſe livre à ſes réflexions, un oiſeau de proie s'élance ſur la boîte, l'enlève & s'enfuit; Pierre le ſuit des yeux, il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte; il détache ſon manteau, &, le plus doucement qu'il peut, il le met ſur la tête de ſon amante, s'arme d'une fronde, eſſaye d'abattre l'oiſeau à coups de pierre; ſes efforts ſont inutiles; l'oiſeau va ſe percher ſur un rocher entouré d'eau; Pierre l'atteint, ſans le bleſſer; l'oiſeau s'envole & laiſſe tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte aſſez près du rivage, Pierre ne pouvoit y aller ſans bateau, &, malheureuſement, il ne ſavoit pas nager; c'étoit le ſeul exercice que ſon père ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoir ſa boîte; il ne s'en offre d'autre, qu'une barque de pêcheur abandonnée; Il y entre, &, au moyen de deux longues perches, qu'il coupe ſur une ſaule, & qui lui ſervent de rames, il la conduit; elle alla plus

loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & sa barque, qui étoit vieille & usée, recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu! s'écria-t-il, si tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne, & fais-moi mourir à ses pieds. Quoi! c'est moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maison paternelle, & je la laisse seule, dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'est rien; mais mourir avec le regret d'être la cause de ses malheurs, c'est un supplice insupportable. A ces mots, il étoit prêt à s'élancer dans la mer. Une seule réflexion l'arrête : Pourquoi courir au devant d'un trépas, que je ne puis éviter? Il faut, dit-il, que je le souffre avec toutes les angoisses; heureux si, par ces souffrances, je pouvois expier mon crime! O Maguelonne! que diras-tu, lorsque tu t'éveilleras? Tu n'auras que trop de raisons de me croire perfide. Celui qui est assez lâche pour souffrir que tu quittes tes parens, & que tu l'accompagnes, doit l'être assez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laisser périr. Voilà ce que tu dois penser. Mais, si tu réfléchis que j'ai gardé, avec toi, l'honnêteté que je t'avois promise, si tu fais attention au sacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuser le sort. O ciel! je ne la verrai donc plus! Les périls qui m'environnent, la mort est moins cruelle que cette affreuse idée!

Cependant, les flots pouſſoient la barque, & Pierre, au milieu de ces réflexions déchirantes, ſe trouve en pleine mer, lorſqu'il aperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles; l'eſpoir le ranime; il tend les bras & demande du ſecours; la chaloupe, qui ſe détache, vient à lui; il y deſcend; il demande qu'on le ramène au rivage, on le conduit au vaiſſeau; il étoit monté par des Corſaires Maures, qui ſe félicitent de leur priſe: Sa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à ſon cou, ſes manières douces & polies, ſon affliction qui le rendoit plus intéreſſant, adoucirent leur férocité naturelle, ils réſolurent de le réſerver pour le Sultan; il les ſupplia vainement de le ramener vers Maguelonne, les Maures furent inſenſibles à ſes prières; déjà Pierre n'apercevoit preſque plus le bois où il la laiſſoit; lorſqu'il l'eut entièrement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaiſſeau vogua vers Alexandrie. Si Pierre eût pu être ſenſible à quelqu'autre choſe qu'au ſouvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corſaires eurent pour lui. Lorſqu'ils furent arrivés, on le préſenta au Soudan, qui fut frappé de la nobleſſe & de la majeſté de ſon eſclave; il le deſtina à le ſervir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni ſa naiſſance, ni ſa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même;

il offrit au Sultan de le fervir dans fes guerres, toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens. Quoique le Sultan fût un des plus rigides obfervateurs de la loi de Mahomet, il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à fa Religion; il fe contenta de le plaindre & ne l'en eftima pas moins. Il s'attacha à Pierre, malgré la diverfité de leurs opinions, & il fe perfuada qu'un homme que l'horreur d'un efclavage, l'efpérance de la liberté, le défir de parvenir à des dignités, n'étoient point en état de faire changer de Religion, ne pouvoit être qu'un efclave fidelle, un homme attaché à fes devoirs; il l'aima, il en fit fon homme de confiance, & rien ne fe faifoit, dans l'Etat, que le Sultan ne l'eût confulté. Pierre, en moins d'un an, eut appris le Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir fa liberté, & de retourner en Italie pour chercher Maguelonne, fi le Ciel l'avoit confervée: Quelquefois, il fe perfuadoit qu'elle feroit retournée chez fon père, & cette idée le tranquillifoit un peu; celle qui l'affligeoit davantage, c'étoit d'imaginer qu'elle le trouvoit infidelle, & qu'elle donneroit fon cœur & fa main à un autre. Qu'elle vive, s'écrioit-il alors, qu'elle foit heureufe, & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de l'élever à aucune dignité. Si Pierre eût voulu embraffer le Mahométifme, le Sultan lui offroit de le faire fon premier Vifir, & de lui donner fa fille: Rien ne fut en état de l'ébran-

ler; il confia même à son maître qu'il étoit marié à Naples; alors, le Sultan lui proposa de faire venir son épouse, & de la garder avec sa fille. Pierre lui dit que, selon la Religion qu'il professoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir deux femmes, & que, quand même elle le lui permettroit, il ne se croiroit pas exempt du crime. Car, disoit-il, notre cœur n'étant pas capable d'aimer deux, ou plusieurs objets, il faut, ou n'en aimer aucun, & user des femmes comme des animaux, pour satisfaire une passion brutale & purement sensuelle; ou, si j'en aime une, il faut que je trompe les autres, & je crois que, dans aucun cas, il n'est permis de tromper personne. Si j'acceptois la proposition que vous daignez faire à votre esclave, cette épouse, à laquelle on m'a enlevé, consentiroit, ou ne voudroit pas que je partageasse ma tendresse avec une rivale. Si elle y consentoit, j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement; &, si elle le refusoit, je ferois une injustice, en lui enlevant un bien, qu'elle a acheté par le don irrévocable de sa foi.

Le Sultan, qui croyoit que Dieu seul est le maître de changer les consciences, se contentoit de dire : „ Cet esclave a des princi„ pes singuliers ! Il se prive de grands plaisirs „ dans ce monde, & renonce à de plus grands „ dans le paradis du Prophète : Après tout, „ c'est tant pis pour lui; &, que m'importe „ qu'il se croye plus heureux avec une seule „ femme, dont il est absent, que je ne le suis „ avec cinquante, dont je puis changer tous

„ les jours? Qu'ont de commun mes plaisirs
„ avec sa fantaisie? Il me donne de bons con-
„ seils, profitons-en.

Ainsi raisonnoit ce Prince infidelle, & cependant, Pierre changeoit la face de l'État. Les finances, qui, auparavant, passoient, de mains en mains, jusqu'aux coffres de quelques publicains, qui en versoient un tiers dans les coffres du Sultan, lui venoient directement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés; chacun savoit ce qu'elle avoit à payer; elles faisoient elles-mêmes la répartition de la taxe; un seul receveur rassembloit les taxes particulières; elles étoient envoyées à un trésorier-général, qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié, & le trésor gagna le double, par l'épargne des frais de régie. Pierre, à la vérité, n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan; il avoit été proposé mille fois; mais il y avoit une si grande quantité de personnes intéressées à le faire échouer, qu'on l'avoit regardé, jusqu'alors, comme une chimère. Ce changement produisit un autre effet, auquel on n'avoit pas pensé; c'est que tous ceux qui avoient quitté la charrue, & les travaux pénibles de la campagne, ceux qui avoient abandonné les professions utiles & laborieuses de leurs pères, pour être employés à la perception, peu fatigante, & lucrative, des tributs, reprirent les occupations pour lesquelles ils étoient nés, & l'agriculture & le commerce doublé-

rent la richesse des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien désiré fixer Pierre dans ses Etats; il n'avoit qu'à le retenir dans l'esclavage; mais il étoit juste, &, après les services que ce Chrétien lui avoit rendus, il n'eût osé lui refuser la liberté qu'il lui avoit promise pour récompense : Il crut qu'il y réussiroit mieux en l'engageant d'abjurer sa Religion : Il le mit entre les mains d'un Dervis, avec ordre, cependant, de ne pas l'inquiéter : Le Dervis l'inquiéta beaucoup, le traita comme un vil esclave, & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réussi, le Sultan en imagina un plus doux. Il choisit parmi ses Odaliques une Babylonienne, qui ressembloit, autant qu'il étoit possible, au portrait que Pierre lui avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune Ichoglan, & l'envoya, un matin, chez Pierre, après l'avoir instruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eut-elle signifié à Pierre l'ordre dont elle étoit chargée, que, frappé du son de sa voix, il se sentit ému jusqu'au fond de l'ame. Jeune-homme, lui dit-il, vous êtes étranger; il faut que vous ayez été pris bien jeune : Quel est votre pays? Babylone, répondit le faux Ichoglan : Quels étoient vos parens? — Je n'ai connu que ma mère, qui fut prise par des corsaires & amenée en ces lieux avec moi, qui n'avois que huit ans. Jusque-là, tout étoit vrai. Pierre lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de revoir son pays, &

d'obtenir sa liberté : Mon pays ? reprit le faux Page, à peine le connois-je. Ma liberté ? je sers un si bon maître, que je serois fâché de n'être point esclave : Ne croyez pas que je ne l'aime, cette liberté, dont vous parlez ; je l'ai toujours conservée jusque dans le Serrail ; mais, hélas ! Seigneur Chevalier, c'est vous qui me l'enlevez. — Moi ? Que voulez-vous dire ? je ne vous questionnois que pour vous la procurer, si vous l'aviez désirée ? Le jeune Page poussa un profond soupir, se jeta aux genoux de Pierre, & continua ainsi : J'ai toujours regardé l'abus qu'on fait ici de la beauté, comme un des effets les plus odieux de la tyrannie, & les complaisances des femmes pour leurs maîtres, comme ce qu'il y a de plus honteux dans l'esclavage : Jugez-en vous-même, en découvrant le plus beau sein du monde, puisqu'avec tous les avantages dont j'aurois pu jouir au Serrail, j'ai mieux aimé déguiser mon sexe, que de servir aux caprices d'un maître, avant de savoir si je l'aimerois. Pierre fit relever cette jeune beauté ; sa ressemblance avec Maguelonne, son courage, ses grâces, l'avoient mis hors de lui-même. Du moment que je vous ai vu, dit l'Odalique, je me suis félicitée de mon déguisement ; j'ai sollicité l'ordre du Sultan ; je ne sais quel penchant secret m'a déterminé à vous dire mon secret : Mais je sens que si quelqu'un peut me faire perdre ce genre de liberté, que j'ai conservée avec tant de soin, ce n'est pas le Sultan. Pierre étoit dans le plus grand embarras, les charmes de la jeune

Odalique agiſſoient vivement ſur ſes ſens, & ſon cœur, qui s'attendriſſoit, balançoit déjà entre la jeune eſclave & Maguelonne.

C'eſt une loi ſacrée, dans la Religion Muſulmane, qu'un Chrétien, ſurpris dans les bras d'une femme qui ſuit la loi de Mahomet, encoure la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouſe la Mahométane. Le Sultan ſavoit qu'il pouvoit faire grâce à Pierre; il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouſer par la crainte de la mort, & le ſouſtraire à la loi s'il s'obſtinoit à refuſer.

Le piége étoit gliſſant; l'Odalique avoit un air de reſſemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, &, pour achever ſa défaite, l'Odalique continua ainſi : Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte eſt que le Sultan ne découvre quel eſt mon ſexe, je ne ſais même ſi ce n'eſt pas par un ſecret preſſentiment qu'il ſemble me préférer à tous les Ichoglans; ſes careſſes, ſes attentions me font frémir. Que deviendrai-je, ſi jamais il pénètre mon ſecret? Déterminée à ne point céder aux tranſports de mon maître, il aura un double motif de ſe venger, la réſiſtance & l'humiliation d'avoir été trompé : Ah! généreux François, vous pouvez ſeul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence, & qu'ils ſe dévouent, ſurtout, au ſervice des belles; je vous conjure donc, par les ſermens

que vous avez faits, de me prendre ſous votre protection; quelle que ſoit la récompenſe que vous en exigiez, ſoyez aſſuré de l'obtenir. Pierre promit de la ſecourir dès qu'il auroit obtenu la liberté, & de l'amener en France. L'eſclave alloit ſe jeter à ſes pieds, il la retint; bientôt, devenant moins timide, elle l'embraſſe, le feu circule dans les veines de Pierre, il ſe connoît à peine; ſon cœur palpite, ſes genoux tremblent, ſes yeux étincèlent, Maguelonne étoit preſque oubliée, lorſque la Babylonienne eſſaya le dernier moyen; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux : Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, nous ſommes perdus; je crois entendre Ruſſan, le chef des eunuques du Sultan; il a des doutes; s'il étoit éclairci.... Ciel.... ſauvez-moi.

Pierre ſaiſit le poignard de la belle eſclave, court à la porte de ſa chambre, bien réſolu d'en défendre l'entrée, au péril de ſes jours; mais il n'aperçoit rien; il revient ſur ſes pas, pour calmer les alarmes de la Babylonienne, il la trouve évanouie, & dans la ſituation la plus intéreſſante. Pierre étoit la franchiſe même; il ne ſe doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les ſeuls efficaces dans ces occaſions. Pierre étoit dans la plus grande inquiétude; il preſſoit ſes mains, lui faiſoit reſpirer la quinteſſence de roſe, en frottoit ſes tempes; l'eſclave paroiſſoit plus inſenſible que jamais. Il avoit découvert ſon ſein pour la rafraîchir,

il le recouvre, replace le poignard à son côté, & court, à grands pas, appeler du secours. C'est dans ce moment que l'inexpérience de Pierre pensa produire un évanouissement réel; un esclave arrive; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan est venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aide-moi à le soulager; la Babylonienne ouvrit, alors, les yeux, dit qu'elle sentoit revenir ses forces, & qu'elle n'avoit plus besoin de secours; elle se leva de dessus les carreaux, regarda Pierre d'un œil de dédain, & se fit accompagner par l'esclave; elle rejoignit le Sultan, qui avoit resté, pendant tout le temps, assez près de l'appartement de Pierre, pour le surprendre, si le stratagème eût réussi jusqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette scène demeurèrent également consternés, quoique, par des motifs différens. Le Sultan, d'avoir échoué; la jeune Esclave, d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même; & Pierre, de n'avoir pas su que, dans certaines occasions, lorsqu'une femme se trouve mal, la piété est la plus cruelle des maladresses.

Le Sultan, voyant qu'aucun moyen ne réussissoit, se détermina à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorsqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occasion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés sur la frontière pour appaiser quelques troubles, avoit abusé de la confiance de son maître, & s'étoit mis à la

tête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre. Un Chrétien, disoient-ils, un esclave, gouverne l'Etat; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait régner, sont des présens funestes, qui entraîneront sa ruine; les liens du despotisme se relâchent peu à peu; l'avilissante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque ressemble plutôt à un père de famille qui se fait une affaire des moindres détails de sa maison, qu'à un Souverain absolu, qui, d'un coup d'œil, fait trembler ses courtisans & ses esclaves. Ces plaintes étoient appuyées, à la Cour, par le Mufti, qui, pour la gloire de Mahomet, & pour le bonheur de l'Empire, avoit projeté de mettre le feu aux quatre coins de la Ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général, chef des rebelles, qui se feroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple, excité par quelques Dervis, qui n'étoient point du secret, étoit effrayé de la colère du Prophète. Il avoit apparu au Mufti, faisant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ses côtés les Anges Munker & Makis, ces ministres de sa colère, dont l'aspect & la voix sont aussi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A mesure que

ces impoftures paffoient de bouche en bouche, elles devenoient plus effrayantes par les circonftances que chacun y ajoutoit; mais le fanatifme avoit difpofé les efprits, de manière qu'à la voix du Mufti, le peuple fe feroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le hafard fit qu'un efclave françois du Mufti, à demi-ivre, s'étoit introduit furtivement dans la Mofquée, pendant la prière, & s'étoit endormi derrière un pilier. Quand la prière fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne reftoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que fes troupes étoient difperfées dans les bois voifins, & qu'il n'y avoit plus un moment à perdre; il leur diftribua un poignard & une torche à chacun; il leur affigna les quartiers qu'ils devoient embrafer; ils pouffèrent des cris de fureur. L'efclave françois, qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit; les vapeurs du vin fe diffipèrent, & ne lui laiffèrent voir que l'horreur de fa fituation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans fes entrailles. C'étoit le lendemain, dans la nuit, que la révolution devoit fe faire; la dernière affemblée étoit affignée à la même heure; le Mufti devoit s'y trouver & leur donner fes derniers ordres; mais, jufqu'à ce moment, l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond filence, & de poignarder quiconque pourroit leur paroître fufpect, ou avoir quelque connoiffance de la confpiration,

ſans épargner ni ſon père, ni ſon ami; alors, chacun appuyant la pointe de ſon poignard ſur la poitrine de ſon voiſin, fit le ſerment le plus terrible.

Il y avoit pluſieurs eſclaves parmi les conjurés; c'étoient ceux des principaux Officiers & Miniſtres de la Cour, auxquels on ſavoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'aſſemblée fut finie, on eut ſoin d'éteindre toutes les lampes, & on fit ſortir les conjurés, dans l'obſcurité, par une porte dérobée; l'eſclave françois ſe mêla dans la foule, en tremblant, & ſortit ſans être reconnu.

Il courut à Pierre, & lui raconta tout ce qu'il avoit vu. Pierre lui recommanda le plus grand ſecret, & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoiſſance de la révolte de ſon Général; mais les prétextes dont il la coloroit, lui étoient inconnus. On avoit agité, la veille, au Divan, d'envoyer des troupes contre les rébelles; ce projet avoit été ſuſpendu par le Viſir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan, & lui découvrit toute la conſpiration. Il ne lui cacha pas que ſa Religion & les bontés de ſon maître étoient le prétexte dont les chefs des rebelles ſe ſervoient pour couvrir leur ambition; il ſe proſterna aux pieds du Sultan. Si ma tête ſuffit pour les appaiſer, dit-il, faites-la trancher, &, demain, dès que l'aurore paroîtra, faites-la porter ſur la place, au bout d'une pique; je ſerois trop content d'avoir donné ma vie pour ſauver la vôtre, & con-

ſerver un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ſes ſujets. N'accuſez point le peuple de ſa révolte, il n'eſt que l'inſtrument aveugle des ſcélérats qui le ſéduiſent, & qui ne ſeroient pas plutôt au comble de leurs vœux, qu'ils feroient ſon malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever ſon Eſclave; &, bien loin de le ſacrifier à ſa ſureté, il l'embraſſe, lui ordonne de raſſembler des troupes & d'aller ſe ſaiſir du Général; il lui donna ſa bague pour ſe faire ouvrir les portes; en même temps, il envoye arrêter le Mufti, l'Iman, tous les Dervis & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents ſoldats, ſe gliſſe juſqu'à la tente du Général, le fait lier; on le jette ſur le dos d'un chameau, &, tandis qu'il le faut conduire à Alexandrie, il ſe met à la tête de l'arrière-garde, fait face à quelques poſtes avancés, qui, ayant jeté l'alarme dans le camp, retardent la retraite de Pierre; de ſon côté, le Chevalier, ſecondé par l'audace de ſa petite troupe, &, par l'obſcurité qui en cache le nombre, ſe débarraſſe & rentre dans la Ville. Le Mufti & le Général ſont conduits preſqu'en même temps devant le Sultan: Malheureux, dit-il, qui abuſez de la crédulité du peuple pour le ſéduire, qui vous ſerviez du nom & de la loi du Prophète pour l'exciter au parricide, vous voilà au pouvoir de celui qui, demain, devoit périr par vos mains; ſi je voulois oppoſer impoſture à impoſture, je vous dirois, & vous m'en croiriez encore plus aiſément,

que ce peuple, dont vous faisiez votre jouet, que c'est Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable mystère. Non, je m'avilirois en vous trompant. Le hasard, conduit, sans doute, par une secrette providence qui veille sur les jours des Rois, m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général, qu'on l'élevât sur un poteau au milieu de la place publique, & que ses membres fussent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution se fit dans la nuit, afin de prévenir toute émeute; il fit enfermer le Mufti, qu'il réserva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent instruits du supplice du Général; la frayeur les saisit; les uns cherchèrent à s'éloigner d'Alexandrie, mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui se présentèrent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan, pour implorer sa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner, & conduire sur la place, où plusieurs pals étoient dressés; le Mufti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: Alors, se présentant lui-même avec Pierre, il fit grâce à tous les autres, en les assurant qu'ils la devoient, en partie, au Chevalier françois.

Lorsque tout le trouble fut dissipé, Pierre se jeta aux genoux du Sultan, & le supplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques scélérats ne doit pas vous indisposer contre le peuple,

Cependant, il est des préjugés qu'un Souverain, qui veut se conserver l'amour de sa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Musulmans ne verront, avec indifférence, leur maître donner sa confiance à un Chrétien. Il est essentiel, pour votre tranquillité, que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promesse que vous m'avez faite. C'est avec douleur que je me sépare de vous. Un bon Roi est le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau spectacle pour l'honnête homme. Il est si difficile de conserver la vertu sur le trône; la plus pure y est toujours en butte à la méchanceté des interprétations, ou à l'injustice de ceux qu'elle protège. Vous avez vu des monstres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être son père; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois assez votre sagesse & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre, en vous quittant, de vous voir exposé à rien de semblable à ce qui vient de se passer. Si je le craignois, je demeurerois toujours votre esclave, en me tenant éloigné de la Capitale, pour ne pas inspirer des soupçons au peuple; &, du fond de ma retraite, je vous donnerois les conseils que votre bonté a daigné, quelquefois, demander à votre esclave. Vous n'en avez plus besoin; continuez à régner sur les mêmes principes; faites respecter la religion de l'Etat, ne condamnez pas les autres, &, surtout,

tout, la chrétienne, avant de connoître leurs dogmes & leur morale; mais ayez l'œil ſur vos Muftis; n'élevez à cette importante dignité que des hommes ſans ambition, d'un cœur droit, d'une ame paiſible & compatiſſante, de mœurs douces & pures, &, ſurtout, d'un eſprit juſte. Pardon, Seigneur, ſi j'oſe vous tracer des règles que vous connoiſſez mieux que moi, vous me l'avez permis. Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes; il embraſſa Pierre, & ne fit aucun effort pour l'engager à embraſſer le Mahométiſme. Il lui donna la liberté, ainſi qu'à l'eſclave qui avoit, le premier, découvert la conſpiration. Il combla Pierre de bienfaits, & lui fit promettre, foi de Chevalier, de lui donner de ſes nouvelles par les facteurs d'Europe; il s'engagea lui-même, foi de Muſulman, de lui faire donner des ſiennes. Il lui fit préſent d'étoffes & de pierreries de toute eſpèce, qu'il renferma dans quatorze barils à ſel, afin qu'on crût, dans le voyage, qu'il ne portoit que des marchandiſes communes, & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaiſſeau qui partoit pour la Provence; il y chargea ſes quatorze barils; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du ſel en Provence, qu'il y en trouveroit aſſez à bon marché; Pierre lui fit entendre que ce ſel étoit préparé, & qu'il le deſtinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie, en ſongeant qu'il alloit revoir ſes parens, & que, peut-être, il pourroit apprendre chez eux des

nouvelles de Maguelonne. Le vaisseau voguoit à pleines voiles, Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Isle de Sagonne, pour faire de l'eau. Pierre, ennuyé de la mer, se fit mettre à terre; il entra dans l'Isle : Un paysage charmant, des prairies émaillées, l'invitèrent à se reposer. Il s'étendit sur l'herbe, &, voyant des fleurs autour de lui, il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne, quoiqu'elle fût absente : Cette idée le conduisit à d'autres, &, peu à peu, il se plongea dans la rêverie la plus profonde; il se retraça les momens qu'il avoit passés avec elle, & la malheureuse aventure du bois. Pierre pleura : L'espérance calma son chagrin, il se leva, marcha à grands pas sans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en aperçut que lorsqu'il voulut regagner le rivage; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir; on appela les passagers qui étoient descendus dans l'Isle; Pierre étoit trop éloigné pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, soit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre, & le vaisseau partit. Il fit force de voiles, & arriva, en peu de jours, sur les côtes de Provence. Les marchandises y furent déchargées, &, comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un sel préparé, étoient destinés pour des malades, on les déposa à l'hôpital de Saint-Pierre, fondé depuis peu, &

qui étoit ſous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faiſoit adorer ; on lui raconta le malheur du paſſager, à qui ces barils appartenoient ; un mouvement ſecret la portoit à s'intéreſſer à cet inconnu ; elle peſoit ſur les circonſtances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir juſqu'aux larmes.

CHAPITRE VIII.

Pierre apprend des nouvelles déſeſpérantes de Maguelonne ; il raconte ſon hiſtoire à la Supérieure de l'hôpital de Saint-Pierre ; elle lui donne les nouvelles les plus favorables ; ſurpriſe ménagée par l'amour.

QUELLE étoit donc cette Supérieure ſi compatiſſante ? Jeune, belle & dévote, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle fût tendre ; mais verſer des larmes ſur le ſort d'un malheureux paſſager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Iſle, qui, d'ailleurs, n'étoit point déſerte, n'eſt pas ſans eſpérance de revoir ſa Patrie, c'eſt un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'eſt pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit diſparu, lorſque le Chevalier retrouva le rivage, & le lieu où il avoit laiſſé le vaiſſeau : Il le chercha long-temps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue ; il appela les gens de l'équi-

page; ses cris se perdirent inutilement dans les airs; Pierre, enfin, comprit que le vaisseau étoit parti. Un froid mortel le saisit; il tomba sur le sable, évanoui; il ne revint que pour se livrer à sa douleur; sa situation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée, à son réveil, & cette idée rendit sa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs sont la suite d'une imprudence! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma misère; si elle existe, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la consoler & de réparer les maux que je lui cause. Le Ciel fut touché de sa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il aperçut, sur les flots, une barque & deux pêcheurs, qui venoient jeter leurs filets sur cette côte. Il implora leur secours; ils abordèrent, &, leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent sensibles à son sort; ils le prirent dans leur barque & le conduisirent à Trépane. Il arriva dans cette ville, malade, & pouvant à peine se soutenir. Il y passa neuf mois, dans la langueur & les souffrances. Un jour qu'il se promenoit sur le port, il vit un vaisseau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda, quand est-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours, au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir sur son bord, & lui promit une récompense proportionnée au service qu'il alloit lui rendre, dès qu'il seroit

en état. Heureusement, le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, sans se faire connoître, l'intéressa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ses parens, qu'il avoit connus au château du Comte Jean son père : Il le questionna sur ce qui regardoit le Comte & la Comtesse; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'absence de Pierre leur fils; mais tout ce qu'il vouloit savoir se borna à ces éclaircissemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de passer à Aigues-mortes, port de mer qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient, un jour, de l'Église de Saint-Pierre, que les étrangers venoient voir, en foule, par curiosité : Pierre demanda quelle étoit cette Eglise : On lui dit qu'elle étoit dans une Isle assez près d'Aigues-mortes; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi, auprès, un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & soignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la Terre-sainte. Les mariniers lui conseillèrent de s'y rendre, & lui faisoient espérer qu'il y trouveroit remède à son mal. Ah! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je souffre n'est pas du ressort de la Médecine; l'objet qui le cause peut seul le guérir; cependant, conduisez-moi à cet Hôpital; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curiosité. Les mariniers, touchés de la douceur & de l'air affligé de Pierre, le transpor-

tèrent dans l'Isle. Il se fit conduire à l'Hôpital sous le nom d'un Chevalier Italien, qui revenoit de chez les infidelles, où il avoit été fait esclave.

On les conduisit dans une salle destinée aux personnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des évènemens qui la rendoient honorable : Cette salle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'avoient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui, se faisant un devoir de la paresse, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des asyles qui ne devroient être réservés qu'à la vertu malheureuse : Ce n'est pas qu'il n'y eût des salles pour cette espèce de malades; car il suffisoit que l'humanité souffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital; on observoit seulement de ne pas les laisser entrer dans les autres salles; &, lorsqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Isle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le visage caché sous un voile, vint visiter les malades; elle ordonna qu'il ne manquât rien à personne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla elle-même lui chercher à souper, & le pria de demander tout ce dont il auroit besoin. Pierre, ainsi que les autres, ne pouvoit se lasser d'ad-

mirer la modeſtie & le zèle de cette femme vertueuſe. Il demanda ſi l'on ſavoit qui elle étoit : Non, lui dit-on ; elle a autant de ſoin de cacher ſa naiſſance que ſa figure ; il n'y a perſonne ici qui ne la regarde comme ſa mère ; quoiqu'elle parle françois, on ne peut décider, à ſon accent, ſi elle eſt Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illuſtre, elle ne les a pas ſervis avec plus de diſtinction que le plus roturier honnête homme, & malheureux ; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit, elle a répondu que tous les infortunés étoient ſes frères.

Pierre, peu de jours après, commença à ſe rétablir ; la ſociété qu'il lia avec quelques Chevaliers, leurs aventures qu'il ſe faiſoit raconter, les attentions aſſidues de la Supérieure, lui rendirent ſes forces. Il reconnut, parmi les malades, deux Chevaliers qu'il avoit vaincus, autrefois, à Naples, & qui ne purent le reconnoître, tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la converſation ſur leurs combats ; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient ſignalés. Ah ! ce n'eſt pas, du moins, à Naples, dit l'un ; le ſort des armes eſt journalier ; celui d'un Chevalier eſt d'être, tour à tour, vainqueur & vaincu ; je n'avois pas encore éprouvé de revers, lorſqu'il y a environ cinq ans, que le Roi de Naples, pour mon malheur, fit publier des joutes en l'honneur des Dames : Un Chevalier, que perſonne ne connoiſſoit, & qui

prit le nom de Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la poussière à trois ou quatre des plus braves guerriers; je me présentai pour les venger; n'ayant jamais été vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jeta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me présentai encore; nous nous chargeons, nos lames se brisent, nos chevaux se heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorsque le maudit Chevalier des Clefs passe derrière moi, m'enlève, comme s'il n'eût porté que sa lance, descend de son cheval & me propose un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; soit adresse, soit que son épée fût de meilleure trempe, la mienne se casse. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hasard; te voilà désarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout à fait de ta faute, essayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propose la lutte, je l'accepte; nous nous embrassons, je le repousse; il résiste à peine, tombe & m'entraîne dans sa chute; je me crus vainqueur : Jamais il ne fut plus sûr de sa victoire que lorsqu'il fut terrassé, & sous moi; je ne sais comme il fit, l'éclair n'est pas plus prompt; se retourner, prendre le dessus, me forcer, en m'étouffant, de demander grâce & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un instant. Quel homme, si toutes ses vertus eussent répondu à son courage & à sa force ! L'amour lui fit perdre, dans le

même jour, l'eſtime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Maguelonne faiſoit les délices du Roi ſon père; ſa beauté, ſes talens, ſa ſageſſe, lui ſoumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier des Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut, en vain, après le raviſſeur. Jamais on n'a pu ſavoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jeta la conſternation dans l'eſprit de Pierre; il ſavoit bien qu'il n'étoit pas abſolument innocent; mais il ne ſe croyoit pas ſi coupable; il chercha à excuſer le Chevalier des Clefs: Peut-être, diſoit-il, étoit-il ſecrettement aimé de cette Princeſſe, peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un, qu'elle déteſtoit; car, quoiqu'il y ait long-temps que j'ai quitté l'Italie, je me ſouviens d'un mariage projeté, dès l'enfance de Maguelonne, avec le Prince de Tarente, qui, alors, avoit quarante-cinq ans, d'une figure hideuſe, & d'un caractère féroce. Quel Chevalier réſiſteroit aux prières d'une jeune beauté qui ſe jetteroit dans ſes bras & qui réclameroit ſa généroſité pour l'arracher à un tel monſtre. A ſuppoſer ce que vous dites, répondit le Chevalier malade, il y avoit d'autres moyens à prendre; le Prince de Tarente, tout féroce qu'il étoit, aimoit les combats; il falloit le défier; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princeſſe; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu

D v

n'a voulu qu'abuser de la situation de Maguelonne, c'est qu'il a couru des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt, pendant qu'elle dormoit; d'autres disent, qu'on l'a vue à Rome; quelques-uns ont assuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître, & qu'elle y étoit morte de désespoir & de douleur : Quoi qu'il en soit, son père, depuis ce jour, n'a fait que languir, & a terminé sa carrière depuis un an; sa mère règne; mais le chagrin a si fort affoibli ses sens, que l'Etat est livré aux factions & à la discorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que sur des bruits populaires, Pierre n'en fut pas moins affligé; il tomba à la renverse, & éprouva des convulsions affreuses. Tant qu'il l'avoit cru vivante, il s'étoit soutenu par l'espérance de la revoir un jour; lorsqu'il se vit sans espoir, il ne désira plus que la mort. Les Chevaliers, qui étoient bien éloignés de penser que Pierre fût l'amant de Maguelonne, crurent que son attaque étoit une rechute de sa maladie; ils demandèrent du secours; on le remit dans son lit; quand ses convulsions furent un peu calmées, la Supérieure vint; elle connut, à son pouls & aux profonds soupirs qui s'exhaloient de son cœur, que son mal avoit une autre cause que le dérangement de la machine. Chevalier, lui dit-elle, votre ame paroît vivement affectée; la médecine n'a aucune prise sur ce genre de maladie : Si vous daignez m'ouvrir votre cœur, peut-être ne sera-

t-il pas impossible de trouver quelque remède à vos peines; quand toutes les ressources humaines manqueroient, il en est toujours une infaillible dans la religion; il n'y a point de maux dont elle ne console; hélas! je l'ai appris par ma propre expérience.

Ces paroles affectueuses, le son de voix de celle qui les prononçoit, jetèrent un calme subit dans l'ame & dans les sens de Pierre : Il la pria de s'asseoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre. Ah, Madame, lui dit-il, je vais vous retracer des évènemens qui, en renouvelant mes douleurs, vont me couvrir, à vos yeux, d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai déshonoré l'objet de ma tendresse, & c'est moi qui cause sa mort. Jeune, & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à se faire connoître, on fit, devant moi, le portrait d'une Princesse, que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe se disputoient; ce portrait, qui n'étoit point flatté, enflamma mes désirs; je me mis, dès ce moment, au nombre de ses prétendans, je demande à mes parens la permission d'aller signaler mon courage; je pars, quitte la Provence, j'arrive à Naples, & je vis Maguelonne, plus belle que mon imagination ne me la peignoit... Ciel! s'écria la Supérieure, quels noms venez-vous de prononcer? La Provence.... Naples... Maguelonne : Qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Bosco Maledetto*, Chevalier Italien, sous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'est un nom sup-

poſé, reprit Pierre; mon véritable nom eſt Pierre de Provence. O! juſtice éternelle, s'écria-t-elle encore, ô Providence! Quoi! vous, ce valeureux Pierre, ce généreux amant de Maguelonne! O Ciel! ô ciel, daigne me ſoutenir & me modérer encore!... Elle étoit tremblante & n'oſoit reſpirer; cependant elle ſe retint; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre, ne causât à ſes ſens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de ſupporter.

Je vous l'avois annoncé, reprit-il, que votre pitié ſe changeroit en horreur. Puiſque vous connoiſſez Maguelonne, & que je vous ai dit mon nom, vous ſavez mon crime; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits impoſteurs, indignes de Maguelonne & de moi, c'eſt le malheur qui nous ſépara. Pierre lui raconta l'enlèvement de la boîte, qui contenoit les trois anneaux, par un oiſeau de proie, la fuite de l'oiſeau, le danger auquel il s'expoſa pour ravoir la boîte, ſa priſe par les Corſaires, & ſon déſeſpoir, lorſqu'on l'amena à Alexandrie. Il s'arrêta, il crut que le reſte amuſeroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne, devoit le rendre odieux; mais la Supérieure voulut tout ſavoir; au moindre péril que le Chevalier avoit couru, elle éprouve, dans le court intervalle de ce récit, toutes les viciſſitudes que Pierre avoit eſſuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier, lui dit-elle, en lui

ferrant la main, le récit, que vous venez de me faire, m'intéreſſe plus que vous ne penſez : Pluſieurs bruits, il eſt vrai, ſe ſont répandus ſur votre aventure. Eh, que m'importe! s'écria Pierre; le ſeul qui m'accable, c'eſt le bruit, trop certain, de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoiſſiez : Au nom de Dieu, qui répand la conſolation ſur vos lèvres, apprenez-moi ce que vous en ſavez.... Je ne ſais; mais votre ſon de voix, qui me rappelle le ſien, la douceur avec laquelle vous ſoutenez mon courage, les éloges qu'on donne ici, de tous côtés, à vos vertus, votre ſenſibilité, tout en vous me pénètre d'une ſi grande vénération, & m'inſpire des ſentimens ſi ſemblables à ceux que Maguelonne me faiſoit éprouver, que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer ſon ſort : Tranquilliſez-vous, lui dit-elle; j'ai de fortes raiſons pour croire que Maguelonne vit encore; j'étois ſa meilleure amie : Vous m'avez vue à la Cour de ſon père; j'ai conſervé des relations avec elle; il y a quelque temps qu'elle ne m'ait écrit, je vous promets que, dans peu, nous en ſaurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit, en vain, quelle pouvoit être cette fille généreuſe, qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint, le lendemain, à la même heure; elle trouva Pierre beaucoup plus tranquille; elle eut ſoin, cette fois & les ſix jours ſuivans, de ne le voir qu'en com-

pagnie : Lorsqu'il eut repris assez de force pour se lever, elle ne le vit qu'après les autres malades, & à l'entrée de la nuit : Voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle; Maguelonne vit, & ne vit que pour vous; on ne vous a pas trompé, elle est dans un Couvent. Madame, sans doute qu'elle y a fait des vœux! Hélas! elle avoit juré d'être mon épouse, & c'est sur la foi des sermens que nous quittâmes la Cour de son père! Mais, malheureux! de quoi vais-je m'inquiéter? N'est-ce pas assez pour moi qu'elle vive? La Supérieure l'assura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement; que ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit assuré, qu'elle avoit choisi sa retraite, & que son Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda, avec les plus vives prières, de le lui nommer. Non, lui dit-elle, ce secret est de trop grande importance pour que j'ose prendre sur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé; vous connoissez son écriture. Adieu, Chevalier, soyez tranquille : je suis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maison; je serai trois jours absente; j'exige, au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand soin d'une santé qui me devient aussi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut sortie, Pierre ouvrit la lettre de Maguelonne; la souscription étoit, à la sœur Emilie. Il reconnut l'écriture de son amante; ses yeux parcouroient cet écrit avec

tant de rapidité, qu'il eût voulu la lire d'un ſeul regard. Enfin, après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut, avec bien de la peine, que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir; qu'il lui ſembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle; qu'elle oublioit ſes maux, & qu'elle ne ſentoit que ceux que Pierre avoit éprouvés; toute la lettre ſe reſſentoit du déſordre où elle étoit, des phraſes qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le ſens commun, un délire attendriſſant, mille idées qui ſe détruiſoient l'une & l'autre, la religion la plus pure, l'amour le plus tendre, la morale la plus ſévère & les tranſports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à ſon amie de venir la voir, de venir s'unir pour jamais à Pierre; mais elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ſes tranſports; l'abſence d'Émilie, l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à ſon arrivée, &, plus que tout, l'habitude de la douleur, ſervirent de contrepoids à ſa joie, qui eût pu lui occaſionner une nouvelle rechute.

Les trois jours de l'abſence de la Supérieure ſe paſſèrent dans cette agitation; s'il eût ſu le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée, rien n'eût pu le retenir; s'il eût même

pu savoir où étoit Emilie, il eût couru après elle, pour lui demander des éclaircissemens sur mille choses qui n'en avoient pas besoin. Il apprend, enfin, qu'Emilie est de retour, il la fait demander, on lui fait dire qu'il n'est pas encore temps; qu'elle est trop fatiguée de son voyage; qu'elle le verra sur le soir, & qu'elle se propose de souper avec lui. Sur le soir! & il n'étoit que midi. Depuis qu'Émilie étoit Supérieure, il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face; quelqu'effort qu'eût fait Pierre, jamais ses regards n'avoient pu percer l'épaisseur de son voile, & elle veut souper avec lui: Il se confond en conjectures. Quel est son dessein? n'est-ce que pour accélérer sa guérison qu'elle se flatte de l'espérance de revoir Maguelonne? Elle vit, disoit-il, je n'en puis douter, sa lettre me l'assure; on dit qu'elle est dans un Couvent, y seroit-elle liée par des vœux? Émilie dit que non; mais dois-je en croire une ame sensible, dont la pitié ingénieuse ne se fera pas fait un scrupule de cacher des vérités affligeantes, à un malheureux qu'elle ne peut sauver, que par ce moyen. Hélas! c'est cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer, & c'est, sans doute, pour en affoiblir l'amertume, qu'elle choisit le moment d'un souper extraordinaire. Généreuse Émilie, avec quels ménagemens vous m'avez dévoilé des secrets dont la douceur inattendue m'eût accablé! En adorant la bonté de votre ame, n'ai-je pas à me plaindre que vous m'ayez élevé au plus haut dégré d'espé-

rance, pour me précipiter dans un abyme de douleur plus affligeante encore.

C'eſt ainſi que raiſonnoit l'injuſte Chevalier, qui, huit jours auparavant, auroit donné ſa vie pour s'aſſurer de celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorſqu'enfin, le moment qu'Émilie avoit fixé pour ſa viſite, arriva. Pierre courut au devant d'elle, d'un air inquiet & conſterné. C'en eſt donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne eſt à jamais perdue pour moi! Émilie frémit, elle crut que quelque nouvel obſtacle, qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'oppoſoit aux vœux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'évènement funeſte que ſon déſeſpoir ſembloit annoncer? Je n'en ſuis que trop certain, reprit-il; Maguelonne a formé des liens indiſſolubles, elle eſt Religieuſe. Votre amour, interrompit Émilie, me fait excuſer votre méfiance. Je vous ai aſſuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'eſt moi qui l'ai prévenue de votre retour, qui l'ai inſtruite, dès le moment que je vous ai connu. Je ne me ſuis abſentée que pour vous la ramener, &, dans peu de jours, vous la verrez en ces lieux; ſi vous ſaviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'eſt faite, en attendant que le rétabliſſement de vos forces vous permît de ſoutenir une vue auſſi chère, vous rougiriez de vos ſoupçons. Le Chevalier ſe jeta

aux genoux d'Émilie ; il lui avoua que le souper auquel elle l'avoit invité, lui paroissoit si extraordinaire, qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeste secret. Non, reprit Émilie ; j'ai amené ici Nicé, & je voulois vous ménager, à l'un & à l'autre, le plaisir de la surprise ; pour vous punir, il sera tout entier pour elle. Ah ! s'écria-t-il, pourquoi Maguelonne n'est-elle pas de la partie ? Parce que, répondit la bonne Supérieure, vous avez été sur le point d'extravaguer, en rêvant qu'elle étoit Religieuse ; que l'idée seule de sa mort vous a mis aux portes du tombeau, & que la joie de la revoir vous y auroit, peut-être, précipité. — Ah ! généreuse & cruelle Émilie, vous m'avez trop bien préparé à soutenir cet évènement, pour que vous ayez rien à craindre. — Eh bien, nous le verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

Dans un appartement séparé, Emilie avoit fait préparer une salle ornée avec autant de goût que de magnificence ; une table délicatement servie attendoit cinq convives ; Pierre & Émilie arrivent, la porte s'ouvre, & Pierre se trouve entre les bras de son père & de sa mère. Grand Dieu ! s'écria Pierre, en les embrassant, cruelle Émilie, vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur : ô mon père, ô ma mère, ah ! je succombe à mon ravissement ; des larmes de tendresse coulèrent en abondance ; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comtesse ; des mots entrecoupés, des soupirs, des caresses, exprimoient

les sentimens dont il étoit agité : Il eût eu bien de la peine à soutenir cette scène si touchante, si la présence de Nicé, qui vint au secours, ne lui eût rappelé, dans ce moment, que Maguelonne étoit absente; il embrassa Nicé; il lui témoigna la reconnoissance la plus vive de l'intérêt qu'elle avoit pris, autrefois, à son amour. Ah, Nicé! me pardonnerez-vous tous les chagrins que notre fuite a dû vous causer? Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi! Et Maguelonne, la vertueuse Maguelonne, victime de mon audace, a, sans doute, partagé, dans l'esprit de ses parens & du peuple, la honte de cet enlèvement. Ah, ma chère Nicé! peignez-lui, si vous le pouvez, les remords.....

Seras-tu toujours injuste à mon égard, s'écrie Emilie, en relevant son voile & en embrassant le Chevalier, qui reconnoît, enfin, Maguelonne? Que parles-tu de victime? Tu ne fus que mon complice, si notre fuite fut un crime; abjure tes remords, & ne me parle que de ta tendresse. Ah, Pierre!.... Pierre étoit dans ses bras, comme la jeune épouse dans la première extase de la volupté; quelques soupirs s'exhaloient, à peine, avec son haleine brûlante; le nom de Maguelonne, élancé du fond de son cœur, expiroit tendrement sur ses lèvres agitées. La Princesse, plus préparée à cet évènement, s'efforçoit de garder plus de modération, mais l'amour la trahit; lorsque Pierre, accablé de sa joie, perdit tout mouvement & toute connoissance,

Ah, ciel! s'écria-t-elle, imprudente! c'eſt moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!... &, ſoudain, comme pour remplacer l'ame de ſon amant par la ſienne, elle colle ſa bouche ſur ſa bouche, & couvre ſon viſage de larmes. Cependant, on l'arrache de ſes bras; Nicé appelle du ſecours; le Comte Jean & ſon épouſe ſoutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades avoit appris les plus beaux ſecrets de la Médecine, lui fait reſpirer des ſels volatils qui le raniment; il lui tend la main; des larmes de tendreſſe commencent à couler, &, bientôt, il a aſſez de force pour ſentir ſon abattement; peu à peu, il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé ſa place à la Comteſſe; les diſcours qu'elle lui tient, les ſentimens qu'elle lui exprime, accoutument ſon ame à des ſentimens plus doux; ſon ſang prend un cours moins précipité, ſes ſens ſe calment, & Pierre paroît entièrement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves, j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foibleſſe de m'en rapporter à vous-même, lorſque vous m'avez dit que je vous avois trop bien diſpoſé à me voir, pour que j'euſſe quelque choſe à craindre; enfin, grâces au ciel, nos alarmes ſont diſſipées. Elle lui fit promettre, pour leur repos mutuel, de ſe modérer. Le ſouper ſe paſſa dans la joie, le plaiſir éclatoit dans tous les yeux; mais le ſentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût ſe livrer à la gaieté.

Il venoit de se passer des scènes trop vives, pour que Maguelonne osât se permettre de satisfaire la curiosité du Chevalier, sur ce qui étoit arrivé à cette Princesse depuis l'évènement qui les sépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé; Nicé s'offrit de veiller auprès de son lit; il passa la nuit fort tranquillement; Nicé alloit, de temps en temps, en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui se leva plus d'une fois pour aller au devant de Nicé.

CHAPITRE IX.

Histoire de Maguelonne depuis l'enlèvement de Pierre par les Corsaires; pélerinage; arrivée en Provence; fondation d'un Hôpital.

DÈS que le jour parut, Maguelonne reprit son voile, & alla visiter ses malades, jusqu'à ce qu'elle crût que Pierre avoit assez reposé: Le Comte & la Comtesse, qui avoient été chez lui, à son réveil, le conduisirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeste; ils s'embrassèrent avec plus de tendresse que de fureur. Le Chevalier hésita quelque temps, &, prenant, ensuite, la main de sa maîtresse:

Chère épouse, lui dit-il (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en aye pas encore obtenu le droit), ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous demander le récit de ce qui vous est arrivé, depuis l'instant où nous fûmes séparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comtesse ce que Pierre lui avoit raconté de ses malheurs depuis ce moment, commença ainsi :

Tandis qu'on vous entraînoit sur les flots, le sommeil se dissipant peu à peu, mes regards se tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres; je m'étois endormie sur vos genoux; & je trouvai ma tête appuyée sur votre manteau. Je crus d'abord, qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos sous quelque arbre voisin; je me levai; je parcourus le bois autour de moi; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore; j'étois rassurée par votre cheval, que je voyois pâturer avec le mien. Cependant, la nuit approchoit, je commençai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appelai vos domestiques; je leur demandai où vous étiez; il y en eut un, qui vous avoit vu aller vers la mer; je vous cherchai, vainement, sur le rivage. Mille idées affligeantes accablèrent mon esprit; toute la nuit se passa en recherches inutiles : Quand l'aurore parut, vos domestiques, & moi, fouillâmes de tous côtés; nos cris firent retentir la forêt : Enfin, n'espérant plus vous retrouver, ne sachant à quoi attribuer votre absence, aimant mieux

croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce, que d'imaginer que vous m'euffiez abandonnée par quelque perfidie, je me profternai, je levai mes mains vers le ciel : Grand Dieu, m'écriai-je, qui peut pénétrer les fecrets de votre juftice? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez? Si j'ai fui la maifon paternelle, Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans fa fuite; fa punition, il eft vrai, eft moins affreufe que ma peine: La mort a terminé fes chagrins & fes plaifirs; & moi, le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre, le plus généreux, le plus fenfible; l'ame tourmentée de remords, d'avoir abandonné mes parens, confufe de la honte que je laiffe, après moi, dans une Cour où j'étois adorée, je n'ai d'autre reffource que l'infamie. Ah, Pierre! ton fouvenir feul me refte, & c'eft pour m'accabler encore?

J'étois livrée au plus cruel défefpoir; vos domeftiques pleuroient & n'ofoient me confoler; je voulois qu'ils me ramenaffent à Naples : Déjà nous en avions pris la route; je changeai de deffein, il eût fallu vous nommer, & c'eût été vous accufer : D'ailleurs, je les expofois à une mort certaine; fi je ne l'avois eu à craindre que pour moi, j'y aurois volé, je ne défirois que de mourir; mais comment paroître aux regards d'un père irrité, d'une mère que je forçois à rougir, d'une foule de Courtifans que j'avois dédaignés, & qui fe

seroient vengés par le mépris? Des Chevaliers, surtout, qui, n'ayant pu vous vaincre, vous auroient flétri en ma présence, par les calomnies les plus atroces, sans que j'eusse osé prendre votre défense. Enfin, je pris le parti de me jeter entre les bras de la Providence; je dis à mes domestiques de me conduire hors de la forêt, & dans le village le plus prochain.

Nous rencontrâmes un gros bourg sur le bord de la mer; là, je congédiai vos domestiques; ils ne vouloient point me quitter; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer; ils pleuroient amèrement votre perte, & ils disoient que rien ne pouvoit les consoler, que la douceur de me servir; je leur promis que je ne les oublierois jamais; que, si vous n'étiez pas perdu pour moi, & si le ciel nous réunissoit, nous les rappellerions, en quelque lieu qu'ils fussent. Je passai deux jours dans ce village; les habitans y étoient en alarmes; des Corsaires, qui y avoient passé, peu de temps auparavant, & qui croisoient sur les mers, y étoient descendus, & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques paysans, qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne sais pourquoi je rejetai ma première idée; je m'imaginai que, vous promenant sur le bord de la mer, en attendant mon réveil, ils vous avoient enlevé; je fus tentée d'aller à Marseille, & de passer les mers, pour tâcher de découvrir vos traces. Cette résolution n'étant fondée que sur une conjecture vague, ne fut point exécutée.

Je

Je quittai mes habits, qui auroient pu me déceler ; je pris ceux d'une Pélerine, & je suivis une famille entière qui alloit en pélerinage à Rome ; ma tristesse, quelque beauté, beaucoup de complaisance, me concilièrent tous les cœurs. Nous nous servions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroissois être : On eut des égards pour moi ; je n'en fus que plus attentive à me faire partager le travail de notre caravane ; elle étoit composée d'un vieillard, le chef de la famille, de son épouse, de leur fille à peu près de mon âge, & d'un cousin qui devoit bientôt être son époux ; c'étoit pour obtenir la dispense de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre, c'est dans leur société que je me suis convaincue qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre, que dans l'élévation des Grands. La douceur de leurs caractères, l'uniformité de leur manière de vivre, la sincérité qui régnoit dans leurs discours & dans leurs actions, tout me faisoit regretter de n'être pas née dans un hameau ; mais j'aurois voulu que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable, ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois, ne m'eût forcée à quitter la maison paternelle ; ni ma fuite, si elle eût été nécessaire pour éviter un mariage détesté, n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte ; j'aurois exposé la vérité, & j'eusse été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang

disproportionné au mien ; on n'eût consulté que sa vertu, & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pieds, & nous allions à petites journées : Dans les premières, j'étois excédée. Votre cheval, que j'avois conservé, parce que vous l'aimiez, & dont j'avois fait présent à la famille, servoit à porter nos provisions : Les huit premiers jours, lorsque le soleil étoit le plus chaud, & que nous ne trouvions point de l'ombrage, on m'obligeoit de monter à cheval ; bientôt, je m'accoutumai à la fatigue ; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes, & que l'éducation & le luxe font de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes, & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivâmes à Rome ; je quittai, non sans regret, mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Etre Suprème, qui me punissoit, m'inspira le désir d'entrer dans une Eglise ; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écoutoit le récit de leurs fautes ; les uns s'en retournoient remplis de consolation, & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule ; &, lorsque mon tour fut venu, je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse aventure. Il m'écouta fort attentivement, &, même, je m'aperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage

aux malheureux que lorſqu'ils font partager leur foibleſſe aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ſes lumières & de ſes conſeils ; il voulut exiger, avant tout, que je vous oubliaſſe. Hélas ! lui dis-je, quand je le voudrois, il me ſeroit impoſſible. Il voulut m'ôter l'eſpérance de vous revoir jamais ; il m'affligea ſi ſenſiblement, que je fus ſur le point de perdre connoiſſance. Ah ! Monſieur, ôtez-moi la vie, ou laiſſez-moi cette conſolation. Non, Pierre n'eſt point mort ; ſi quelque bête féroce l'eût attaqué, il eſt trop brave pour avoir ſuccombé ſous ſes coups ; non, je ne puis me perſuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais ; joignez vos prières aux miennes, le ciel n'eſt point inexorable, il me le rendra : Il eut la cruauté de me dire que vous ne ſeriez pas le premier infidelle qui eût abandonné ſa maîtreſſe. Je me contentai de lui répondre, que je vous aimerois mieux infidelle que mort, mais qu'il étoit plus aiſé de me perſuader que vous étiez mort, que perfide. Eh bien, reprit-il, puiſque votre confiance en la Providence eſt ſi aſſurée, attendez, ſans trouble, & ſans inquiétude, qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand ſecret ſur mon état & ſur ma naiſſance, que je lui avois confiés, & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté, que je vis entrer dans l'Égliſe mon oncle, accompagné d'un cortège nombreux ; je frémis en le voyant ; je crus qu'on avoit ſuivi mes traces ; mais,

lorsque je vis qu'il parcouroit l'Église indifféremment, je ne fis que détourner mon visage; j'étois bien assurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement, mon déguisement l'empêcheroit de me reconnoître. Il passa auprès de moi, & ne se détourna point. Dès qu'il fut sorti, je m'acheminai vers l'hôpital destiné aux Pélerins. J'y restai quinze jours. Ce fut là qu'en attendant que le ciel vous rendît à mes vœux, je formai le projet de fonder une maison semblable pour les pauvres malades. Je m'instruisis de tous les détails; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes les règles, & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maison: Elle ne me cacha rien; elle avoit pris une si grande affection pour moi, qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle, & m'associer à ses travaux; je prétextai des affaires de famille, & je partis dans le dessein de me rendre en Provence. Je passai par Gênes, & je m'embarquai sur un vaisseau qui alloit à Aigues-mortes. Mon voyage fut très-heureux; je tournai mes regards vers l'Afrique, dont les côtes, dit-on, sont peuplées de Corsaires, j'avois toujours un secret pressentiment qu'ils vous avoient fait esclave. Je vis, avant d'arriver à Aigues-mortes, cette Isle; elle me parut charmante, & c'est là que je me proposai de faire mon établissement.

Comme je me promenois, un jour, sur le port d'Aigues-mortes, je rencontrai une bonne femme, qui m'offrit de prendre sa maison pour

logement; je l'acceptai, & la vieille en parut très-contente : Mon enfant, me dit-elle, à votre habit, je vois que vous venez de Rome; j'ai fait, autrefois, ce voyage-là, avec mon mari, que Dieu lui fasse paix : J'étois jeune, & jolie comme vous, & mon mari en valoit bien un autre. Les Italiennes sont belles, galantes; elles faisoient beaucoup d'accueil à mon mari, cela m'inquiétoit, il faut en convenir; ce n'est pas que je ne fusse bien sûre de lui; il m'aimoit tant...... C'est une pauvre espèce que ces Italiens, de petits hommes, jaloux; pourquoi? car ils ne savent guère aimer; mais vous! vous, ma chère enfant, quand, pourquoi, comment, avec qui avez-vous été à Rome? Hélas! ma bonne, avec personne, lui dis-je; & il ne vous est rien arrivé, jeune, jolie.... Non, repris-je; j'ai rencontré des Pélerines comme moi, des Pélerins, d'honnêtes gens, qui m'ont conduite, & qui m'auroient défendue en cas de besoin : Grâces au ciel, leur secours ne m'a pas été nécessaire; mais je voudrois traverser la Provence, je ne connois pas les mœurs de ce pays, & je n'oserois m'y exposer toute seule. Ah! vous n'avez que faire de craindre, reprit la vieille; nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme, le plus sage; il est du pays de Provence, frère du Comte de ce nom; il demeure à Cavaillon, &, depuis peu, son frère l'a fait Gouverneur de ses États. Il est bon, noble, généreux, &, surtout, fort juste. Oh! il est d'une exacti-

tude, d'une févérité, qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que fes yeux n'éclairent. Dans les champs, dans les bois, la nuit, le jour, on eft en fureté comme chez foi. Moi, qui vous parle, moi, je ne ferois aucune difficulté de la traverfer en long & en large, à toutes les heures du jour & de la nuit; s'il arrivoit quelque chofe à qui que ce fût, ce n'eft pas feulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit, mais à ceux qu'il a chargés de leur donner la chaffe; cet homme jufte a une femme auffi refpectable que lui; c'eft la bonté, la générofité même; il eft le père de l'Etat, elle eft la mère des malheureux : Elle feroit à la danfe, au bal; fi l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a befoin de fon fecours, elle planteroit là, bal, danfe & compagnie, pour y courir; il n'y a ni plaifirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'eft grand dommage que ces bonnes gens meurent fans lignée. Comment, fans lignée, interrompis-je? J'avois entendu parler du Comte Jean de Provence; il me femble avoir ouï dire qu'il a eu un fils nommé Pierre. Eh! voilà juftement ce qui caufe leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle Demoifelle, on ne fait guère ce qu'on veut, lorfqu'on défire des enfans. Ce n'eft pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand efprit, le meilleur cœur de toute la Provence! Il falloit le voir dans les tournois, la lance au poing; il n'y avoit point de Paladin qui tînt contre, & fi n'a-

voit-il pas dix-huit ans. On ne parloit que de lui; ſous les armes, c'étoit un démon; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour; ce qu'il y a de bon, c'eſt que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne ſavoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'eſt-il donc devenu, ce Pierre? Eh, vraiment, dit-elle, c'eſt là l'enclouûre; un maudit Chevalier, qui, par malheur, vint chez ſon père, perſuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les aventures: Il lui parla tant d'une certaine Princeſſe de Naples, qui faiſoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que, dès ce moment, il perdit la ſienne; il voulut voir cette Princeſſe, & combattre pour elle; il partit, au grand regret de ſes parens, qui, depuis, n'en ont plus eu de nouvelles; ils craignent qu'il ne lui ſoit arrivé quelque choſe de fâcheux; ils ſont toujours triſtes & affligés.

Je ne puis entendre ce récit, continua Maguelonne, ſans verſer des larmes; la vieille, qui ne ſavoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit ſimplement par humanité, & ſe mit à pleurer auſſi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas ſe déſeſpérer: il eſt vrai qu'il y a plus d'un an qu'il eſt parti; le bruit s'eſt répandu qu'il couroit le monde avec la Princeſſe, & qu'il l'avoit enlevée; tout ce que je ſais, c'eſt que le père & la mère de Pierre étoient bien fâchés contre cette Princeſſe; &, en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque ſecret de magie, pour

corrompre ce jeune homme, si sage & si doux.

Je demandai à la vieille, si elle croyoit que le Comte & la Comtesse fussent toujours aussi irrités contre cette Princesse de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant, la perte de leur fils leur est toujours présente : Ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle, s'ils la retrouvoient : Mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour blâmer cette Demoiselle; car, si Pierre m'eût proposé de m'épouser, & que je ne l'eusse pu faire qu'en souffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarrassée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me semble, les juger d'après soi-même. Vous êtes bien jolie, vous, continua-t-elle, vous venez de Rome, &, par conséquent, vous êtes une fille bien sage, bien vertueuse : Eh bien! si Pierre vous eût fait la même proposition, je ne sais trop ce qui en seroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien : Paysanne, ou Princesse, tout cela est, à peu près, égal. Est-ce qu'il y a une nature pour les paysans, & une nature pour les Princes?

Les propos de la vieille, qui, je crois, parleroit encore, si j'eusse voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens, comme je l'avois d'abord projeté, pour les consoler : La plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à passer dans l'Isle, & à commencer mon établissement; j'achetai, près

du port, trois maisons contiguës, que je fis percer & bien réparer; je fis venir de Marseille tous les lits & autres meubles qui me parurent nécessaires; j'approvisionnai mon Hôpital; quelques personnes charitables s'unirent à moi; plusieurs filles pieuses, qui se destinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de passer ses jours à servir, à consoler l'humanité souffrante, que de passer sa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté, j'y ai fondé une Eglise sous le titre de S.-Pierre; vous en devinez assez la raison; hélas! tout le monde a été dans l'illusion sur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint, & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zéle de mes camarades, pour le service des pauvres, excitoit le mien; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens.....

Le reste de ceci me regarde, dit la Comtesse de Provence, en interrompant Maguelonne: Je sais tout le plaisir qu'a mon fils de vous entendre; mais il faut que chacun ait son tour.



CHAPITRE X.

Suite de l'Histoire de Maguelonne; Anneaux retrouvés; l'amour plus clairvoyant que la tendresse paternelle.

LES éloges que nous entendions faire, de tous côtés, de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de voir venir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au service des pauvres, sa beauté, sa douceur, nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoissoit point, je la priai de me faire part des consolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres; je lui ouvris mon cœur : A peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide, & presqu'expirante; je jetai un cri perçant; on lui donna du secours, elle reprit ses esprits. J'étois inquiète sur la cause de son évanouissement. Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faisoit sa gloire & son bonheur d'être votre fille.... Elle me demanda le plus inviolable secret, & me raconta toute votre aventure, jusqu'au moment de son réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princesse comme ma fille, mais, pour épargner sa pudeur, je ne dis à votre père qui elle étoit, que lorsque nous fûmes de retour dans notre Palais. Nous sommes revenus plusieurs fois,

autant par plaisir que pour nous consoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorsque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme, qu'ils avoient pris; le cuisinier, en l'ouvrant, trouva dans son estomac une boîte. On me l'apporte; je l'ouvre, & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa; ma première idée fut, que vous aviez fait naufrage, & que vous aviez été dévoré par les poissons. Je versois un torrent de larmes; je courus chez votre père: Hélas, m'écriai-je, il n'est que trop vrai que Pierre, notre fils, est mort; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par quel hasard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, &, donnant un libre cours à ses larmes, il m'embrassa: Quel sacrifice! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Être qui nous a ravi ce fruit de nôtre tendresse: Il nous l'avoit donné dans sa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laissé partir, trop jeune encore. Subissons la peine de notre imprudence; nous plaindre plus long-temps, seroit un nouveau crime. Ensuite, prenant un ton ferme, & se domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obsèques. Tous nos vassaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient consternés de sa perte. Je ne sais si les morts savent ce qui se passe sur la terre; mais il

me semble que ce seroit un grand supplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on cesse de les craindre; & que les bons seroient presque récompensés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorsque les premiers jours de deuil furent passés, je vins auprès de Maguelonne; en la voyant, je ne pus retenir mes larmes; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, sa mort n'est que trop certaine: Elle me regardoit avec une douleur stupide & muette; je lui racontai tout ce qui s'étoit passé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame, me dit-elle, ces indices ne sont pas des preuves; je vous ai, souvent, répété que je croyois que des Corsaires, qui ravageoient les côtes où nous fûmes séparés, avoient enlevé votre fils; il peut se faire qu'on ait voulu le fouiller, & qu'il ait mieux aimé jeter la boîte, qui renfermoit ces anneaux, dans la mer, que de la laisser au pouvoir de ces barbares; &, dans ce cas, il n'est pas surprenant que quelque poisson vorace l'ait gobé sur la surface des flots. Si votre fils avoit été submergé, & que les poissons l'eussent dévoré, comment cette boîte se seroit-elle plutôt conservée dans l'estomac d'un turbot, que quelque partie de son armure? Cette découverte nous prouve seulement qu'il a été sur mer, & que la boîte y a été jetée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me consola & me rendit l'espé-

rance : Elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raisonnement de la Princesse, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un père. Ainsi, nous avons vécu, jusqu'à présent, entre l'espoir & la crainte, n'osant trop nous livrer ni à l'un, ni l'autre. Maguelonne a soutenu notre courage, quoique, souvent, nous nous soyons aperçus que le sien étoit sur le point de l'abandonner : Il y a quatre jours, qu'étant dans une de nos terres, qui n'est pas éloignée de cette Isle, & que nous avons acquise pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver, transportée de la plus vive joie ; elle tombe à nos genoux, se relève pour se précipiter dans nos bras, embrasse mon époux, & se jette sur un fauteuil, presque sans mouvement : J'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie ; enfin, s'écrie-t-elle, il est retrouvé, Pierre est de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos transports ; Maguelonne & moi avions l'air de deux bacchantes ; votre père n'étoit pas dans un meilleur état ; nous volions dans le Palais ; nous embrassions nos domestiques, en leur disant que vous étiez retrouvé ; ces pauvres gens pleuroient, & nous tendoient les bras pour nous rendre nos caresses. Dans tous les villages des environs, la joie fit faire des extravagances. Pour nous, nous ne donnâmes pas le temps à Maguelonne de se reposer : Nous sommes

arrivés, hier, & nous partirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comtesse avoit cessé de parler. Pierre lui prit la main, & la baisa avec respect : Il étoit étonné de la justesse d'esprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainsi dire, deviné ses aventures. De mon côté, ajouta-t-il, j'étois si persuadé que le Ciel nous réuniroit, que, pour mettre en sureté les présens du Sultan, & vous les faire parvenir plus aisément, lorsque je pourrois savoir où vous les adresser, je les avois mis dans quatorze barils couverts de sel par les extrémités. Quoi! s'écria Maguelonne, c'est vous qu'on croyoit perdu dans l'Isle de Sagonne? Pierre fut étonné que la Princesse connût un événement, dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit qu'elle l'avoit appris par les Mariniers qui l'avoient perdu; qu'elle leur avoit demandé le nom du passager dont ils lui racontoient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le lui dire; qu'elle s'étoit senti plus pénétrée de son sort qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin, ils lui avoient remis en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les apportât; Pierre les fit ouvrir, & l'on en sortit les étoffes les plus belles en or & en argent, une quantité surprenante de pierreries de toute espèce, & six de ces barils étoient remplis de poudre d'or.

La Comtesse eût bien désiré que Maguelonne eût voulu partir, le lendemain; mais la Princesse la pria d'attendre qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas laisser

à l'abandon un établissement, auquel elle devoit toute sa consolation.

Elle assembla la Communauté, lui annonça qu'elle alloit se retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure pour la remplacer. Toutes ses compagnes parurent désolées; aucune ne se trouvoit digne de lui succéder: Elles refusèrent de nommer, suivant l'usage des Couvens, par la voie du scrutin; elles la supplièrent de choisir, & le choix qu'elle fit fut généralement approuvé. Après cette nomination, elle prit congé des Religieuses, & leur promit de venir les voir, le plus souvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier, qui avoit paru voir, dans l'enlèvement de la Princesse, un crime atroce dont il chargeoit Pierre, Maguelonne vint aisément à bout de le dissuader.

CHAPITRE XI.

Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé. Affaires de Naples.

LE Comte Jean envoya dans ses terres, pour confirmer le retour de son fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois, & les Chevaliers de toute la Province se rendirent chez le Comte. On disposa tout pour les recevoir. Cependant, le Comte & la Comtesse fixèrent au

lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie se fit sans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : Fortune, gloire, honneur, tout étoit absorbé par leur amour; leurs parens, plus tranquilles, avoient écrit à Naples.

La mère de Maguelonne y régnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princesse après la mort de sa mère : On croyoit Maguelonne perdue : l'État étoit livré à l'avarice & à la cupidité de plusieurs prétendans : Tous agissoient au nom de la Reine, & aucun ne respectoit ses ordres. Dès qu'on sut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti se rangea de son côté. Le Comte & la Comtesse, en attendant des nouvelles de Naples, partirent pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne discontinuèrent pas, pendant six semaines. Pierre & Maguelonne se firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & se félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'État; elle l'invitoit de venir, avec sa fille, prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit aussi le Comte & la Comtesse d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtisans & les prétendans furent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des Clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun songea à ses

intérêts; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent, aussi-tôt, pour la Provence, dans l'espoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus; ceux qui ne l'étoient pas, & qui avoient dit le plus de mal du ravisseur de Maguelonne, lui écrivent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander sa protection; leurs lettres étoient remplies de ce que la bassesse & la flatterie ont de plus vil : Il n'y en avoit aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ses plus zélés défenseurs, & pas un qui n'accusât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendard de la révolte, & qui ravageoient l'État au nom de la Reine, furent un peu consternés, quand ils surent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts, & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquille jusqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtisans & des trames secrettes des prétendans; il espéroit que, se détruisant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obstacles à renverser : Lorsqu'il apprit cette confédération générale, il n'hésita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui rassembla les troupes de la Reine : Ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtisans, qui, trop foibles pour se faire un parti, avoient déjà écrit à Pierre, pour lui offrir leurs services. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des

fecours en argent ou en foldats, qu'ils débauchèrent.

Lorfque l'armée de Pierre fe trouva affez nombreufe, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla au devant de lui : Pierre entra dans Naples, il alla d'abord fe profterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme fon fils; elle ne lui fit aucun reproche fur l'enlèvement de fa fille; elle lui dit feulement que le Prince, à qui fon père l'avoit deftinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de fa Souveraine; qu'auffi-tôt que Maguelonne eut difparu, il annonça fes prétentions, les armes à la main; & que, depuis qu'il avoit appris qu'elle avoit époufé Pierre, il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemnifer, foit en démembrant des Provinces, foit par des emplois à la Cour.

Lè camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville; Pierre, à la tête de fes troupes, attaque fes retranchemens, pénètre dans le camp, & le force de l'abandonner : Il ne lui donne pas le temps de fe retrancher encore; il le fuit avec vigueur, & le force à recevoir la bataille; elle fut vive & meurtrière; mais, après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier : Pierre porte toutes fes forces vers l'endroit le plus foible, &, bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort fur le champ de bataille, & tout vint fe foumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Na-

ples. Le peuple, qui ne se décide pas toujours par l'évènement, avoit pris parti pour lui avant la victoire : La plupart des courtisans, qui ne savoient pas pour qui le sort se déclareroit, attendoient le succès, & allèrent au devant du vainqueur, maudissant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ses défauts & ses vices, avoit osé prétendre à la main de la Princesse. Ceux qu'il avoit le plus favorisés, dévouèrent sa mémoire à l'exécration; les courtisans firent des épigrammes contre lui, & des chansons, où l'on n'épargnoit pas le père de Maguelonne; car, comment louer le monarque régnant, sans ternir la gloire de son prédécesseur? Pierre, qui n'entendoit rien aux règles des panégyriques, défendit les chansons, & imposa silence aux chansonniers.

Lorsque tout fut pacifié, Pierre choisit des Ministres sages & sans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'État; &, comme il savoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Ministres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ses parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuse escorte; il passa à la Cour du Comte de Provence régnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle présomptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, sans le combattre, dans ce tournoi, qui fut si glorieux à son neveu.

Le Comte régnant étoit sans postérité; il étoit le maître de laisser ses États à celui des enfans de ses deux frères qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les seuls qui eussent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, &, surtout, l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier: Il est vrai qu'il indemnisa Robert par des biens immenses. Il nomma, dès ce moment, Pierre pour son successeur, après sa mort.

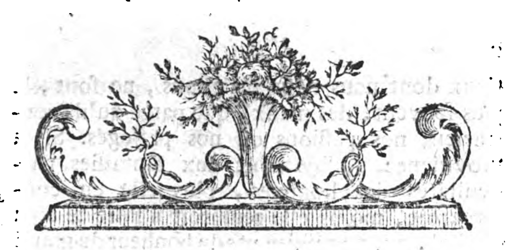
Pierre ramena Maguelonne à sa mère; le Comte & la Comtesse les accompagnèrent. La Princesse tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embrassa; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouse du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le passé, & voulut, dès le jour même, abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de son épouse: Ils la conjurèrent, inutilement, de la garder; elle fut inflexible: Les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne se sépara point; elle eut tous les agrémens du trône, sans en avoir les peines. Le Comte & la Comtesse s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas, chaque année, de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne

long, heureux & paisible; ils n'éprouvèrent d'autres chagrins, que les pertes qu'ils firent successivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils, qui réunit sur sa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans l'âge de caducité.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE
DE
ROBERT LE DIABLE,
DUC DE NORMANDIE.

CHAPITRE PREMIER.

Sageſſe d'Hubert. Embarras de ſes Courtiſans. Combat contre deux Corſaires.

S'IL eſt un plus grand crime, il n'en eſt pas, du moins, de plus inſenſé, que de murmurer contre la Providence, nous lui imputons des malheurs que nous nous faiſons nous-mêmes, ou qui, étant liés à un ordre invariable de choſes, ſont, preſque toujours, la ſource des plus grands biens. Pour qui pourroit voir la chaîne des évènemens, il n'y auroit ni bonheur, ni malheur ſur la terre ;

Ceux dont nous nous plaignons, ne sont, le plus souvent, des maux, que parce qu'ils contrarient nos passions ou nos préjugés. Si la Providence s'assujetissoit aux fantaisies particulières des hommes, plus elle en contenteroit, moins elle réussiroit à faire le bien général, qui ne résulte pas du bonheur du grand nombre, mais du mélange des biens & des maux de tous. D'ailleurs, nous nous méprenons si souvent sur les objets de nos vœux, nous avons des idées si fausses du bonheur ou du malheur, que nos désirs sont souvent des blasphèmes, dont la Providence se venge en les exauçant.

Tels furent les vœux importuns de la Duchesse de Bretagne, jeune épouse d'Hubert, Duc de Normandie, qui, depuis dix-sept ans qu'elle étoit mariée, imploroit le ciel pour avoir des enfans, & murmuroit de ce qu'il étoit sourd à ses cris : A cela près, elle pouvoit se regarder comme la plus heureuse des femmes : Épouse adorée, Princesse respectée & chérie, maîtresse absolue, dont la beauté égaloit le pouvoir, rien ne sembloit manquer à sa félicité. Le Duc possédoit, outre le Duché de Normandie, des biens immenses & les plus belles prérogatives : Il y avoit joint une partie de la Bretagne, que son épouse lui avoit apportée en dot. L'amour, la convenance, & le vœu de son peuple, avoient engagé Hubert à demander au Duc de Bretagne la main de sa fille : La Souveraineté étoit le moindre des avantages que possédoit le Duc de Nor-

mandie. Aux qualités du corps & de l'esprit, il joignoit l'ame la plus belle : Juste, vaillant & magnifique, mille traits héroïques caractérisoient sa vie. Les Rois le prenoient pour arbitre de leurs querelles; &, lorsqu'il avoit prononcé, si l'un des deux refusoit de terminer leurs différens, Hubert prenoit les armes, se rangeoit du côté du plus juste, &, par conséquent, de celui auquel il avoit donné gain de cause, & il forçoit toujours la victoire de confirmer ses jugemens. Il avoit atteint sa vingt-cinquième année, qu'il n'avoit pas songé à se marier : Tout sage qu'il étoit, il avoit adopté le préjugé, commun aux Généraux & aux Officiers Normands de ce temps-là, qui pensoient qu'une épouse amollit le courage, &, en conséquence, il avoit défendu qu'aucun de ses soldats se mariât, de sorte que la guerre, qui n'étoit funeste à ses voisins que par les hommes qu'elle leur enlevoit, l'étoit doublement pour Hubert, qui perdoit ses soldats, & qui s'ôtoit les moyens de réparer ses pertes.

Hubert étoit galant, quoique sage & pieux, mais il redoutoit les nœuds du mariage; ses Courtisans, dans l'espérance de rendre sa Cour plus gaie & plus brillante, lui représentèrent qu'il étoit temps de penser à se donner des successeurs, & que les guerres les plus sanglantes dévasteroient ses États, s'il venoit à mourir sans enfans; qu'à la vérité, selon l'ordre ordinaire de la nature, ce temps étoit encore très-éloigné, & qu'il n'y

avoit aucun d'eux qui ne désirât de donner la moitié de sa vie pour l'éloigner encore. Mais Hubert, qui connoissoit la valeur de ces sacrifices, ne consulta que l'intérêt de ses sujets : Il envoya secrettement des Peintres dans toutes les Cours, avec ordre de faire des portraits de toutes les Princesses, sans qu'elles pussent s'en appercevoir. Lorsqu'il en eut rassemblé une douzaine, il les exposa aux yeux de ses Courtisans : Les femmes les virent & critiquèrent tout ; les hommes cherchoient dans les yeux du Duc, quelle étoit celle qu'ils devoient trouver la plus belle. Il s'en apperçut ; il sourit au portrait de la Comtesse de Flandre, dont la taille étoit lourde & massive ; les yeux petits & louches, le teint pâle & inanimé. Ils crurent avoir deviné le goût du Prince, & la beauté de la Comtesse de Flandre fut mise au dessus des charmes de Vénus. Hubert rioit de l'art, avec lequel ils convertissoient en grâces, les défauts les plus frappans. Les femmes, plus sincères & plus malignes, exerçoient leur critique sur le mauvais goût de leurs maris, sur celui du Prince, & surtout, sur les traits manqués de leur future Souveraine. Enfin, le Duc se rangea du côté des femmes ; il déclara que la Comtesse de Flandre étoit très-laide ; & les Courtisans ne comprenoient pas comment ils avoient pu se faire illusion au point de la trouver jolie. De douze portraits, le Duc en rejeta neuf, & consulta les Courtisans sur les trois qui restoient. L'un représentoit la fille de Raimond,

Comte de Toulouſe, en amazone, le caſque en tête, l'arc en main, & pourſuivant un ſanglier, qui traînoit après lui le trait dont elle venoit de le bleſſer. L'autre étoit le portrait de la Ducheſſe de Bourgogne, jeune veuve, peinte en habit de deuil ſous des voiles funèbres qui rehauſſoient ſa blancheur, appuyée ſur le tombeau de ſon époux, qu'elle arroſoit de ſes larmes; l'intérêt que ſon affliction répandoit ſur toute ſa figure, enchaînoit l'ame du Duc. Le troiſième portrait étoit celui de la fille du Duc de Bretagne; elle étoit repréſentée dans le négligé le plus ſimple; elle prodiguoit à ſon père les careſſes les plus ingénues; on voyoit, à travers les rides du vieillard, la ſatisfaction que les grâces de ſa fille répandoient dans ſon cœur; ſes yeux la fixoient & laiſſoient échapper des larmes de tendreſſe. Le Duc Hubert héſitoit entre ces portraits : Les Courtiſans ſe gardèrent bien de prononcer, &, pour cette fois, leur embarras venoit autant de l'égalité des charmes de ces trois Princeſſes, que de leur politique. Le Duc ne pouvant ſe décider ſur leur beauté, réſolut d'envoyer des Ambaſſadeurs dans les trois Cours, ſous des prétextes aſſez légers. Il leur ordonna d'examiner à fond les caractères des trois Princeſſes, de lui en faire un fidelle rapport, &, ſurtout, d'être ſincères. La fille du Comte Raimond étoit vive & piquante, elle joignoit les grâces de l'eſprit aux traits d'une beauté mâle, qui annonçoient un courage au deſſus de ſon ſexe : Elle paſſoit la moitié de ſes jours dans

les bois; les fêtes les plus bruyantes, les jeux les plus pénibles, les exercices les plus dangereux, étoient ceux qu'elle préféroit : Ses principales vertus étoient la magnanimité, le courage, la fermeté & l'égalité de caractère la plus conſtante. Une ame tendre & ſenſible, la bonté la plus généreuſe, un cœur toujours prêt à partager les biens & les maux de l'humanité, des mains toujours ouvertes à l'indigent : Tels étoient les principaux traits du caractère de la jeune veuve. La candeur, la ſimplicité de mœurs, la douceur, & la délicateſſe de ſentimens, caractériſoient la fille du Duc de Bretagne : Cette naïveté donnoit à ſon eſprit & à ſa figure des grâces qui ſéduiſoient; il étoit comme impoſſible de lui réſiſter. Le Duc étoit encore indécis, il voulut s'aſſurer par lui-même de la vérité, il ſe cacha ſous l'habit de pélerin : Les pélerinages étoient, alors, d'autant plus à la mode, que cette dévotion étoit encore dans ſa nouveauté. L'état le plus voiſin de la Normandie eſt la Bretagne; ce fut par là qu'il commença ſa tournée; il arriva, ſans aventure, juſqu'à Rennes; il auroit voulu s'inſinuer juſque dans le palais du Duc; la crainte d'être reconnu l'en empêchoit, un évènement imprévu l'y introduiſit, malgré lui-même.

Des Corſaires Sarraſins infeſtoient les côtes de Bretagne, ils enlevoient toutes les jeunes beautés qu'ils pouvoient rencontrer : On avoit aperçu, à la hauteur de Saint-Malo, près de Cancale, deux vaiſſeaux en panne, ils furent

reconnus pour des Corſaires. La jeuneſſe Brétonne ſe mit ſous les armes, les jeunes filles reſtèrent auprès de leurs mères, & l'on prit les précautions les plus ſévères. On ſe doutoit que les Sarraſins avoient des intelligences ſecrettes dans la ville : On ſurprit deux Juifs, qui s'étoient gliſſés dans les principales maiſons de Rennes, à la faveur des noms célèbres & de l'habit de Pélerins. Dès ce moment, on fit main-baſſe ſur tous ceux qu'on trouva dans Rennes; & le Duc de Normandie, qui avoit pris le nom du Cavalier *Cinthio*, de Florence, fut arrêté & conduit au Duc de Bretagne. Il ne fut reconnu de perſonne, il refuſa de dire ſon nom, il ſe contenta d'aſſurer qu'il étoit Chevalier, & il offrit de donner la chaſſe aux deux Corſaires. Il parla avec une ſi noble fermeté, que le Duc de Bretagne lui confia une de ſes galères : Il ne prit que le monde qui lui étoit abſolument néceſſaire. Avant que de ſortir du port de Cancale, il fit partir une chaloupe, afin d'attirer les Sarraſins & d'engager le combat. Son ſtratagème réuſſit; un des Corſaires ſe détache, fond ſur la chaloupe, qui fait ſemblant de regagner le port: Alors, le Duc en ſort, &, à force de rames, s'approche du vaiſſeau ennemi, qui le défie; on en vient à l'abordage, & les Sarraſins, réduits à dix combattans, demandent grâce. Cependant, l'autre Corſaire vient au ſecours, le Duc le laiſſe approcher & ſe fait ſur le pont un rempart des cadavres entaſſés des Sarraſins du premier vaiſſeau. Le ſecond Corſaire combat

avec fureur, sa résistance est vaine, il alloit subir le sort du premier, un Renégat effréné allume une torche & met le feu à la poupe; quelques Chrétiens captifs se jettent à la mer, le Duc leur envoye sa chaloupe & les sauve : Les Sarrasins furieux traînent sur le pont ceux qui n'avoient pas encore pu se précipiter dans les flots, & les égorgent à la vue du Duc; mais, bientôt, le feu consume & la mer engloutit assassins & victimes. Le Duc de Normandie ne put ramener qu'un des deux Corsaires. Ce combat s'étoit passé à la vue du port : Le Duc, qu'on ne connoissoit que sous le nom du Cavalier Cinthio, fut reçu avec des transports de joie : Il distribua aux gens de l'équipage le butin qu'il avoit fait sur les Sarrasins, & ne réserva qu'une aigrette de diamans, qu'il destina à la fille du Duc de Bretagne. Il fut conduit à Rennes en triomphe; le Prince, avec sa fille, vint au devant de lui : Il présenta les captifs au père, & offrit les diamans à la Princesse : Elle ne le vit point avec indifférence, & sa candeur ne lui permit pas de déguiser ses sentimens. Le Duc de Bretagne, rempli d'estime & d'admiration, le questionna beaucoup sur sa naissance & sur ses aventures. Le Duc de Normandie répondit modestement qu'il avoit des raisons pour les cacher, que la principale étoit, qu'ayant été vaincu dans un tournoi, le vainqueur lui avoit imposé cette loi bizarre, qu'il avoit juré de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût vaincu, à son tour, ce Chevalier, & qu'il avoit pris

ce moment pour accomplir un vœu, qui étoit l'objet de son pélerinage. L'action éclatante & généreuse que vous venez de faire, lui dit le Duc de Bretagne, & votre qualité de Chevalier, me parlent assez en votre faveur, pour que je respecte votre secret. La Princesse pria l'étranger de lui faire le récit du combat: Elle l'écouta avec intérêt, & elle lui donna les éloges les plus flatteurs. Le faux Cinthio lui témoigna combien il désireroit de pouvoir exposer sa vie pour elle: Il lui dit, d'un air soumis & modeste, qu'il la supplioit d'accepter ses services, lorsqu'elle auroit couronné les vœux de celui des Princes qui aspiroient à sa main. La Princesse s'inclina, se tourna vers son père, & rougit. Ah! Chevalier, lui dit le bon vieillard, vous venez de renouveler nos douleurs; je dois, pour le bonheur de mes sujets, marier bientôt Mathilde, mais je ne pense qu'en frémissant à notre séparation. Je ne vois qu'un Prince qui pourroit la rendre moins sensible; parce que ses États étant voisins des miens, j'aurois, du moins, la satisfaction de voir, de temps en temps, ma chère fille; il est beau, jeune & vaillant; je ne l'ai vu dans ma Cour que dans l'âge le plus tendre, & j'ai appris qu'il ne démentoit point l'espérance qu'il faisoit déjà concevoir de lui; j'en ai souvent entretenu Mathilde, & j'ai tâché de faire naître dans son cœur des sentimens que j'espérois de couronner un jour; mais on dit que ce Prince dédaigneux compte pour rien la beauté, méprise l'a-

mour, & regarde les liens du mariage comme une chaîne cruelle & insupportable. On vous trompe, Seigneur, reprit l'étranger avec vivacité : Jamais le duc de Normandie ne conçut des idées aussi fausses : Il regarde, sans doute, le mariage comme le plus grand des maux, lorsqu'il enchaîne deux caractères insociables ; mais je sais qu'il n'aspire qu'après le bonheur de s'attacher à une compagne aimable ; qu'il prend, pour ne point hasarder une démarche imprudente, les moyens les plus sûrs ; qu'il aimeroit mieux épouser une de ses sujettes, qui seroit selon son cœur, que la plus grande Reine qu'il croiroit ne pouvoir point aimer ; &, comme il fait tout ce qu'il peut pour être adoré de son peuple, il ne négligera rien pour être le meilleur des maris. Je vous dirai bien plus ; je sais qu'il adore la Princesse Mathilde, qu'il l'a vue, & qu'il auroit mis sa félicité à pouvoir lui avouer ses sentimens : Il n'a pas osé les lui déclarer, il eût voulu s'assurer plutôt de ceux de la Princesse : S'ils sont favorables, & qu'elle daigne me le permettre, d'un seul mot, je le déterminerai à vous demander, à genoux, la main de votre fille. Le Duc de Bretagne étoit au comble de la joie, il permit à l'étranger d'agir comme il le jugeroit à propos, pourvu qu'il ne compromît point sa chère Mathilde. Elle ne comprenoit point comment le Duc de Normandie avoit pu la voir : L'étranger, qui craignit qu'elle ne poussât trop loin ses conjectures, lui expliqua la manière dont il avoit,

eu les portraits de toutes les Princeſſes ; il lui apprit qu'il l'avoit préférée à la Comteſſe de Toulouſe & à celle de Bourgogne, après avoir pris, par ſes Ambaſſadeurs, des éclairciſſemens ſur leurs caractères. La Princeſſe parut flattée de ces ſoins ; ſon père remit ſes intérêts entre les mains de l'étranger, qui partit, deux jours après, pour Rennes, & qui, auſſi-tôt après ſon retour, envoya au Duc de Bretagne une ambaſſade ſolemnelle pour lui demander la Princeſſe en mariage. La demande fut bientôt accordée, le Duc de Bretagne accompagna Mathilde ; elle ne fut pas fâchée de retrouver dans le Duc de Normandie, le Pélerin Cinthio.

CHAPITRE II.

Dangers de la ſuperſtition. Naiſſance de Robert. Doutes mal fondés ſur la paternité. Avis aux pères.

JAMAIS on ne vit deux époux ſi bien aſſortis : C'étoit, de part & d'autre, la beauté la plus parfaite & la tendreſſe la plus vive : Depuis dix-ſept ans qu'ils étoient mariés, rien n'avoit pu troubler leur union ; ils partageoient leurs peines & leurs plaiſirs, tout rioit à leurs vœux : Une ſeule choſe troubloit leur félicité ; le ciel refuſoit des enfans à leur amour & à leurs prières. Mille fois, ils s'étoient témoigné leurs regrets l'un à l'autre : Mathilde

consoloit Hubert par ses caresses; Hubert cherchoit à écarter cette idée affligeante de l'esprit de Mathilde. Elle avoit conservé sur le trône cette candeur & cette simplicité, qui faisoit les délices de son père; mais sa sensibilité, qui sembloit s'être augmentée, causa son crime & ses malheurs.

Pour consoler Hubert, elle lui disoit, un jour, je bénis le ciel de m'avoir donné un époux tel que vous: Vous faites le bonheur de ma vie; dix-sept ans se sont écoulés comme une nuit: Peut-être est-ce moi que le ciel punit, en nous refusant des enfans; si vous aviez épousé une autre Princesse, elle ne vous eût, sans doute, pas tant aimé que moi, mais sa fécondité vous eût dédommagé de ce que vous auriez perdu du côté de la tendresse. Hubert se sentoit pénétré de l'affliction de son épouse, il lui dissimuloit son propre chagrin autant qu'il le pouvoit. La Duchesse le ressentoit plus vivement que lui-même; elle eut recours à tous les secrets de la Médecine, & à tous ceux de la Chimie des Arabes, qui, dans ce temps-là, avoient fait les plus grands progrès dans les arts. Enfin, n'ayant plus aucune ressource du côté de la Physique, elle eut recours aux voies ridicules de la superstition la plus absurde. Mathilde n'étoit point crédule, mais quel est l'esprit fort, qu'un grand intérêt n'ébranle pas quelquefois? Nous savons, en général, que l'esprit humain a ses bornes: mais, qui peut les déterminer? L'espoir & le desir nous persuadent aisément qu'il nous reste

encore bien des ſecrets à découvrir dans les ſciences ; & qui nous a dit que ce qui n'a pas été trouvé juſqu'à nous, ne le ſera jamais? Telle invention qui paroiſſoit impoſſible avant ſa découverte, nous ſemble un jeu, depuis que nous la poſſédons. C'eſt ainſi que raiſonne tout homme fortement occupé d'une paſſion qu'il cherche à ſatisfaire, & c'eſt ainſi qu'on fit raiſonner Mathilde.

On lui perſuada de s'adreſſer à un Juif, qui, abuſant de la foibleſſe du peuple & de quelques connoiſſances qu'il avoit acquiſes chez les Arabes, avoit l'art d'évoquer les ombres, & prédiſoit l'avenir : Parmi beaucoup d'autres ſecrets, il avoit celui de rendre ſtériles les femmes fécondes, & de donner la fécondité à celles que la nature avoit fait ſtériles. Mathilde eut la foibleſſe de conſulter cet oracle : L'infâme Iduméen l'aſſura du ſuccès, ſi elle promettoit de lui garder un ſecret inviolable. Elle le lui jura, pourvu, ajouta-t-elle, que vous n'exigiez de moi rien qui puiſſe bleſſer l'honnêteté. On la raſſura à cet égard : On lui expliqua tous les myſtères de la cabale : On lui apprit que la terre, les airs & les eaux étoient peuplés de Génies, à qui l'Être Suprême avoit confié le gouvernement de l'univers, qu'ils protégeoient les hommes, & s'uniſſoient quelquefois aux mortelles. On demanda à Mathilde, ſi la préſence d'un de ces êtres, revêtu d'une forme viſible, ne l'effrayeroit point : Elle répondit qu'elle ſe ſentoit aſſez de courage pour le voir. L'impur Iſraé-

lite fit des conjurations, & l'on entendit des éclats qui ébranlèrent la caverne où se passoit cette scène : Après avoir évoqué trois fois l'Être des êtres, le fond de la caverne s'ouvre avec un bruit effroyable, & un jeune-homme, d'une beauté parfaite, vient se jeter aux pieds de Mathilde, qui s'évanouit. Ce jeune-homme étoit, en effet, un Génie; mais le Juif ignorant, & aussi crédule que les superstitieux qui le consultoient, le prit pour un amant de Mathilde, qui vouloit profiter de sa ressemblance avec Hubert pour surprendre, par la ruse, des faveurs que ses soins n'avoient pu lui faire accorder. Mathilde & le Lecteur retrouveront encore ce Génie sur leurs pas.

Le Juif profita de l'évanouissement de Mathilde, pour faire brûler des herbes aromatiques, qui jetoient les sens dans une ivresse voluptueuse, & plongeoient l'imagination dans un délire, qui, sans lui ôter l'entière connoissance des objets, ne les faisoit voir que sous les faces les plus riantes. Lorsque Mathilde sortit de son évanouissement, elle se trouva la tête appuyée sur les bras du jeune homme qui la soutenoit; elle fit un cri & se leva comme furieuse. Pourquoi, ma chère Mathilde, vous refuser aux caresses d'un époux qui vous adore? d'où vous vient cet effroi, lorsque j'ai paru devant vous? êtes-vous étonnée de me voir chercher les mêmes moyens que vous, de nous procurer des gages sacrés de notre amour. Ah! je le vois, le remord de m'en avoir fait un mystère a causé votre trou-

ble; mais soyez tranquille, le motif qui vous fait agir, vous justifie assez.

Mathilde, les yeux fixés sur l'être qui lui parloit, séduite par le son de sa voix & par sa ressemblance, mais se souvenant du Génie qu'on avoit promis de lui faire voir, flottoit dans la plus cruelle incertitude. Celui qui lui parloit lui paroissoit seulement plus jeune que son époux: Elle en marqua sa surprise. Ah! Mathilde, lui dit-il, se peut-il qu'un si léger déguisement vous fasse me méconnoître? Votre cœur n'eût-il pas dû écarter ce foible prestige? auquel j'avouerai que j'ai eu recours pour paroître à vos yeux avec les mêmes traits, qui vous plurent tant dans le Pélerin Cinthio? Le charme a opéré le même changement sur votre figure; regardez-vous dans cette glace, ajouta-t-il, en lui donnant un miroir infidelle qui rajeunissoit. Mathilde se retrouva dans l'état où elle étoit lorsqu'elle épousa Hubert. Vous sentez bien, Mathilde, reprit-il, pourquoi j'ai eu recours à ce surcroît de charmes: Le savant Enchanteur, qui nous fait part de ses secrets, m'a assuré que nous aurions la postérité la plus nombreuse; mais que les momens étoient précieux, & que ce jour étoit marqué par les plus heureuses destinées.

Mathilde étoit bien convaincue qu'elle parloit à Hubert, cependant un secret sentiment la retenoit encore. Cher époux, lui disoit-elle, je ne sais quel est le trouble qui m'agite; vous connoissez ma tendresse pour vous, vous

ſavez avec quelle volupté je me ſuis toujours livrée à vos tranſports : D'où vient que, dans ce moment, je ne puis trouver, au fond de mon cœur, la même ardeur & les mêmes déſirs? Quoi, Mathilde, s'écria le faux Duc de Normandie, Mathilde éprouveroit, enfin, de l'indifférence pour un époux qui n'a jamais ceſſé d'être amant, & qui l'eſt, dans ce moment, plus qu'il ne le fut jamais! Oh! pour de l'indifférence, non, dit-elle, non, cela eſt impoſſible : Mais... dans cette caverne! à la merci d'un Juif! Je t'entends, reprit-il, ma chère Mathilde, viens, ſuis-moi. Mathilde lui tend la main, il l'embraſſe, & la conduit dans un boſquet de myrthes, au de là d'un ruiſſeau qu'ils paſſèrent dans une naçelle que le faux Duc tira ſur le rivage : C'eſt là que, ſéparé du reſte du monde, le perfide ſe livra à mille tranſports qui furent rendus inutiles, comme on le verra dans ſon temps.

Cependant, les heures ſe paſſent : Le jour eſt près de ſa fin, & le lâche Iduméen, qui avoit tout à craindre d'Hubert, veut ſéparer les amans ; il appelle Mathilde, qui ne l'entend point ; il veut paſſer dans l'île des myrthes ; mais la nacelle étoit ſur le rivage opposé ; il franchit le ruiſſeau à la nage, & trouve le faux Duc, qui ſoutenoit Mathilde évanouie. Il le preſſe, lui fait ſentir le danger qu'ils courent, & ils éveillent la Ducheſſe, dont le premier mouvement eſt d'embraſſer ſon époux : Mais, ô ciel! l'illuſion avoit ceſſé, le faux Duc n'avoit plus aucune reſſemblance avec le

véritable. Perfides, s'écrie-t-elle, dans quel abyme m'avez-vous plongée? Barbares, arrachez-moi le jour, il ne vous en coûtera qu'un crime de plus. Vous avez osé déshonorer votre Souveraine, tremblez. Monstre, dit-elle au Juif, arrache-moi le jour, te dis-je, ou je vais tout révéler au Duc; & toi, vil imposteur, par quel prestige, abusant de ma propre vertu, as-tu pu tromper, sous une fausse apparence, le penchant secret de mon cœur.

Mathilde pleuroit & s'arrachoit les cheveux; elle voulut se poignarder, le Juif l'empêcha. Il prit un air consterné, représenta à la Duchesse que sa mort entraîneroit celle de son mari; que le meilleur parti qu'elle eût à prendre, étoit d'ensevelir tout dans le plus profond mystère; qu'au surplus, elle n'avoit rien à se reprocher. N'êtes-vous pas venue, lui dit-il, interroger mon art? Ne vous ai-je pas demandé si la présence d'un Génie ne vous effrayeroit point? Ne vous ai-je pas dit que, souvent, ces esprits s'unissoient aux mortelles? Ne m'avez-vous pas permis d'en invoquer un? Il est vrai que la forme sous laquelle il a paru vous a trompée; sous toute autre, il n'eût pu obtenir de vous des faveurs, sans lesquelles il étoit impossible que vos désirs pour votre postérité fussent remplis. Quoi, reprit-elle, tu voudrois me persuader encore que ce ravisseur est un esprit élémentaire? Beauté céleste, s'écria le faux Sylphe d'une voix entrecoupée, je n'ai commis d'autre crime que d'avoir emprunté les traits de votre

époux, & de n'avoir pas essayé de vous plaire sous les miens. Et qui es-tu, dit la Duchesse d'un ton imposant? Je suis un démon, s'écria le scélérat, & l'enfant que tu portes aura tes vertus & mes vices. Sois discrète, cache à ton mari ce qui vient de t'arriver : Malgré le ciel, tu as voulu avoir un fils, dans neuf mois tu le mettras au monde.

La douce & timide Mathilde vouloit s'élancer sur son ravisseur ; mais il s'engloutit dans le sein de la terre, & ne laissa qu'une épaisse fumée. Elle demeura comme interdite ; elle ne savoit que croire de tout ce qui venoit de se passer ; le Juif l'assura que tous ces évènemens étoient fort ordinaires, que le Génie auquel elle avoit accordé ses faveurs, étoit un Génie tout-puissant, dont l'empire étoit au centre du globe de la terre.

Elle avoit entendu parler à sa nourrice de Lutins, d'Esprits incubes & succubes, de Sylphes, de Gnomes & d'Ondins : Jusqu'à ce moment, elle n'avoit ajouté aucune foi à ces fables : Si ce qu'elle venoit de voir ne la persuada pas entièrement, elle avoit un si grand intérêt à le croire, qu'elle commença, tout au moins, de douter. Elle se fit reconduire par le Juif, & revint au Palais, où, par bonheur, le Duc n'étoit pas encore rentré : Elle eut le temps de se mettre au lit, sous prétexte d'une légère indisposition.

Le Duc étoit à la chasse depuis le matin : Il revint harrassé : On lui dit que la Duchesse reposoit ; il remit au lendemain à la voir. A

peine fut-il jour, qu'il passa dans l'appartement de Mathilde : Il la trouva un peu abattue, il se coucha auprès d'elle, & lui fournit des raisons de douter si le fils qui devoit naître d'elle appartiendroit au Duc ou au Démon.

Mathilde, cependant, inquiète sur l'existance des Esprits élémentaires, alloit consultant de tous côtés; mais elle ne pouvoit être éclaircie : Enfin, elle appela le Juif, à qui elle promit sa grâce s'il lui avouoit la vérité, quelle qu'elle fût. Le Juif lui donna sa parole qu'il ne lui cacheroit rien après ses couches : Car sa grossesse étoit déclarée, à la grande satisfaction du Duc & de ses Sujets.

Enfin, le temps d'accoucher arriva, Mathilde éprouva les douleurs les plus affreuses; son accouchement dura un mois entier, malgré les prières & les vœux de toute la Cour : Tous ceux qui étoient auprès de la Princesse fondoient en larmes. Le moment de la naissance fut annoncé par les prodiges les plus inouïs, soit qu'ils fussent surnaturels, comme plusieurs Historiens l'ont cru, soit qu'ils fussent les effets des secrets du Juif. Lorsqu'il naquit, le ciel se couvrit de nuages & retentit, d'un pôle à l'autre, de coups redoublés de tonnerre. Le Palais du Duc parut tout en feu, un ouragan renversa une de ses principales tours ; une chouette, qui se glissa dans la chambre de la Duchesse, éteignit, avec ses ailes, l'une après l'autre, toutes les bougies, qui se rallumèrent d'elles-mêmes. L'enfant, en venant au monde, éternua trois fois, &

il lui vint trois dents; deux heures après, il éternua encore trois fois, & l'on s'aperçut de trois dents nouvelles; avant la fin du jour, il ne lui en manquoit aucune. Il mordoit ses nourrices, & l'une d'elles ne put s'empêcher de s'écrier que cet enfant étoit un diable, ce qui alarma beaucoup sa mère. On fut obligé de le nourrir avec du lait, qu'on lui faisoit avaler, malgré lui, au moyen d'un biberon. A peine avoit-il un an, qu'il parloit aussi distinctement que son père: Il demandoit tous ses besoins, & savoit se faire obéir : Les enfans ordinaires, à l'âge de sept ans, sont moins formés qu'il ne l'étoit : Son père l'appela Robert. Il n'y avoit aucune sorte de méchancetés qu'il ne fît, jetant à la tête des uns tout ce qu'il tenoit dans ses mains, frappant les autres, & ne faisant grâce à personne. A cinq ans, il assommoit tous les enfans d'un âge supérieur : Ils fuyoient dès qu'ils le voyoient. Le propos de sa nourrice, lorsqu'il la mordit, & la terreur qu'il inspiroit aux autres enfans, lui firent donner le nom de Robert le Diable, qu'il porta toute sa vie.



CHAPITRE III.

Espiégleries de Robert. Chagrins qu'il donne à ses parens. Devoirs qu'impose le titre de Chevalier. Combat.

UNE enfance aussi difficile annonçoit la jeunesse la plus orageuse : Lorsqu'il eut atteint sa huitième année, le Duc le mit sous la conduite d'un Gouverneur, auquel il donna toute autorité. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui avoit servi l'État dans le Ministère. Il ne se chargea de Robert que par considération pour son père, & parce que, d'ailleurs, à travers les défauts de ce jeune-homme, il croyoit voir un fonds heureux. Robert marqua la plus grande indocilité, il jura que jamais il ne souffriroit que personne fût son maître, prit ses livres, les foula aux pieds & menaça son Gouverneur. Le Duc le fit mettre aux arrêts dans le donjon. Robert, qui, dans ce moment, ne fut pas le plus fort, ou, du moins, qui ne voulut point lutter contre son père, fit semblant de se repentir ; mais c'est dans le temps qu'il paroissoit plus tranquille, qu'il méditoit ses espiégleries. Dans le grand nombre de celles dont on parle encore en Normandie, les Historiens n'ont conservé que les suivantes.

La veille d'une grande partie de chasse, il résolut de la faire manquer. Il attendit la

nuit, &, lorsqu'il crut que tout le monde dormoit profondément, il se lève, va, nus pieds, dans toutes les chambres de son donjon, prend les culottes, les souliers & les bas de son Gouverneur, les siens & ceux de ses domestiques, & les porte dans les chambres, du premier étage, reporte ceux du premier au second, ceux du second au donjon, & se remet dans son lit. A l'heure indiquée, lorsqu'il fallut se lever, & que chacun veut s'habiller à la hâte, les uns trouvent leurs habillemens élargis, les autres beaucoup plus étroits que la veille. L'un va faire part de son aventure à son voisin, qui venoit lui communiquer la sienne; l'autre fouille dans sa poche, & y trouve de l'argent qu'il n'y avoit pas laissé. L'alarme & la surprise se communiquent de chambre en chambre. Robert n'est pas le dernier à jurer; à tout instant, l'embarras augmente. Il aperçoit un valet-de-pied qui portoit sa culotte, il s'élance sur lui, & le traite de fripon, le même valet voit ses bas aux jambes du Gouverneur. Tout étoit dans la confusion; Robert feint de chercher l'auteur de cet embarras: Le Duc de Normandie, qui voit sa partie de chasse dérangée, est furieux, & veut qu'on punisse le coupable; le Gouverneur, qui se doutoit de la vérité, appaisa tout le monde. Mais toute la journée se passa à retrouver ses effets.

Une autre fois, il étoit avec quelques camarades de son âge & de son caractère, dont l'un l'avoit servi dans l'aventure précédente.

Ils alloient de tous côtés, volant les fruits & dévaſtant les campagnes. Ils entrèrent dans le jardin d'un Couvent de Moines; ils furent aperçus : Un des Frères, eſcorté de quelques valets, ſe mit à les pourſuivre : Les camarades de Robert eſcaladèrent les murs & ſe ſauvèrent : Robert, moins prompt fut le dernier; le Frère l'atteignit au moment où il eſcaladoit; il ne l'arrêta point, mais, à grands coups de diſcipline, il l'accompagna juſqu'au haut du mur. Lorſque Robert y fut parvenu, il ſe mit à pleurer & à crier après ſon couteau, qui, diſoit-il, étoit garni en or : Le bon Frère lui demanda où il l'avoit laiſſé, & lui promit de le lui donner : Robert lui fit ſigne que c'étoit au pied du mur, parmi des herbes qu'il lui indiqua du doigt. Le Religieux, qui vouloit profiter du couteau, ſe mit à le chercher : Tandis qu'il avoit le front courbé, Robert détacha du mur la plus groſſe pierre qu'il put arracher, & la jeta ſur le dos du Frère, qui reſta eſtropié ſur la place.

Chaque jour, il inventoit de nouvelles eſpiégleries : Son Gouverneur voulut le corriger. Robert jura de lui ôter cette fantaiſie, & il remit à la nuit même l'exécution de ce deſſein. Pour mieux s'aſſurer de Robert, qui s'échappoit ſouvent, le Duc l'avoit logé, comme on l'a dit, dans le donjon, au plus haut du palais. Depuis l'aventure du changement d'habillemens, le Gouverneur ne ſe couchoit jamais, qu'il ne fût bien certain

que Robert étoit endormi. Il falloit, pour arriver à son appartement, monter quelques marches & traverser un long corridor. Le Gouverneur, à une certaine heure, ne manqua pas d'aller espionner Robert; il laissoit ses pantoufles sur l'escalier, & s'introduisoit dans l'appartement. Robert l'attendit pendant la nuit, le laisse passer, &, tandis qu'il étoit à faire sa visite, qui fut d'autant plus longue, qu'il avoit trouvé la porte ouverte, sans que personne lui répondît, Robert cloua les pantoufles du Gouverneur, & se retira. Alarmé de ne pas trouver son Elève, le Gouverneur revient à la hâte, met ses pieds dans ses pantoufles, &, dès qu'il veut avancer, son corps perdant l'équilibre, il roule dans l'escalier avec fracas; les cris du Gouverneur, le bruit qu'il fait en roulant, éveillent les valets : On accourt au bruit, & Robert est des premiers à lui porter du secours.

Cette espiéglerie eut des suites plus fâcheuses que Robert ne l'avoit cru : Le Gouverneur se blessa, & mourut, peu de jours après, de ses blessures. Dès ce moment, Robert ne voulut plus étudier, &, quand même il l'eût promis, personne ne se fût chargé de lui. Sa méchanceté étoit au comble, on ne l'appeloit, par-tout, que Robert le Diable, & autant ses parens avoient désiré de l'avoir, autant étoient-ils fâchés d'avoir été exaucés. Mathilde, surtout, étoit désolée, & n'osoit confier à personne le mystère de la naissance de son fils.

Robert

Robert étoit parvenu à sa dix - septième année; Mathilde, malgré ses vices & la honte de sa naissance, ne pouvoit s'empêcher de l'aimer : Elle espéra que, s'il obtenoit le grade de Chevalier, ce titre imposant seroit un frein pour l'avenir. Elle le proposa à son époux, qui assembla les principaux Seigneurs de la Cour & tous les Chevaliers de ses États. Il avoit fait publier un grand tournoi, afin que Robert parût digne de la marque d'honneur dont il alloit être décoré. Le Duc lui exposa les devoirs auxquels le titre de Chevalier l'obligeoit. Il lui représenta que la naissance & les dignités ne servoient, le plus souvent, qu'à dégrader les hommes, en les faisant connoître; que, si ces prérogatives ne nous faisoient point aimer, elles devoient nous faire détester; qu'il n'y avoit pas de milieu pour les Grands, entre l'amour & la haine, le respect & le mépris; que ce n'étoit qu'à force de vertus qu'ils pouvoient faire oublier à leurs inférieurs, leur supériorité toujours humiliante; qu'il n'y avoit d'autre moyen, pour se concilier l'estime & l'amitié du peuple, que d'être doux, honnête & vertueux; qu'un homme, d'une naissance commune, pouvoit être vicieux, sans conséquence; mais qu'un Grand étoit dans la nécessité d'être sans reproche : Enfin, que le titre de Chevalier alloit lui imposer encore plus formellement cette nécessité; qu'il seroit honteux qu'un Prince né pour régner sur de vastes Etats, ne fût point armé

Chevalier ; mais qu'il le feroit encore davantage qu'un Chevalier n'eût pas les vertus de fon état. Robert répondit à fon père, que la vertu étoit indépendante d'un vain titre : Que, Chevalier ou non, il devoit connoître fes devoirs, & qu'il s'expliqueroit plus ouvertement devant les Chevaliers. Le Duc ne le preffa pas davantage, & ne favoit que penfer de fon fils.

Le jour fixé pour le Tournoi, & tous les Chevaliers étant affemblés & prêts à recevoir Robert, il leur parla ainfi : Chevaliers, fi le courage & la valeur font les premières vertus que vous exigez pour être admis dans votre Ordre, perfonne, je crois, n'y a plus de droit que moi ; j'efpère de vous le prouver avant la fin du jour. Vous exigez, dit-on, toutes les autres vertus qui conftituent l'honnête homme, en quoi je trouve l'Ordre de Chevalerie fort inutile : Car, il fuffit de vivre parmi les hommes, pour être affujeti aux mêmes devoirs. Ces vertus doivent naître avec nous, leur développement dépend des circonftances : J'ignore fi je les poffède, parce qu'il ne s'eft pas préfenté des occafions de les exercer ; ce que je fais bien, c'eft que l'Ordre de Chevalerie ne les donnant, ni ne pouvant les donner, il eft affez indifférent à l'honnête homme qui les poffède d'être ou de n'être point Chevalier. Votre Ordre doit donc fe borner à exiger de ceux qui y afpirent, une valeur éclairée & un courage à toute épreuve. Voilà, Chevaliers, fur quoi vous devez me juger,

m'admettre, ou me refuser. J'espère, à cet égard, de mériter votre estime.

Robert entre en lice, il ne se présente point de combattant qu'il ne terrasse; il ne se contente pas de les renverser, il fait voler leurs armes en éclats, tue leurs chevaux, qu'il perce d'outre en outre. Il combattit avec plus de ménagement contre ceux qu'il attaquoit; mais, dès qu'un Chevalier osoit être l'aggresseur, il couroit risque de la vie, & y laissoit un bras ou une jambe. Tous les Chevaliers étoient indignés, il leur proposa de se battre lui seul contre tous ensemble; les lois de la Chevalerie s'y opposoient, parce qu'il n'y auroit point eu de gloire à le vaincre, & qu'il y auroit eu beaucoup de honte à être vaincus. Pour rendre la partie moins inégale, Robert demanda qu'il fût permis à ses compagnons d'armes, quoiqu'ils ne fussent encore qu'Écuyers, d'entrer en lice pour le soutenir. Les Chevaliers, qui craignirent que leur refus ne fût pris pour une marque de timidité, consentirent à la demande de Robert: Peut-être espéroient-ils de se venger, en se réunissant, des coups qu'il leur avoit portés à chacun en particulier. Ses jeunes compagnons, qui n'étoient que spectateurs du combat, entrent dans la barrière, au nombre de quinze. Les Chevaliers que Robert n'avoit pas mis hors d'état de se battre, se présentèrent. Comme leur nombre étoit supérieur, ils vouloient tirer au sort: Robert voulut qu'ils combattissent tous. Il ordonne à ses compagnons d'attaquer:

Les chevaux de plus de moitié sont renversés, & les Cavaliers obligés de se retirer. Alors, Robert se jette au milieu des Chevaliers comme un furieux: En un moment, armets, lances, écus, tout est brisé: Les plus intrépides frémirent; il poursuit, il renverse tout ce qui tombe sous ses coups. Sa lance s'est brisée; son épée a l'apparence d'une scie, il en fait des blessures encore plus dangereuses; elle casse, enfin, en ses mains. Il prend celle d'un de ses camarades, qui se casse encore. Il aperçoit une barre de fer qui servoit de barrière, il se jette à bas de son cheval, arrache cette nouvelle arme, & assomme chevaux & Cavaliers. Le combat avoit été très-meurtrier; trois Chevaliers des plus vaillans avoient perdu la vie; le champ de bataille étoit couvert d'éclats d'armes, de membres épars & de chevaux tués. Robert combattoit encore; le Duc, son père, ordonna qu'on cessât, & déclara que le Tournoi étoit fini; son fils étoit sourd à sa voix, il respiroit le sang & le carnage. Huit Chevaliers, qui restoient encore, sans égard au nombre, ni à l'égalité des forces, s'unissent pour l'accabler ensemble. Robert les attend de pied ferme, &, se faisant soutenir, pour n'être pas pris en flanc, par deux de ses compagnons, il se défend avec tant d'avantage, qu'il fait mordre la poussière à trois de ses assaillans. Enfin, le peuple, indigné de tant de sang répandu, murmure & s'émeut. Robert, le téméraire Robert, ose l'affronter: Déjà la populace s'arme de pierres, la sédition commence à devenir générale. La

Ducheſſe, la larme à l'œil, entre dans la lice, court au devant de Robert, fait ſemblant de tomber à ſes genoux : Il eſt honteux de ce mouvement, rend les armes à ſa mère, & ſe laiſſe conduire au Palais ; mais il ſe garda bien d'y entrer, dans la crainte que ſon père ne l'arrêtât. Il promit à la Ducheſſe de ne pas pouſſer les choſes plus loin : Il ſe retira chez un de ſes camarades, & y paſſa la nuit.

CHAPITRE IV.

Révolte de Robert. Ses cruautés & ſon libertinage. Il déclare la guerre à ſon Père. Aventure de ſept Hermites.

LE lendemain, dès le point du jour, Robert raſſemble ſa petite troupe, & forme le projet de parcourir toute la Normandie, & de chercher les aventures. La terreur marchoit devant lui ; rien n'étoit à couvert de ſes fureurs & de ſa lubricité. Par-tout où il découvroit de jeunes filles ou des femmes dont la beauté méritoit ſes funeſtes hommages, il falloit que, de gré ou de force, il en obtînt les faveurs : Malheur à qui s'oppoſoit à ſes violences. Ses tréſors étoient les temples ; il emportoit les vaſes & les ornemens d'or & d'argent, il les remplaçoit par des vaſes de bois ou de terre. Il diſoit, d'un ton inſultant,

avec une raillerie sacrilége, qu'un Dieu né dans une étable, devoit s'accoutumer à boire dans des vases de bois. Il vivoit aux dépens des Moines & couchoit dans les Couvens de Religieux. Rien n'étoit à l'abri de ses insultes : Il avoit grossi sa petite troupe. Si, quelquefois, dans les villages, les paysans s'attroupoient pour se défendre, Robert & sa troupe, le fer & le feu en main, fondoient sur eux, massacroient ceux qui tomboient sous leurs coups, déshonoroient leurs femmes & leurs filles, &, souvent, embrasoient leurs maisons.

Le Duc recevoit des plaintes de tous les côtés, son palais retentissoit de cris : L'un venoit réclamer sa fille, qu'on avoit enlevée; l'autre crioit vengeance des insultes faites à sa femme; celui-ci pleuroit la mort d'un fils qui avoit péri en défendant l'honneur de sa sœur; celui-là demandoit que, puisque Robert avoit détruit sa maison, son père l'indemnisât ou le nourrît : Enfin, tous le supplioient de les délivrer de ce fléau destructeur. Le Duc étoit encore plus affligé que ces malheureux. Grand Dieu! disoit-il, qui me l'avez donné dans votre colère, pour me punir des murmures que je formois contre votre sagesse, que votre vengeance ne tombe que sur moi; épargnez ce peuple innocent, qui n'a pu être complice de mes crimes.

Le Duc assembla son Conseil pour chercher des moyens de terminer tous ces maux. Un Conseiller fut d'avis de former une troupe de

ſes meilleurs ſoldats, & de l'envoyer vers ſon fils, pour le prendre, le conduire à ſon père, &, après l'avoir détenu quelques jours en priſon, lui défendre, en préſence de toute la Cour, de commettre, à l'avenir, aucun excès, & le menacer, en cas de récidive, de le faire juger ſelon la rigueur des lois. Le Duc approuva cet avis, il choiſit lui-même les ſoldats qu'il deſtina pour cette expédition: Il les fit partir, avec ordre d'arrêter ſon fils par-tout où ils pourroient le rencontrer. Il permit à l'Officier qui commandoit la troupe, d'uſer de force, d'adreſſe, & de tous les moyens qui lui paroîtroient convenables. L'Officier diſperſa ſes ſoldats dans différens hameaux. Robert, qui fut inſtruit de ſa marche, raſſembla ſes compagnons, & attaqua ſucceſſivement ces petits pelotons de ſoldats, trop éloignés les uns des autres pour ſe ſoutenir; il en tua pluſieurs, en fit de priſonniers, & força les autres à ſe réunir à la troupe principale. C'eſt alors qu'il fit une attaque générale, dans laquelle il en maſſacra plus d'un tiers, il pourſuivit les autres, & en prit une très-grande partie, avec l'Officier qui les commandoit. Robert, qui ne ſe connoiſſoit plus, dès qu'il entroit en furie, fut implacable; il fit venir les priſonniers, leur fit crever les yeux, &, enſuite, les accablant d'injures: Allez, leur dit-il, rapportez aux Conſeillers de mon père, qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de me prendre que d'en former le projet; que je ne crains rien, & que toutes les Ordonnances de la Cour ne

valent pas un tour de main d'un ſeul de mes camarades.

Les malheureux ſoldats ſe firent conduire vers le Duc, à qui ils racontèrent tout ce qui s'étoit paſſé. Celui qui avoit donné l'avis de faire pourſuivre Robert, étoit au déſeſpoir : Le Duc étoit de la plus grande indignation. Dans un mouvement de colère, il projeta d'aller lui-même, avec le double de troupes, tâcher de prendre ſon fils, ou s'expoſer à périr de ſes mains. Le même Conſeiller repréſenta au Duc la témérité d'un ſemblable deſſein. Premièrement, ce ſeroit expoſer ſa perſonne & ſon honneur, ſoit qu'il le prît, ſoit qu'il lui échappât. En ſecond lieu, ce ſeroit expoſer ce fils dénaturé à commettre le plus abominable parricide. Il conclut à la punition du coupable, tant à cauſe de ſa révolte, que des maux dont il accabloit les ſujets du Duc : Il ajouta que les lois prononçoient ſon ſupplice. En conſéquence, le Duc fit publier un Édit dans toutes les villes du Duché, portant ordre d'arrêter Robert, & permettant à tout de faire tout ce qui ſeroit en leur pouvoir pour y réuſſir, & l'amener, avec tous ſes complices. Cet Édit ayant été publié, Robert en fut bientôt informé; il entra en fureur, ſes compagnons frémirent pour eux-mêmes : Ils ſavoient bien que, s'ils étoient pris, ils n'avoient aucune grâce à eſpérer. Lorſque Robert vit qu'il ne viendroit point à bout de les raſſurer, il les raſſembla & jura devant eux, à ſon père, la guerre la plus cruelle ; Il leur

propofa d'augmenter leur nombre, de groffir leur troupe, & de mettre, enfuite, tout le pays à contribution; il prit leurs fermens & fit le fien d'être inexorable pour tous ceux qui tomberoient dans leurs mains, fût-ce leurs pères, leurs enfans ou leurs frères, à moins qu'ils ne vouluffent s'affocier avec eux. Ils dreffèrent des ftatuts, qu'ils fignèrent du fang d'un des Courtifans, leur prifonnier, qui avoit été d'avis de faire punir Robert felon la rigueur des loix.

Lorfque Robert fe fut affuré de la fidélité des principaux Chefs, il conduifit fa troupe dans le fond d'une forêt où les rayons du foleil n'avoient jamais pénétré : Ce lieu étoit entouré de rochers entaffés les uns fur les autres, qui paroiffoient s'être détachés d'une montagne voifine ; Ces rochers étoient couverts de brouffailles & couronnés de fapins auffi anciens que le monde. A l'aide de gros arbres, qu'ils arrachèrent, & dont ils couvrirent les vides que les pierres laiffoient entre elles, ils fe firent un afyle & un fort inabordable, auquel on ne parvenoit que par un fentier très-étroit, bordé, de tous côtés, de précipices effrayans. Tel étoit le repaire affreux que Robert préféroit au palais de fon père, tant la débauche & le libertinage aveuglent ceux qui s'y livrent ! Cette caverne étoit une demeure auffi incommode pour ceux qui l'habitoient, qu'elle eût été funefte à quiconque eût ofé l'attaquer.

Robert avoit compofé fa troupe de tout ce

qu'il y avoit de plus scélérats dans les États de son père ; les uns en avoient été chassés pour leurs crimes, & les autres pour leurs dettes : C'est dans leur nombre qu'il choisit ses Officiers ; les filoux, & ceux que leur paresse avoit dévoués à la mendicité, les faiseurs de projets, les politiques, les libertins, en un mot, tous ceux que leur oisiveté avoit jetés dans l'indigence, étoient à la solde de Robert, & avoient, néanmoins, leur part dans le butin. Cette troupe abominable étoit d'autant plus à craindre, qu'aucun frein ne pouvoit la modérer. Ces brigands n'alloient jamais au combat que la victoire ou la mort ne s'ensuivît. Comme ils savoient qu'ils n'avoient aucune grâce à espérer, s'ils étoient pris, ils n'en faisoient jamais, excepté aux femmes qu'ils amenoient dans leur Fort. Il étoit réglé, entre eux, qu'il y en auroit toujours une certaine quantité au service de la société, & lorsqu'on en prendroit de nouvelles, on les confronteroit avec les anciennes, & qu'on se déferoit des moins belles. Chacun étoit muni d'une certaine dose de poison, au cas qu'il fût pris vivant & condamné à la mort.

Robert nommoit, tous les jours, les détachemens, qu'il envoyoit sur les grands chemins ; il avoit, dans toutes les villes, des correspondans, qui l'avertissoient de tous ceux qui se mettoient en campagne, & des voitures qui sortoient, des effets qu'elles portoient, & du chemin qu'elles devoient tenir. Ils s'étoient rendu si redoutables, que personne n'o-

ſoit plus s'expoſer dans les chemins. Quelques brigands avoient été pris : On eſpéroit, par leur ſecours, de pouvoir parvenir jusqu'au Fort; mais, lorſqu'ils ſe voyoient menacés des tortures, ils ne faiſoient qu'avaler le poiſon, & ils expiroient. Ce poiſon, dont on ne découvrit le myſtère que long-temps après, étoit contenu dans un noyau de prune, de ceriſe, ou de quelqu'autre fruit adroitement ouvert & refermé avec art. Ils le portoient dans leur bouche, & ils auroient pu l'avaler ſans en être incommodés; mais lorſqu'ils vouloient éprouver l'effet du poiſon, ils caſſoient le noyau, &, dans l'inſtant, ils mouroient. On n'oſoit plus ſortir des villes, les laboureurs & les payſans avoient abandonné la culture des terres. Quelques Chevaliers s'armèrent & réſolurent de ſuivre ces aſſaſſins juſque dans le Fort. Robert les laiſſa s'engager juſque dans le ſentier qui y conduiſoit, &, lorſqu'il vit qu'ils ne pouvoient ſe retirer qu'un à un, il fit ouvrir une trape qui étoit derrière eux, & qu'ils n'avoient point aperçue. Cette trape, quoiqu'éloignée du Fort, s'ouvroit en tirant une chaîne qui y répondoit : C'étoit une eſpèce de pont-levis qu'on n'apercevoit point lorſqu'il étoit baiſſé; l'ouverture coupoit le ſentier par un intervalle de dix pieds, & découvroit un précipice de ſoixante braſſes de profondeur. Lorſque les Chevaliers furent engagés dans le ſentier, Robert ſortit de ſon Fort & les força de reculer; mais, à meſure qu'ils ſe retiroient, ils tomboient dans le précipice : Il les ſuivit

juſqu'au dernier, la lance dans les reins, & lorſqu'il les eut tous précipités, il referma la trape, & laiſſa périr de faim & de douleur ceux qui, en tombant, avoient eu le malheur de n'être pas écraſés dans leur chute.

La déſolation régnoit dans toute la Normandie. Cependant Robert étoit quelquefois révolté des ſentimens féroces de ſes complices, &, lorſqu'il jetoit les yeux ſur lui-même, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir une eſpèce d'horreur; mais il étoit trop avancé dans le crime pour oſer reculer: Ses remords ne ſervoient qu'à lui inſpirer de nouvelles fureurs: Il eût voulu les étouffer à force d'entaſſer crimes ſur crimes.

Un jour, Robert, errant dans les bois, cherchoit des victimes à ſa fureur; le beſoin de faire du mal, devenu eſſentiel à ſon exiſtence, ſe faiſoit ſentir à lui, ce jour-là, avec plus de fureur que de coutume. Le malheur lui conduiſit ſept Hermites qui traverſoient la Normandie, & qui revenoient de Rome. Ces infortunés s'adreſſèrent à lui, pour lui demander leur chemin. Robert contrefit d'abord le dévot, leur fit raconter tout ce qu'ils avoient fait dans leur voyage, &, ſe montant peu à peu ſur le ton railleur, il leur demanda le récit de leurs aventures galantes. Mais, ſoit diſcrétion de la part des bons Hermites, ſoit qu'en effet leur piété n'eût pas ſuccombé à la tentation, ils aſſurèrent Robert, qu'il ne leur étoit rien arrivé qui méritât ſon attention. Lui, qui ne cherchoit qu'à les pouſſer

à bout, leur tint les difcours les plus indécens, & leur demanda leur avis fur les cas les plus infâmes; il les preffa de lui dire ce qu'ils auroient fait, dans telle ou telle circonftance; comment ils auroient évité les rufes du Diable, s'il s'y étoit pris de telle ou telle manière pour les tenter. Ils ne manquèrent pas, alors, de lui raconter comment, dans une fituation fi délicate, St.-Antoine s'étoit tiré d'affaire. Voyons, dit-il, fi vous ferez auffi fages, ou, plutôt, auffi fots que lui. Robert, qui, dès le commencement de cet entretien, avoit fait favoir fes volontés dans le Fort, ne fit que dire un mot qu'ils ne comprirent pas, & auffi-tôt cinq jeunes filles toutes nues, fortirent de derrière un feuillage épais, & fe mirent à danfer. Les Hermites couvrirent leurs yeux de leurs mains, & prirent la fuite, en faifant de grands fignes de croix: Robert court après eux, & leur crie de toutes fes forces d'arrêter; ils les prenoient, lui & fes femmes, pour des diables fortis des enfers. Robert en atteint un, & d'un coup de fabre, lui abat la tête: Les autres, plus effrayés encore, doublent le pas; un fecond tombe, & fubit le fort du premier: Les cinq qui reftent s'arrêtent, & tombent aux genoux de Robert; il exige d'eux qu'ils fe mettent en état de pure nature, & qu'ils répondent aux careffes des jeunes filles. Trois refufent: Robert leur dit de choifir ou de la mort, comme une récompenfe de leur pudeur, ou de la vie, pour jouir des plaifirs qu'il leur offre. L'un

des cinq Hermites qui restoient, plus déterminé que les autres, s'écrie : Homme sanguinaire, démon, ou qui que tu sois, tes plaisirs sont horribles ; si tu voulois nous séduire, il falloit nous les représenter sous le voile de la décence, & attaquer nos cœurs, avant de rassasier nos yeux ; alors, peut-être, succombant à nôtre foiblesse, tu aurois pu te vanter d'avoir fait tomber dans tes piéges des hommes, qui, par des combats de plus de vingt ans, ont essayé de se mettre au dessus des passions : Alors, tu aurois eu la satisfaction maligne de voir le vice aux prises avec la vertu : Mais ta fureur aveugle ne t'a même pas permis de jouir de ce spectacle singulier ; ta barbarie a détruit l'illusion même de la volupté, en nous offrant la beauté sans voile, & en étouffant, par tes menaces, tout sentiment de plaisir. Nous rejetons des offres abominables, &, quant à notre vie, le ciel ne nous interdit point une juste défense.

Robert, à ces mots, entre en fureur ; les Hermites s'élancent sur lui ; il alloit en être accablé, lorsque les femmes poussèrent des cris affreux : On les entendit du Fort ; trois scélérats vinrent au secours de Robert, les Hermites effrayés prennent la fuite, Robert & ses camarades les suivent, &, l'un après l'autre, ils les égorgent. L'un d'eux, en mourant, adressa la parole à Robert, & lui dit, d'un air tranquille & riant : Tu t'applaudis, Robert, & ton ame est déchirée ; je ne changerois pas mon sort pour le tien : Je meurs

innocent, & sans aucun trouble; je te pardonne, car je serois fâché d'emporter au tombeau le sentiment pénible de la haine : Puisse le Ciel te pardonner comme moi! Adieu, je ne te hais point, je prévois que tes remords te conduiront à la vertu; ne te souviens de mes camarades, & de moi, que dans ce temps-là, & sois assuré que nous t'avons tous pardonné.

CHAPITRE V.

Remords de Robert. Éclaircissemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière sûre de convertir des scélérats. Fin des égaremens de Robert. Il se voue à la réforme.

L'AIR satisfait de l'Hermite mourant, cette générosité qui pardonne à une main sacrilége & meurtrière, les railleries farouches que les camarades de Robert vomissoient contre leurs victimes, le contraste effrayant de femmes nues avec des cadavres couverts de sang, les dernières paroles de l'Hermite, avoient jeté la terreur dans l'ame de Robert; il quitte le bois, tout pensif, & laisse aller son cheval. Il ne sortit de sa rêverie qu'à la vue d'un château qu'il croit reconnoître : Il arrête un berger, & apprend qu'il est devant le château d'Arques : Il demande quelle étoit la cause du

mouvement qu'il y voyoit : On lui dit que la Duchesse Mathilde devoit y dîner ce jour-là. Malgré sa fureur & ses débauches, il avoit toujours conservé un sentiment de tendresse pour sa mère : Il résolut de l'aller voir. Mais, lorsqu'il approcha du château, hommes, femmes, enfans, tout fuyoit devant lui : On fermoit les portes des maisons, & l'on ne se croyoit point en sureté dans les Eglises. Robert fut frappé de la terreur qu'il inspiroit. Grand Dieu! s'écria-t-il, le monstre des forêts le plus carnacier seroit moins redouté! Je n'ai rien fait à cette vile populace, & elle me fuit comme un tigre! Eh bien, que m'importe? cette épouvante doit flatter mon orgueil... Mon orgueil!.. Un homme s'énorgueillit d'être la terreur du monde, & le fléau de ses semblables! C'est un mérite que je partage, avec qui? avec des tyrans, des assassins; que dis-je? avec des démons. Quelle est donc la cause de cette crainte qui flatte l'orgueil de ceux qui l'inspirent? Le carnage, la désolation, la dureté du cœur : Aussi, quelle est sa suite? la haine du genre humain, l'inimitié, l'horreur. Voilà donc ce que je suis, moi, qui pouvois faire les délices de mes parens & de mes sujets! Malheureux! par quelle fatalité, lorsque je pouvois choisir entre l'amour & la haine, me suis-je déterminé pour un sentiment si détestable? Un sentiment! la haine & la dureté méritent-elles de porter le même nom que l'amour, le plaisir, la bonté, la tendresse! Voilà les vrais sentimens qui

conviennent à l'homme ; leurs noms facrés font treſſaillir mon ame ; mais c'eſt de déſeſpoir de les avoir écartés de mon cœur. Eſt-il donc ſi endurci, ce cœur, qu'il ne puiſſe plus les éprouver?

C'eſt avec ces idées que Robert s'approche du château : Lui, qui, juſqu'alors, n'avoit rien appréhendé, éprouva, pour la première fois, cette timidité, le premier mouvement d'une ame généreuſe qui veut plaire, & qui craint de ne pas réuſſir. Il deſcendit de cheval à la porte du château ; il y entra ſeul, & ſa mère y arriva preſqu'auſſi-tôt que lui. Dès qu'elle aperçut ſon fils, elle demeura conſternée & tremblante : Elle cherchoit à le fuir, il la retint & ſe jeta à ſes genoux. O ma mère, lui dit-il, votre crainte eſt le reproche le plus ſanglant que vous puiſſiez me faire. Un fils, fait trembler les auteurs de ſes jours ! cette idée eſt affreuſe ! Les tyrans des forêts n'offrent pas des exemples d'un tel phénomène ; pourquoi la nature s'eſt-elle exercée à faire de moi un monſtre plus barbare ? Ah ! Madame... écoutez ; ce n'eſt qu'en tremblant que j'oſe vous communiquer mes funeſtes idées. Le Duc de Normandie paſſe, avec raiſon, pour le meilleur des Princes, vous êtes adorée pour votre bonté, & moi, je ſuis abhorré, &, pour comble de maux, je le mérite. Non, je ne ſuis pas votre fils... Pardonne-moi de t'avoir fait naître, mon cher Robert, lui dit la Ducheſſe d'une voix baſſe : Ta naiſſance eſt un myſtère qu'il faut que je te révèle ; ſuis-moi. Elle

le conduiſit dans une chambre prochaine, & lui raconta la perfidie, à laquelle elle croyoit que Robert devoit le jour. Après ce récit, elle l'embraſſa, en fondant en larmes: Tu peux me punir, mon fils, lui dit-elle; mais épargne à mon époux un éclairciſſement qui nous couvriroit de honte l'un & l'autre; je te jure qu'en recevant dans mes bras le monſtre qui me trompa, je croyois me livrer aux careſſes du Duc: Par combien de larmes ai-je expié mon malheur! J'ai conſulté, en déguiſant nos noms, les perſonnes les plus ſages de mes Etats; tous m'ont aſſuré, que, bien loin de rien déclarer à mon mari, il étoit de mon devoir de lui en faire un myſtère, pour ne pas porter le trouble dans ſon ame. Je t'avouerai, mon fils, qu'en voyant les maux dont tu nous accables, j'ai ſouvent été ſur le point de tout divulguer. J'ai craint, te le dirai-je, qu'on ne prît mon aveu pour l'impoſture d'une mère déſolée, qui ſe charge de la honte d'un adultère, afin d'avoir un prétexte pour rejeter un enfant indigne.

Robert parut comme frappé de la foudre: Il demanda quel étoit le ſcélérat qui l'avoit trompée, il apprit qu'il n'exiſtoit plus: O Ciel, s'écria-t-il, je te remercie de ſa mort, tu m'épargnes, peut-être, un parricide. Le barbare! comment votre innocence & votre candeur ne l'ont-ils pas déſarmé! Robert vouloit tout dire au Duc de Normandie: Si je ne ſuis pas ſon fils, ſon Etat ne m'appartient pas, diſoit-il. Mathilde le raſſura ſur ce vain

ſcrupule. Faute d'enfans mâles, le Duché lui étoit ſubſtitué, & elle étoit la maîtreſſe d'en diſpoſer en faveur de qui elle jugeroit à propos; ainſi, elle ne faiſoit aucun tort à perſonne en le tranſportant à ſon fils. Enfin, l'on convint que ce ſeroit découvrir au Duc un myſtère dont il étoit important qu'il ne fût pas informé, & dont la publicité ne pouvoit produire aucun bien. D'ailleurs, quoiqu'un impoſteur eût partagé les faveurs de Mathilde avec ſon époux, Robert pouvoit être le fils du Duc : On garda donc un profond ſilence ſur tout ce qui s'étoit paſſé.

Robert imputoit ſes fureurs & ſes cruautés au ſang impur qui lui avoit donné l'être; il réſolut, dès ce moment, de ſe vaincre lui-même, & d'expier, par une ſageſſe à toute épreuve, les crimes dont il s'étoit rendu coupable. Il ſe jeta aux genoux de ſa mère, & la pria de demander grâce pour lui à ſon époux : Il réſolut d'aller à Rome, dans le plus grand pélerinage. Mon père, diſoit-il, m'a banni de ſes Etats; il m'a fait la guerre, & j'ai eu l'audace de porter les armes contre lui : Il ſemble que ce ne ſoit que pour moi que la nature ait interverti les lois. Mais, malheureux! eſt-ce à moi de me plaindre de la nature? Il n'oſa pas ſe préſenter devant le Duc, il remonta à cheval, & alla rejoindre ſes camarades, qu'il avoit laiſſés dans la forêt.

Cependant, la Ducheſſe ne ceſſoit de gémir, & de ſe reprocher d'être la cauſe du déréglement de ſon fils; mais, plus elle s'examinoit,

& moins elle pouvoit se reconnoître coupable. Malgré cette assurance intérieure, elle se désoloit : Le Duc arriva à son château, peu de jours après le départ de Robert. La Duchesse alla au devant de lui, & lui apprit le changement de son fils. Le Duc, qui ne pouvoit le croire, se mit à soupirer : Plût à Dieu, disoit-il, que tout ce que vous m'annoncez se trouvât vrai! mais, hélas! je n'ose plus l'espérer. Il va à Rome : Puisse-t-il y trouver la fin de ses égaremens! il a tant outragé l'Être Suprème, que, pour le punir, il épaissira sur ses yeux le bandeau de l'erreur. Le Duc, malgré sa colère, prioit le Ciel de protéger son fils; il frémissoit du voyage qu'il alloit entreprendre.

Robert, bien résolu de changer de conduite, trouva tous ses compagnons assemblés; ils le reçurent comme un Chef pour lequel ils avoient toujours eu la plus grande vénération. Mais, au lieu de leur parler à son ordinaire, de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il les avoit quittés, il voulut leur faire sentir l'état déplorable dans lequel ils étoient plongés. Victimes dévouées à la vengeance publique, abhorrés de la nature, qu'ils avoient si souvent outragée, en exécration aux honnêtes gens, il leur représenta la mort & l'infamie, dont ils étoient, sans cesse, environnés; il leur retraça tous les crimes qu'ils avoient commis : Je ne vous parle pas de vos faits dans les Églises, il seroit difficile de vous faire connoître toute l'horreur d'une telle action; mais, tant de mal-

heureux que nous avons dépouillés, & dont nous avons jeté les familles dans la plus cruelle indigence, tant d'aſſaſſinats dont nous avons ſouillé nos mains, toutes ces injuſtices, tout ce ſang répandu, ces vierges à qui nous ne nous ſommes point contentés de ravir l'honneur, mais dont nous avons puni la réſiſtance par une barbarie que leur candeur & leur innocence n'ont pu déſarmer; nous avons fait couler les pleurs de la beauté, dont nous voulions obtenir les careſſes. Ah! mes amis, ces images déchirent mon ame; les cris des victimes de nos cruautés, les gémiſſemens de la pudeur outragée, retentiſſent, ſans ceſſe, à mes oreilles. Il eſt impoſſible que vous ne ſoyez pas accablés de remords; je vous l'avoue, je ſuis tyranniſé par les miens. Le Ciel eſt juſte, la foudre gronde ſur nos têtes; tant qu'elle n'eſt point partie, il eſt temps de fléchir la main qui nous menace: Rompons les liens de notre abominable ſociété, ou, ſi nous en reſſerrons les nœuds, que ce ſoit pour faire autant d'actions vertueuſes que nous en avons commis de criminelles. Il y a tel crime parmi ceux que nous avons à nous reprocher, que mille vertus ne répareront jamais: Cependant, un repentir ſincère, une ferme réſolution d'embraſſer la ſageſſe, une confiance entière dans l'Être même dont nous méritons la colère, s'ils ne peuvent nous rendre notre innocence, nous rendront, du moins, la paix de l'ame & la tranquillité de l'eſprit. Quant à la vengeance publique, je me charge de vous y ſouſ-

traire; le Duc de Normandie, mon père, sera trop flatté de mon retour à la vertu, pour ne pas m'accorder la grâce de chacun de vous. Promettez-moi de vivre, à l'avenir, en bons & honnêtes citoyens, de briser les liens qui vous attachent au crime. Ces femmes, dont nous avons commencé par assassiner les époux, que nous avons violées, & que nous avons fini par corrompre & par avilir, faisons-leur un sort du butin qui nous reste. Si quelques-uns d'entre vous ont pris de l'amour pour elles, ils peuvent, en les épousant, les rendre à la société, & légitimer un amour infâme. Je n'attends que votre réponse pour aller me jeter aux genoux de mon père, & lui demander votre grâce & sa protection.

Robert cessa de parler; mais un des principaux Officiers de la troupe se leva, & dit d'un ton railleur : Convenez, Messieurs, que si notre Général commence à manquer de courage, il ne manque ni d'adresse ni de prudence. C'est lui qui nous a rassemblés; nous lui avons tout sacrifié, notre honneur, notre liberté, nos vies, nos biens : Parens, amis, épouses, enfans, nous avons tout quitté pour le suivre; &, lorsque nous l'avons vengé de tous ses ennemis, qu'il s'est fait un sort à nos dépens, lorsqu'il est fatigué de plaisirs & rassasié de volupté, il vient nous prêcher la réforme.

Un autre Chef interrompit le premier, & dit qu'il étoit d'avis qu'on donnât l'habit d'un des Hermites, qu'on avoit enterrés depuis quelques jours, à leur Général, qu'il ne lui

manquoit que cela pour être un faint prédicateur; que, foutenu de fes camarades, il ne pourroit pas manquer de faire de grandes converfions; que ce feroit une nouvelle manière de fanctifier leurs captures, & qu'au pis aller, Frère Robert, leur Général, feroit auffi l'Aumônier de la troupe : Quant aux femmes, qu'il avoit raifon de vouloir faire ceffer le fcandale, qu'il falloit que chacun choisît la fienne, & que Frère Robert leur donneroit la bénédiction nuptiale.

Robert leur dit, du ton le plus férieux, qu'ils euffent à fe déterminer, qu'il ne plaifantoit point, & que les railleurs pourroient bien ne pas rire les derniers. Alors, chefs & foldats déclarèrent qu'ils n'entendoient pas changer de conduite; qu'ils rejetoient toute grâce; que, fi Robert vouloit continuer de vivre avec eux, ils continueroient de lui obéir comme à leur Général; mais que, s'il fe retiroit, il ne trouvât pas mauvais qu'ils le regardaffent comme leur ennemi, & qu'ils lui déclaraffent une guerre cruelle : Qu'au furplus, ils étoient réfolus de mener la même vie, de faire le plus de mal qu'ils pourroient, pour fe venger de celui qu'on cherchoit à leur faire, & que, puifque leur deftin étoit de vivre aux dépens de la fociété, ils ne la ménageroient point. Robert voulut infifter; ils le tournèrent en ridicule, & finirent par le menacer. Deux jeunes gens feulement, qui s'étoient engagés dans la troupe malgré eux, parce que deux femmes, qu'ils aimoient, ayant été en-

levées par les compagnons de Robert, ils avoient mieux aimé s'associer avec ces brigands, que d'abandonner leurs maîtresses, se rangèrent de son parti, & le prièrent d'obtenir leurs grâces du Duc de Normandie. Robert leur dit de sortir avec leurs maîtresses : Il proposa aux autres femmes de se retirer, & leur offrit la protection de sa mère, mais elles étoient attachées aux brigands, & ne répondirent à Robert que par des injures.

Robert, dont la patience se lassoit, dit à sa troupe, qu'il ne leur donnoit que deux heures pour réfléchir, & qu'il reviendroit savoir leur dernière résolution : Il sortit pour ne la pas gêner. Il alla trouver les deux jeunes gens : Après s'être assuré de la pureté de leurs intentions, il leur dit, qu'il alloit exterminer tous ces malheureux, s'ils persistoient dans leurs sentimens; qu'ils eussent soin d'éloigner leurs femmes. En effet, il rentra, &, comme il vit que l'intention de ses compagnons étoit de continuer leurs brigandages, il leur annonça qu'il ne pouvoit pas se dispenser de prendre tous les moyens possibles pour dissiper la troupe, & éloigner les maux dont ils menaçoient la Normandie. Alors, un des Officiers qui avoient fait des plaisanteries sur le changement de Robert, s'écria qu'il avoit, lui, un moyen plus prompt de l'empêcher de les trahir, & fondit sur son Général l'épée à la main. Robert, furieux, ne fit qu'étendre sa main, le prit à la gorge, &, le serrant de toutes ses forces : J'ai souffert tes railleries,

ries, lui dit-il, parce que je les méprisois, & que la langue de vipère ne fait aucun mal, tant qu'elle agite son dard en l'air; mais, aussi-tôt qu'elle est à portée de piquer, on l'écrase avec plaisir. Robert ne fit que serrer un peu; & l'Officier des brigands fut étouffé. Cet exemple, au lieu d'intimider les autres, ne fit que les irriter encore davantage : Ils se levèrent. Robert, qui n'avoit pas encore lâché sa proie, tourna deux ou trois fois en l'air le corps de l'Officier, & le jeta contre cinq à six des plus mutins, avec tant de force, que trois moururent sur la place. Dès ce moment, la sédition devint générale; tous les Chefs & les principaux soldats qui composoient l'assemblée, cherchèrent à entourer Robert. Il s'adosse au mur, met sa lance en arrêt, les attend de pied ferme, & il en abat autant qu'il s'en présente : Voyant que le combat se ralentissoit, il prend son épée, s'élance sur la troupe, trop resserrée pour pouvoir se défendre en règle; Robert frappe de tous côtés; chaque coup abat un bras ou une tête. Les femmes qui se trouvèrent dans la mêlée, demandèrent grâce, il la leur accorda : Elles se saisirent des épées de ceux que Robert avoit mis hors de combat, & se rangèrent de son côté. L'exemple de Robert, le désir de la liberté, leur prêtèrent des forces; elles attaquèrent les brigands, leur courage s'animoit de celui de leur libérateur. Bientôt la caverne ruissèle de sang; les morts, les mourans, les blessés, sont entassés & servent de rempart aux combattans.

Robert suspend un moment ses coups, offre la vie & le pardon à ceux qui voudroient se soumettre & poser leurs armes. Six y consentirent & vinrent tomber aux genoux du Héros, qui les releva & leur rendit leurs épées ; les autres protestèrent que, tant qu'il resteroit une goutte de sang dans leurs veines, ils combattroient contre Robert & ses lâches transfuges. Le carnage commença, &, dans une heure, de cent cinquante brigands, il ne resta que trente blessés, qui se battoient encore en blasphémant. Robert leur proposa de se rendre de bonne grâce. Soit qu'ils craignissent qu'il eût dessein de les livrer vivans au Duc son père, soit que leur férocité ne leur permît pas de profiter de la faveur que leur faisoit le vainqueur, ils se rassemblèrent, délibérèrent un moment entre eux, & puis, reprenant leurs places : Tiens, lâche, dirent-ils à Robert, en se perçant le sein, voilà comme de braves gens doivent se rendre à un perfide. Si ton intention étoit de nous faire périr, tu n'as rien à désirer, nous avons prévenu tes vœux.

Cette scène d'horreur frappa Robert d'autant plus sensiblement, qu'il eût désiré les sauver, & de les ramener à la vertu par son exemple. Il vouloit les enterrer ; déjà les jeunes gens, les femmes & quelques brigands subalternes, à qui Robert avoit fait grâce, se disposoient à creuser des fosses, lorsque le tonnerre éclate, & qu'une tempête soudaine agite la forêt avec un bruit effrayant ; un nuage épais enveloppe tout de son ombre ; Robert &

ſa petite troupe frémiſſent, ils invoquent le Ciel, qui répond par des foudres & des éclairs; enfin, la flamme part de la nue, la caverne eſt embraſée, en moins d'une heure, le feu a dévoré cet aſyle impur, les cadavres qui y étoient entaſſés, & les arbres des environs.

CHAPITRE VI.

Réparation des torts.

ROBERT ne pouvoit pas méconnoître la main qui l'avertiſſoit; il rendit grâces à l'Etre Suprème de n'avoir pas péri, comme les ſcélérats que la foudre venoit d'anéantir. Il étoit ſuivi d'environ dix-huit jeunes femmes, de ſix beaux hommes, qui paroiſſoient être les amans de ſix d'entre elles, & d'environ une trentaine de bandits: L'air morne & penſif, ils traverſoient la forêt. Robert ſe diſpoſoit à aller à Rome; mais il n'avoit aucune envie d'y conduire ſa troupe; cependant, comme ils avoient formé le projet d'être ſages, il ne vouloit pas les abandonner, juſqu'à ce qu'il eût trouvé une occaſion de les préſenter à ſon père, & de les mettre dans une ſituation aſſez avantageuſe, pour qu'ils ne fuſſent pas expoſés à avoir recours, pour vivre, à des moyens toujours dangereux & bien ſouvent funeſtes.

Ils arrivèrent, vers la nuit, à une Abbaye:

Ils mouroient de faim, n'ayant rien mangé depuis la veille. Robert, pour ne pas effrayer les Moines par la multitude, disperse sa troupe, & la cache dans des brouſſailles. Il frappe à la porte; mais, à peine le Portier l'a-t-il aperçu, qu'il tremble de tout son corps, & tombe à la renverse, en s'écriant de toutes ses forces, *au secours, c'est le Diable*. Deux Moines arrivent, reconnoiſſent Robert, &, voyant le Portier qui se relève en criant toujours au secours, ils s'imaginent que c'est Robert qui l'a aſſommé, & se mettent à fuir, en criant auſſi de toutes leurs forces: Comme ils fuyoient, & que Robert les suivoit, ils rencontrèrent des Moines qui venoient à eux; la frayeur ne leur permit pas de les distinguer; ils se heurtent, se culbutent, & renversent ceux qui viennent après eux: La crainte, l'obscurité confondant à leurs yeux tous les objets, chacun prend son voisin & son compagnon pour Robert lui-même; ils se demandent mutuellement la vie, à genoux l'un devant l'autre. Robert ne put s'empêcher de rire, lorsque, ayant fait apporter un flambeau, il vit leur méprise & leur effroi. Il les raſſura, il leur dit, qu'il n'étoit plus cet insensé, ce furieux qui avoit saccagé & pillé leur Abbaye; il demanda à parler à l'Abbé, qui étoit son oncle. Dès que Robert l'aperçut, il courut se jeter à ses genoux; il dit à l'Abbé, & aux Religieux, qu'il étoit pénétré du repentir le plus amer d'avoir fait tant de dégâts dans leur Monastère: Il leur

demanda pardon, promit de tout réparer, dès qu'il le pourroit. Le Père Abbé étoit pénétré de joie; il demandoit grâce lui-même pour son neveu; il vantoit, surtout, les trésors de la grâce, qui ramène le pécheur le plus endurci : Il célébroit les ressources de la miséricorde divine, lorsque deux Moines, effrayés, vinrent encore jeter l'alarme dans le Couvent. Nous sommes trahis, s'écrièrent-ils, le Monastère est investi, il ne reste plus d'issue pour la retraite : C'est ici qu'il faut périr. Tout le monde est consterné, Robert lui-même ne fait que penser; enfin, on interroge les deux Moines; ils répondent qu'ils ont vu dans les broussailles qui entourent les murs du Couvent, plus de six cents personnes armées de piques & de poignards. Robert comprit alors que c'étoit sa petite troupe : Il raconta ce qui venoit de lui arriver, le combat qu'il avoit essuyé, la foudre qui avoit consumé ses victimes, &, enfin, que ceux qui le suivoient avoient, ainsi que lui, touché le Ciel par leur repentir; qu'il les avoit fait disperser de côté & d'autre, pour qu'ils ne fussent pas à charge au Couvent : Qu'à la vérité, ils étoient en assez grand nombre, & que, quoiqu'ils périssent de faim, ils attendroient jusqu'au lendemain, aimant mieux passer encore une nuit sans manger que d'incommoder la Communauté. L'Abbé, attendri jusqu'aux larmes, consulta les Religieux : Il fut délibéré qu'on dresseroit trois tentes, l'une pour les femmes,

& les deux autres pour les hommes. Quand les tentes furent dreſſées, on y apporta des vivres de toutes les eſpèces, & les Religieux voulurent les ſervir.

Robert recommanda tous ces malheureux à l'Abbé; il lui donna une lettre pour ſon père, dans laquelle il le prioit de leur accorder ſa protection : Les femmes la méritoient ſurtout, la plupart avoient été enlevées, de force, à leurs maris, ou à leurs amans, qui avoient perdu la vie en les défendant : Les autres avoient été priſes, voyageant, ou ſe promenant hors des villes, ſeules ou avec leurs mères. Quant aux Religieux, Robert leur aſſura que tout ce qui leur avoit été pris, leur ſeroit rendu. Il y avoit, dans le bois, auprès de la caverne que la foudre avoit conſumée, un caveau, que les brigands avoient creuſé eux-mêmes, & qu'ils avoient fait conſtruire & fermer par des ouvriers, qu'ils avoient tués enſuite. C'eſt dans ce caveau qu'on renfermoit tout ce qu'on voloit : C'étoit le tréſor de la troupe. Les Chefs avoient deux parts, les autres partageoient tous également. On prenoit, tous les mois, de quoi ſubſiſter, le reſte étoit en réſerve, & devoit ſe partager au bout de dix ans : Chacun auroit été libre, alors, de ſe retirer, & d'emporter ſa portion du butin; il étoit le maître de laiſſer ſes fonds, &, alors, ſa part auroit doublé. Robert donna à l'Abbé la clef de ce tréſor, pour le remettre au Duc de Normandie; il le pria de rendre à chacun, & ſurtout aux Reli-

gieux, ce qui leur appartenoit : Il lui marqua qu'ils trouveroient dans le caveau un journal, dans lequel on avoit écrit toutes les prises & les personnes à qui elles avoient été faites, & que, par ce moyen, il seroit aisé de restituer. Quant aux malheureux & aux femmes qu'il lui recommandoit, il prioit le Duc de leur donner ce qui resteroit des restitutions pour lesquelles il n'y avoit pas d'indices.

Robert passa toute la nuit dans l'Abbaye : Le lendemain, l'Abbé députa deux Religieux, qui conduisirent la petite troupe au Duc de Normandie, qui prit soin des hommes, & confia les femmes à son épouse. Tout fut rendu & distribué, ainsi que Robert l'avoit désiré. L'Abbé l'accompagna sur le chemin de Rome, & alla joindre le Duc & ses deux Religieux : Il raconta tout ce que Robert lui avoit dit, & donna à son père les plus heureuses espérances. Il n'est que trop ordinaire de voir, dans le monde, la conduite la plus soutenue se démentir à un certain âge ; au lieu que, lorsqu'à une jeunesse trop licencieuse succédèrent le remords & l'*assagissement**; il est rare de voir qu'on revienne à ses premiers égaremens. Le Duc versa des larmes de joie ; il eût bien voulu embrasser son fils ; mais Robert crut ne pas mériter cette faveur ;

* Terme fort en usage au temps de Robert, & qui manque aux nôtres.

il remercia son père, & lui promit de revenir digne de ses bontés.

CHAPITRE VII.

Robert, Comédien par occasion. Sa modération à l'épreuve. Aventures imprévues. Histoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.

ROBERT partit pour Rome, à pieds, seul, sans équipage, s'exposant à tous les dangers & à toutes les incommodités d'un voyage long & pénible. Il avoit des vertus à acquérir; mais son naturel impétueux étoit un obstacle qu'il falloit surmonter; en conséquence, il prit un habit de pélerin, & alloit demandant l'aumône, tâchant, comme Diogène, de s'accoutumer aux refus & aux duretés des hommes. La patience & la douceur étoient les qualités dont il sentoit qu'il avoit le plus de besoin : Les premières épreuves furent difficiles. Ce fut dans une ville de Savoie, que, venant de traverser le mont Cénis, harrassé de lassitude & d'ennui, il trouva une occasion d'exercer cette patience qu'il n'avoit jamais connue. Il rencontra un jeune homme, qu'il crut reconnoître; il l'envisage, & aussi-tôt Robert se trouve dans ses bras : Il se nommoit Deville: C'étoit un de ses anciens camarades, qui, lassé de la vie qu'il menoit, s'étoit fait bateleur; il étoit associé avec deux

femmes & deux Normands de son âge ; ils alloient dans les villes jouant la comédie & montrant les marionnettes. Le Chef de la petite troupe engagea Robert de venir le voir chez lui, & le retint à souper. Comme il ne vouloit point être connu, il avoit pris le nom d'*el signor Pentito*. Malheureusement pour lui, il avoit passé, dans la même ville, un Musicien fameux, qui alloit jouer l'Opéra à Turin, & qui n'avoit pas voulu s'arrêter : Il étoit Espagnol, & s'appeloit *Lunez Pentido*. Cette conformité de noms fit croire aux habitans que c'étoit le même acteur. Dès le lendemain, Robert reçut une députation pour l'engager à se joindre à Deville, & à donner un spectacle dont on ne cessoit de parler à la Cour de Turin : C'étoit les Amours de Polyphème & de Galatée ; on offroit une somme considérable pour chaque représentation. Robert protesta que, non seulement, il n'étoit pas *Lunez Pentido*, mais encore qu'il ne connoissoit ni la musique vocale, ni l'instrumentale, ni la déclamation. On regarda ce propos comme une défaite. Deville fut pris à partie, &, menacé de la prison : Que voulez-vous que je fasse, disoit-il à Robert ? Je ne puis les dissuader en leur disant la vérité ; rien n'est plus simple. Robert ne voulut point y consentir. Il faut donc que vous jouyiez le rôle de Polyphème. Robert étoit furieux ; il étoit, quelquefois, tenté de prendre une lance, & d'assommer les habitans, Magistrats & Comédiens ; mais il avoit fait vœu de se modérer. Deville trouva un

expédient; il y a apparence, dit-il, que ces gens-ci n'ont jamais entendu chanter *Pentido*; vous n'êtes pas musicien, il est vrai, mais vous avez vu des représentations : Voici un moyen de vous tirer d'affaire. Tandis qu'habillé en Polyphème, vous vous agiterez & ferez, sur le théâtre, tous les gestes d'un amant furieux & passionné, un de mes associés chantera pour vous, derrière la toile : Sa voix n'est guère connue, &, d'ailleurs, il a des secrets pour la déguiser. Mais il me semble, disoit Robert, que la musique étant une peinture, ainsi que la poésie, il faudroit un accord entre la musique, le geste & la déclamation; accord qu'il me paroît impossible de rendre, à moins que l'acteur ne soit musicien & poëte; or, mon ami, je ne suis ni l'un ni l'autre, & quelqu'intelligence que vous supposiez à votre associé, il est impossible que nous allions ensemble. Vous connoissez bien peu le public, lui dit Deville; plus vous ferez de contre-sens, & plus il vous applaudira; il prendra sur son compte toutes les bévues que vous ferez; la réputation de *Lunez Pentido* est si bien établie, que vous pouvez tout hasarder. La plupart des plaisirs du Public sont une affaire de convention : Au spectacle le plus ennuyeux, il s'amusera, s'il est convenu qu'il doit s'amuser, & s'ennuyera au plus amusant, s'il n'est pas réputé pour être très-agréable. Robert consentit à tout ce qu'on voulut : On fit une répétition, & l'on annonça le spectacle si désiré. Par malheur, dans l'intervalle,

le véritable *Lunez Pentido*, qui revenoit de Turin, & qui passoit dans le village où Robert devoit jouer sous son nom, mais qui n'étoit connu de personne, voulut assister à la représentation. On s'assemble, la toile se lève, Robert fait ses gestes, & le Musicien, caché dans la coulisse, chante le rôle de Polyphème. Les spectateurs, & Lunez lui-même, crurent que le même Acteur chantoit & gesticuloit, l'illusion à cet égard étoit complette; mais le Musicien chantoit faux de toutes ses forces. Lunez, auteur du poëme & de la musique, qui voyoit estropier l'un & l'autre, & qui, d'ailleurs, étoit si mal imité, ne pouvant y tenir plus long-temps, saute sur le théâtre, & demande, d'un ton insolent, à Robert, de quel droit il s'avise de prendre & de déshonorer le nom fameux de *Lunez Pentido*; qu'il n'y avoit d'autre Pentido dans le monde que lui, & que quiconque prenoit ce nom étoit un imposteur. La patience de Robert ne tint pas contre l'insolence d'un histrion; il appliqua au *segnor Pentido* le plus rude soufflet qui eût encore été donné à aucun bateleur de Madrid, de Turin & d'Espagne. Pentido voulut riposter, Robert ne lui donna pas le temps, & d'un coup de pied, il l'envoya au fond de la salle. *Lunez* eut beau jurer qu'il étoit le véritable *Pentido*, il fut conduit en prison. Robert, qui avoit eu le temps de se calmer, acheva son rôle, & partit aussi-tôt, avant que le peuple fût dissuadé : Car telle est son injustice, que, quoiqu'il eût forcé Ro-

bert, malgré ses protestations, de prendre le nom & le rôle de Lunez, on lui en eût fait un crime : Il n'arrive que trop souvent que le Public se venge contre ses victimes du mal qu'il leur a fait.

Lorsque Robert fut parti, & que Lunez fut sorti de prison, on s'en prit à Deville, qui protesta qu'il ne connoissoit ni le faux, ni le vrai Pentido : Il dit que cet étranger, en parlant de Robert, s'étoit présenté comme un homme à talens, qu'il l'avoit bien accueilli, & que le Public avoit fait le reste. Lunez garda son soufflet & ses coups de pieds, joua Polyphème, comme si rien n'eût été, & ne fut pas autant applaudi que l'avoit été Robert, dont on disoit que la voix étoit plus harmonieuse & plus flexible, ce qui flattoit beaucoup le Musicien qui chantoit pour lui.

Robert se demanda pardon à lui-même de s'être emporté contre un homme qui, au fond, avoit raison, & qui, d'ailleurs, n'étoit qu'un misérable Comédien : Il protesta qu'à l'avenir, tous les bateleurs du monde lui donneroient des démentis, qu'il ne s'en formaliseroit pas.

Ce maudit orgueil tracassoit le bon Robert : Il résolut d'acquérir de la modestie, à quelque prix que ce fût; il crut qu'il en trouveroit au Vatican. Il arriva à Rome, le jour d'une grande solemnité : Le Pape faisoit le Service divin dans l'Eglise de Saint-Pierre. Robert, humblement prosterné, demandoit pardon à Dieu de tous ses crimes; il crut que ce n'é-

toit pas assez, & que, pour mieux s'humilier, il devoit s'accuser tout haut. Il s'approche du Pape le plus qu'il lui est possible, mais les Cardinaux l'écartent brusquement, & les Sbirres le frappent. Robert se félicite, & fait si bien, qu'il est tout près de Sa Sainteté ; alors, il s'écrie de toutes ses forces : Saint-Père, ayez pitié de moi ; & se précipite à ses pieds, la face contre terre. Le Pape le fit relever, & lui demanda ce qu'il désiroit : Vous avouer tous mes crimes, dit-il, & en obtenir le pardon de Votre Sainteté : Je crains, à tout moment, que l'enfer ne s'ouvre sous mes pas ; je suis le plus grand criminel qu'il y ait au monde. A ce propos, & à quelques autres, le Pape se doutant que c'étoit Robert le Diable, le lui demanda : Il en convint ; les Cardinaux reculèrent de frayeur. Mais, Robert, continuant à s'accuser, entra dans des détails si singuliers, que les assistans, malgré leur appréhension, s'approchèrent, peu à peu, de lui, & ne purent s'empêcher de sourire : Ils l'interrogèrent, & la naïveté de ses réponses lui concilia l'amitié de toute l'assemblée.

Le Saint-Père l'arrêta, & lui ordonna d'aller, à trois lieues de là, trouver un Hermite, auquel il acheveroit sa confession, & qui lui imposeroit une pénitence proportionnée à ses fautes. Robert baisa humblement les pieds de Sa Sainteté, & partit, bien persuadé qu'il étoit un homme tout nouveau, & que, désormais, il maîtriseroit toutes ses passions.

L'esprit rempli de grands projets de réforme, Robert s'acheminoit vers l'Hermitage : Chemin faisant, il rencontre un Chevalier, qui s'étoit engagé dans un marais, d'où il ne pouvoit se retirer; Robert court à lui, le dégage, prend le cheval par la bride, & le remet dans le bon chemin. Le discourtois Chevalier, au lieu de remercier son bienfaiteur, se met à le railler sur son énorme chapelet. Robert lui représenta qu'il étoit Chevalier comme lui, & que, quand même il ne le seroit pas, il devroit être plus sensible au service qu'il venoit de lui rendre. Le Chevalier ajoute l'injure à la plaisanterie : Robert, ne voulant avoir rien à se reprocher, l'avertit qu'il avoit résolu de se modérer, mais qu'il sentoit que sa patience étoit à bout : Le Chevalier répond par un éclat de rire. Robert replique par un coup de son gros chapelet au milieu de la figure du Chevalier, qui met sa lance en arrêt; Robert ne lui donne pas le temps; il s'élance sur la croupe du cheval, embrasse son ennemi, le jette par terre, & l'assomme à coups de poings. Meurtri, brisé, le malheureux demande grâce, & Robert ne la lui accorde, qu'après l'avoir traîné dans la marre d'où il venoit de le retirer.

Après cet exploit, Robert reprit le chemin de l'Hermitage avec le même sang-froid qu'avant cette aventure. Il arrive chez l'Hermite, qui vient au devant de lui; Robert se prosterne à ses pieds, & lui raconte toute sa vie. Ce qui lui coûta le plus à dire, fut le

massacre qu'il avoit fait des sept Hermites ; il ajouta qu'ils lui avoient pardonné en mourant, mais qu'il ne pouvoit se pardonner cette action. Le saint homme le consola, & lui fit promettre qu'à l'avenir, il auroit plus d'égard pour les Hermites. Ses exhortations, sa douceur pénétrèrent Robert : Il le retint le reste de la journée : Il partagea avec lui quelques fruits secs, du laitage & des racines. Lorsque la nuit fut avancée, ils se mirent en oraison : Le patient Robert la trouva un peu longue, interrompit cent fois l'Hermite, & cent fois lui protesta qu'il ne l'interromproit plus. Il n'y avoit, pour tout lit, dans l'Hermitage, que des nattes de paille, le saint homme s'y étendit & s'endormit.

Robert étoit trop fatigué pour pouvoir goûter les douceurs du repos. L'Hermitage étoit une grotte, sur le penchant d'un coteau, entourée d'un bosquet agréable ; la lune paroissoit : Robert entendit parler, il prêta l'oreille, il fut frappé de ces mots : „ Oui, mon „ cher Silvio, je consens à ce que tu désires, „ partons. „ Enflammé d'un saint zèle, il sort de la grotte, & court vers le lieu où il avoit entendu parler : Il trouve un jeune homme fondant en larmes, & une jeune femme qui le consoloit ; les deux infortunés, effrayés, tombent à ses genoux : Malheureux, dit-il au jeune homme, infâme ravisseur, quel est ton projet ? C'est, sans doute, d'enlever cette jeune fille à ses parens ; aussi-tôt, il le prend par la main & l'entraîne dans la grotte : Il

éveille l'Hermite : Mon père, lui dit-il, voïci un scélérat que je vous amène ; il étoit sur le point d'enlever cette jeune fille. L'Hermite, à demi endormi, reconnoît le prétendu coupable, qui tombe à ses pieds : Il le fait relever, & lui demande par quel hasard il a pu tromper la vigilance de sa belle-mère. Nous étions plus heureux, ma femme & moi, que nous ne pouvions l'espérer, dit-il, nous nous délivrions, pour toujours, de ses persécutions ; mais le bruit que Monsieur a fait l'aura, sans doute, éveillée, & nous sommes perdus. Rodebert, qui s'étoit flatté de faire une œuvre méritoire, en empêchant un enlèvement, voulut être éclairci. L'Hermite lui dit : Il ne faut jamais juger sur les apparences ; le jeune homme que vous voyez, est marié, depuis six mois, avec Cécile : Il étoit l'objet des désirs de sa belle-mère, qui, ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, a consenti de lui donner sa fille, dans l'espérance de venir à bout de ses desseins criminels. Aussi-tôt qu'ils ont été mariés, elle les a séparés & a protesté à Silvio que jamais elle ne permettroit qu'ils vécussent ensemble, à moins qu'il ne consentît à partager ses faveurs entre la mère & la fille. Quelque amour que Silvio ait pour son épouse, sa belle-mère l'irrite encore par les obstacles qu'elle y met, & par mille ruses que lui suggère sa passion. Tantôt, elle découvre à ses yeux les appas de Cécile ; tantôt, feignant d'être absente, elle les laisse se faire quelques caresses, qu'elle interrompt tout à

coup; alors, elle renvoye Cécile, se jette au cou de Silvio, & lui jure que, s'il veut consentir à ses feux, il jouira, sans réserve, de son épouse. Silvio a toujours rejeté avec horreur ces abominables propositions; il y a quelques jours qu'il m'a confié ces affreux secrets: C'est moi qui lui ai conseillé de fuir avec Cécile : Cette femme les suit de si près, & leur permet si peu d'être ensemble, qu'il n'a jamais pu trouver une occasion favorable, non seulement, d'exécuter son projet, mais même de le lui communiquer.

Je l'ai trouvée, hier, cette occasion, reprit Silvio; quoique la mère de Cécile couche dans la chambre de sa fille, elle a trompé sa vigilance; je lui ai donné rendez-vous derrière l'Hermitage, elle y étoit avant moi, parce que, comme ma belle-mère ferme, toutes les nuits, la porte de ma chambre, de crainte que je ne me glisse auprès de mon épouse, j'ai été obligé de descendre par la fenêtre, & de prendre les plus grandes précautions. Malgré les persécutions que nous avons essuyées, malgré la tendresse de Cécile pour moi, j'ai eu beaucoup de peine à la déterminer à me suivre, craignant d'abandonner une mère qui l'a toujours aimée, avant que cette malheureuse passion eût étouffé ses sentimens maternels. Nous allions, enfin, être heureux. Vous le serez, reprit Robert, où faut-il vous conduire? Hélas, reprit Silvio, j'ai un frère à deux lieues d'ici, & nous allions nous jeter dans ses bras; mais, si ma

belle-mère se doute que nous lui échappons, elle mettra à notre suite la moitié du village, qu'elle a su s'attacher par mille services qu'elle ne cesse de rendre à tout le monde. Ne craignez rien, dit Robert, malheur à quiconque voudroit attenter à votre liberté. Les jeunes gens, rassurés par son air intrépide, demandèrent à l'Hermite sa bénédiction : Il la leur donna, avec le produit de ses quêtes, pour les mettre en état de se soutenir jusqu'à ce qu'il eût déterminé leur mère à leur abandonner la dot de Cécile : Il espéroit de l'obtenir, en la menaçant de divulguer sa turpitude.

Ils se mirent donc sous la conduite de Robert & partirent. Cécile étoit très-belle, la demi-clarté de la lune prêtoit un nouvel éclat à ses charmes. Robert la lorgnoit en faisant, de temps en temps, des signes de croix : Silvio ne pouvoit s'empêcher de faire d'innocentes caresses à son épouse, elles les lui rendoit en cachette. Robert se sentoit tressaillir, & le vieil homme reprenoit le dessus, mais il se modéroit. Cécile fit un faux pas, Silvio la releva aussi-tôt, &, malgré la présence de leur conducteur, il se hasarda de lui donner un baiser. Robert s'en aperçut ; Ami Silvio, lui dit-il, avec un ton mêlé de fureur & de tendresse : Pour Dieu, cessez ce badinage, & pour cause : Vous vous caresserez tant que vous voudrez quand je n'y serai plus. Ce n'est pas que je blâme votre impatience, j'en ferois autant à votre place,

mais il y a temps pour tout. Enfin, ils arrivèrent chez le frère de Silvio, qui savoit ce qu'ils avoient à souffrir auprès de leur belle-mère, & qui les reçut à bras ouverts. Robert reprit le chemin de l'Hermitage, & fut de retour au lever de l'aurore.

L'Hermite attendoit Robert avec impatience, il lui rendit compte de son voyage, vanta, surtout, le bonheur de Silvio & la beauté de Cécile. Ne songeons plus à cela, lui dit l'Hermite, songeons à porter le calme dans votre conscience, & à appaiser vos remords. Vous savez tout ce que vous avez à réparer; y êtes-vous bien résolu? Hélas! reprit Robert, un peu moins que je ne l'étois avant d'avoir vu Cécile; je ne sais, mais elle a bouleversé toutes mes idées. L'Hermite prit occasion de cet aveu, pour faire sentir à Robert la foiblesse de l'homme; peu à peu, il le ramena à ses premiers sentimens, lui retraça le tableau de ses crimes, &, comme il avoit reconnu en lui un cœur bon & sensible, il insista, surtout, sur ses injustices, & sur le sang qu'il avoit répandu : Il lui peignit avec des traits si frappans les outrages qu'il avoit faits à l'humanité, qu'il lui fit concevoir une sainte horreur de lui-même : Il l'augmenta par le contraste de la bienfaisance de l'Être Suprème envers toutes les créatures, &, surtout, envers lui. Il fit naître dans son cœur le regret le plus vif d'avoir mérité la colère d'un Dieu que l'homme n'auroit jamais dû connoître, que par sa bonté.

L'Hermite étoit éloquent, il chercha plus à toucher ſon cœur, qu'à effrayer ſon eſprit; enfin, il en vint au point de faire déſirer à Robert tous les moyens d'expier ſes crimes. S'il faut porter ma tête ſur un échafaud, ordonnez, mon père, dit-il, j'y cours. Non, lui dit l'Hermite, le ciel n'exige point ce ſacrifice; mais ce qu'il veut de vous, eſt, peut-être, plus pénible pour une ame auſſi hautaine que la vôtre. Il ordonne que vous contrefaſſiez le muet & l'inſenſé, que vous diſputiez aux chiens votre nourriture, & vous ſerez dans cet état juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de vous en délivrer, & que vos crimes ſoient expiés. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'il vous pardonnera vos fautes : C'eſt Dieu lui-même qui vous parle par ma bouche. Vous êtes le maître d'accepter ou de rejeter ces conditions; ſi vous les acceptez, vous avez tout à eſpérer : Mais ſi vous les refuſez, vous deviendrez plus féroce que vous ne l'avez jamais été; le meurtre & les aſſaſſinats ne feront plus que des jeux pour vous, la paix ſera bannie de votre ame, la haine du genre humain deviendra pour vous un ſentiment néceſſaire. Robert promit de ſe ſoumettre à tout ce qu'on exigeroit de lui. L'Hermite ajouta, qu'il devoit, ſurtout, ſe garder, pendant ce temps d'épreuve, de faire du mal à qui que ce fût, quelque tentation & quelque occaſion qu'il en eût. Quelle que fût la bonne intention de Robert, cet article lui parut le plus pénible & le plus difficile; il en fit part à

l'Hermite, qui lui représenta que, devant contrefaire l'insensé, il lui étoit aisé de renoncer à toute sensibilité ; que ce qui nous portoit à la vengeance, étoit l'orgueil, & que, puisqu'il se sentoit le courage de passer pour insensé dans l'esprit de ceux qui le verroient, il devoit se sentir aussi la force de réprimer son orgueil, vice qui étoit incompatible avec la démence. Robert avoit de la peine à concevoir cette philosophie : Cependant, il se soumit ; il pria le bon Hermite d'obtenir du ciel la force qui lui étoit nécessaire pour remplir ses décrets, d'écarter de lui les tentations, & de ne pas lui faire rencontrer souvent des Céciles.

Robert prit congé de l'Hermite, & commença, dès ce moment, à goûter une paix intérieure qu'il ne connoissoit pas. Cet homme, dont l'orgueil s'étoit nourri de tant de crimes, que la cruauté avoit endurci, devint doux, affable, humble, & trouvoit dans ces vertus une volupté qu'il n'avoit jamais éprouvée dans la débauche.

CHAPITRE VIII.

Épreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il est déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous mêmes excitent l'envie. Conspiration découverte. Qu'est-ce que la vertu?

QUE la Religion a d'empire sur l'esprit de l'homme ! par elle, le tigre le plus sanguinaire devient un agneau paisible ; par elle,

aussi, l'ame la plus foible acquiert une force qui lui fait affronter les plus grands dangers. Ce Robert, que ses passions rendoient comme insensé, maintenant, sous le joug de la Religion, insensé volontaire, se soumet aux humiliations les plus avilissantes. Après avoir quitté l'Hermite, il revint à Rome : Sa feinte démence le faisoit suivre par les enfans, qui le poursuivoient à coups de pierre; mais, comme ses extravagances n'avoient rien qui tînt de la fureur, les honnêtes gens se contentoient de le plaindre, & le défendoient contre tous ceux qui l'attaquoient. Les uns s'amusoient de sa folie, les autres en avoient pitié : Il rioit en lui-même, en voyant que, parce qu'on croyoit qu'il avoit perdu l'esprit, il attiroit plus de monde autour de lui, que s'il eût eu tout celui des sept Sages de la Gréce.

En courant, ainsi, dans la ville, il se trouva auprès du Palais du Roi Astolphe; il y entra, monta dans les appartemens, & s'y promena, tantôt d'une vîtesse surprenante, & tantôt d'un pas grave & majestueux. Le Roi le regarda longtemps; il fut frappé de la taille & des traits de Robert; il le fit observer à un de ses amis: Voilà, dit-il, le plus bel homme que j'aye jamais vu; il paroît avoir perdu l'esprit, &, certes, c'est bien dommage : Il m'intéresse, je défends qu'on lui fasse aucun mal, je veux qu'on en ait soin, qu'on le serve, & qu'on ait pour lui toute sorte d'égards. Il le fit appeler, mais Robert ne répondit point : On

lui préſenta à boire & à manger, il réfuſa tout, ce qui ſurprit beaucoup tout le monde. Robert, par des folies agréables, amuſoit tous les Seigneurs. A l'heure du dîner, le Roi lui fit ſigne de le ſuivre; Robert obéit: Ce Prince lui préſenta lui-même, inutilement, différens mets. Il avoit un chien qu'il aimoit beaucoup, il prit ſur ſa table un poulet, qu'il lui jeta: Robert courut après le chien, lui arracha ſa proie; le chien voulut la ravoir, &, alors, il ſe fit un combat entre le chien & lui, qui amuſa le Roi. Robert fut le plus fort, le poulet lui reſta, & il le dévora avec avidité, n'ayant rien mangé depuis deux jours. Aſtolphe, qui crut que c'étoit une des manies de Robert de diſputer ſa nourriture avec ſon chien, jeta un pain tout entier ſous la table: Le chien y courut, mais Robert le lui enleva encore; il diviſa ce pain, en donna la moitié au chien, mangea le reſte. Le Roi demeura tout étonné: La folie de cet homme eſt bien ſingulière, dit-il, il ne prend rien de ce que nous lui offrons, & l'enlève aux chiens. Puiſque c'eſt ſa fantaiſie, il faut le ſervir ſelon ſon goût: Dès ce jour, on donna triple portion au chien du Roi, afin que le fou pût avoir ce qui lui étoit néceſſaire.

Après le dîné, Robert alla ſe promener dans le Palais, faiſant mille folies qui ne pouvoient cependant nuire à perſonne. Il mouroit de ſoif, & ne pouvoit demander à boire, à cauſe de la défenſe de parler qui lui avoit été faite par l'Hermite. Il vit une porte ou-

verte, qui donnoit dans le jardin du Palais, il entra, & courut ſe déſaltérer à la fontaine.

Le chien d'Aſtolphe s'étoit familiariſé avec Robert, & ne le quittoit plus. Quand la nuit vint, le chien ſe retira dans ſa loge, Robert le ſuivit, & ils couchèrent ſur la même paille. Le Roi s'attachoit de plus en plus à ſon fou : Il ordonna qu'on lui dreſsât un lit, il le refuſa encore, & fit ſigne aux domeſtiques de le reporter, montrant la terre & la paille ſur laquelle il avoit couché, & faiſant entendre que ce lit étoit trop bon pour lui. Aſtolphe, toujours plus étonné, ordonna qu'on lui portât, chaque jour, de la paille fraîche. Robert lui en marqua ſa reconnoiſſance par quelques folies aimables. Son Maître ſuivoit de près toutes ſes actions; il lui trouvoit de la douceur, de la complaiſance, de la généroſité; il l'avoit vu, quelquefois, diſtribuer aux pauvres ce que les chiens lui laiſſoient pour ſa ſubſiſtance, encore le faiſoit-il avec un tel diſcernement, qu'il n'y avoit que les vrais pauvres qui euſſent part à ſes aumônes, repouſſant les pareſſeux & les vagabonds, & leur faiſant ſigne d'aller travailler.

Ceux qui avoient beſoin de la protection du Roi, avoient obſervé qu'il avoit de l'amitié pour ſon fou; ils ne manquèrent pas de profiter de cette découverte : C'eſt à lui qu'ils remettoient les placets qu'ils adreſſoient à ſon Maître. Robert ne les rendoit jamais ſans les lire : Lorſque la demande lui paroiſſoit juſte, il donnoit le placet à Aſtolphe, un genou à terre;

terre ; mais, lorſqu'il la trouvoit injuſte, ou mal fondée, il préſentoit le Mémoire à demi déchiré ; ce qui lui attira beaucoup d'ennemis, & ne lui fit qu'un très-petit nombre d'amis. Un de ceux dont il avoit mal accueilli le Mémoire, s'aviſa de le frapper, en préſence du Roi. Robert, ne pouvant réſiſter au premier mouvement, prit un air furieux qui fit trembler l'aggreſſeur, &, ſe modérant auſſi-tôt, il le prit par la main & l'embraſſa. Le Roi, qui s'étoit aperçu de cette action généreuſe, fit arrêter l'homme injuſte, & ordonna qu'il fût conduit en priſon : Robert tomba aux genoux de ſon Maître, & fit tant par ſes prières, qu'il obtint la grâce du coupable.

Robert ſe modéroit en tout : Son caractère n'étoit pas changé, parce que le caractère ne peut l'être ; mais, comme le fonds en étoit bon, l'habitude de la modération, qu'il acquéroit peu à peu, le rendit excellent : Le chef-d'œuvre de cette habitude fut le pardon des injures. Un de ſes ennemis eſſaya de perſuader à Aſtolphe que Robert contrefaiſoit le muet & l'inſenſé : Il étoit d'autant plus facile de le prouver, qu'on lui voyoit faire, tous les jours, des actions de très-bon ſens. Eh bien, dit le Roi, ſi c'eſt ſa fantaiſie, puis-je l'en empêcher ? D'ailleurs, n'eſt-ce pas être fou que de le contrefaire, &, ſurtout, d'une ſi vilaine manière ? Quel agrément trouveroit-il, s'il n'étoit pas dans la démence, à partager ſa nourriture avec des chiens, à coucher ſur la paille, à mener la vie la plus dure ? Sire,

reprit l'homme méchant, on a souvent des raisons pour se déguiser; qui sait si cet homme, que personne ne connoît ici, n'est pas l'espion de quelque Prince qui a de mauvais desseins sur Rome? J'ai même de fortes raisons pour le croire coupable : Que risquez-vous, en approfondissant ce mystère? Et par quel moyen, reprit le Roi? Le méchant répondit : D'abord, en le flattant; s'il s'obstine, en le menaçant; &, si ce moyen est inutile, par les tortures. J'y consens, dit Astolphe, mais à condition que, si cet homme est réellement muet & fou, vous subirez la même peine. Le méchant frémit, & dit qu'on pourroit, avant tout, le faire examiner par des Médecins.

Leur conversation n'étoit pas encore finie, que Robert arriva tout essoufflé, conduisant par la main un étranger qui se débattoit en tremblant. Robert le remit à son Maître, & lui fit entendre, par des signes, que cet homme lui étoit suspect : Il lui remit, en même temps, un papier qu'il avoit surpris. Astolphe le lut, & y trouva le projet d'un complot contre l'Etat, dans lequel l'accusateur de Robert étoit impliqué. Le Roi le fit arrêter, & s'assura, en même temps, de la personne de cet étranger. Robert, qui passoit, non seulement, pour insensé, mais, encore, pour sourd & muet, fit signe à son Maître de lui donner, par écrit, quel étoit le crime du Seigneur qu'il venoit de faire arrêter. Le Roi lui dévoila le mystère du complot : C'est moi, lui écrivit-il, qui suis l'objet & la cause de cette trahison. Le

Prince Oforio, d'une des plus grandes Maifons d'Italie, a demandé Cynthia, ma fille, en mariage; quoiqu'elle foit muette, comme toi, fa beauté, fes talens, &, furtout, fa richeffe, lui ont attiré une foule d'adorateurs. Oforio, n'ayant d'autre mérite que fa naiffance, & une ambition démefurée, s'eft mis fur les rangs, & a cru qu'il lui fuffifoit de fe préfenter pour être accepté : Je n'aime point fon caractère féroce, fon orgueil m'a toujours révolté, & j'aurois eu la plus grande répugnance de l'avoir pour gendre. Cependant, comme j'aime beaucoup plus ma fille que je ne haïffe Oforio, je lui fis part de fes prétentions, en ne marquant ni défirs, ni éloignement pour ce mariage. Ma fille me protefta qu'elle feroit toujours foumife à mes volontés, & que, quoiqu'elle fe fentît un dégoût invincible pour Oforio, elle étoit prête à l'époufer. J'embraffai ma fille, & je dis à Oforio qu'elle étoit déterminée à ne pas fe marier encore, & que mon intention étoit de ne pas la contraindre. Oforio me jura, dès ce moment, une haine éternelle : L'autorité fuprème, que j'exerce, ne lui a pas permis d'éclater. Je fuis informé, depuis quelque temps, qu'il ne fe contente pas de murmurer contre le Gouvernement, mais qu'il a des relations avec les Sarrafins. Je le fais épier, fes manœuvres avoient échappé à mes recherches : Le papier, que tu viens de me remettre, me découvre qu'il a des liaifons dangereufes au dedans & au dehors de Rome; plufieurs

complices y font nommés, & cet homme, que je viens de faire arrêter, est un des principaux.

Robert, en lisant cet écrit, fut confondu: L'Hermite lui avoit ordonné de ne faire du mal à qui que ce fût, &, en découvrant une conspiration, il devenoit la cause de la mort d'une infinité de personnes. Ce scrupule, mal fondé, le tracassoit: Il écrivit, au bas du papier du Roi, qu'il le supplioit d'accorder, si cela se pouvoit, sans conséquence, la grâce de ce complice. Astolphe répondit qu'il avoit plus d'une raison pour ne pas lui faire grâce, & lui rapporta tout ce que cet homme lui avoit dit, au sujet de sa prétendue démence, & des soupçons qu'il avoit voulu lui inspirer sur le compte de Robert, qui, sans hésiter, écrivit encore, que les plus insensés avoient de bons intervalles, & que c'étoit ce qui rendoit leur sort plus déplorable. Tu vois, répondit le Roi, toujours en écrivant, le cas que je fais des accusations de cet homme: Cependant, il faut bien que tu m'ayes inspiré une grande confiance, puisque, malgré ton état, je t'ai dévoilé des secrets d'une aussi grande importance. Robert ne répondit rien. Astolphe lui demanda de quel pays il étoit? De la mer Baltique, écrivit Robert. Quels sont tes parens? Le chien de Procris & la grande Ourse. Quel âge as-tu? Six cents quatre-vingt-dix-neuf ans. Le Roi crut que sa folie le reprenoit, & le quitta, en lui recommandant le secret.

Les soupçons dont on avoit fait part à As-

tolphe, inquiétoient Robert : Il étoit ſur le point d'écrire à l'Hermite, pour le conſulter ſur ce qu'il devoit faire, pour bien établir ſa réputation d'inſenſé; il ſe douta, cependant, que, ſi ces ſoupçons avoient fait quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roi, il ne manqueroit pas de le faire queſtionner, & de mettre des eſpions auprès de lui. Il ne ſe trompa point dans ſes conjectures. Il y avoit, dans le Palais, un Juif fort conſidéré par ſes richeſſes & par ſes grandes lumières ſur les finances; c'étoit lui qui recevoit les revenus de l'Etat, & il étoit l'ame du Conſeil. Aſtolphe lui marquoit beaucoup de confiance, mais il étoit fier & arrogant. Robert étoit encore ſur ſa paille avec le chien du Roi, ils déjeûnoient enſemble, lorſque le Juif vint, d'un air affable, eſcorté de quelques Seigneurs, pour voir Robert, qui devina ſon deſſein. Le Juif s'aſſit à côté de lui, & ſe mit à écrire : Il fit pluſieurs queſtions, auxquelles Robert fit des réponſes, tantôt d'un bon ſens à faire croire qu'il étoit très-ſage, & tantôt d'une folie à perſuader qu'il étoit le plus fou des hommes, lui marquant le plus grand reſpect, & lui donnant des nazardes, jouant alternativement avec ſon chien, & faiſant au Juif les ſingeries les plus ſingulières. Le Juif, perdant patience, le menaça. Robert prit ſon temps, ramaſſa toute ſa paille, parmi laquelle il y avoit beaucoup d'ordures, l'entaſſa ſur le Juif, qui, après s'être débarraſſé, voulut ſe venger; mais ſon adverſaire, plus fort que lui, le prit à la gorge,

& le mena chez le Roi, à qui l'on raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer.

Cette action fit rire Aſtolphe, & confirma dans ſon eſprit la démence de Robert : Elle fut ſuivie de pluſieurs autres traits de folie. Son Maître, qui craignoit que les tracaſſeries qu'on lui faiſoit, ne fiſſent empirer ſon état, ordonna qu'on le laiſsât tranquille, & ne fut pas moins étonné de ce mêlange d'extravagance & de ſageſſe.

Il y avoit près de ſept ans que duroit l'expiation des crimes de Robert. Comme l'Hermite n'étoit éloigné que de trois milles, il s'échappoit, de temps en temps, du Palais, & alloit le voir : Il revenoit toujours le jour même, de manière qu'il avoit accoutumé tout le monde à ſon abſence, & l'on ne s'en inquiétoit plus. Dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il ne manqua pas d'aller lui communiquer ſes craintes & ſes ſcrupules. L'Hermite le raſſura ſur les unes & ſur les autres, & lui dit que ſes fautes lui étoient pardonnées, & qu'il pouvoit mettre fin, quand il voudroit, à ſa pénitence; qu'il eſpéroit que les efforts qu'il avoit faits ſur lui-même, l'avoient accoutumé au joug aimable de la vertu. Il eſt vrai, mon Père, lui dit Robert, que je me ſens plus tranquille, & que je trouve une eſpèce de volupté, lorſque je puis vaincre mon impétuoſité : Lorſque j'ai fait quelque bien aux autres, je goûte un plaiſir ſingulier, que je n'éprouvois jamais, lorſque je me livrois à tous mes penchans. Mais, mon

Père, dites-moi, je vous prie, qu'eſt-ce que la vertu, afin que je ne m'écarte jamais de ce qu'elle preſcrit? Mon ami, lui dit l'Hermite, vous me faites une queſtion, ſur laquelle on a écrit plus de volumes que ne pourroit en contenir mon hermitage, & à laquelle il ne falloit répondre que ces mots, ſur leſquels toutes les Religions, & la vôtre ſurtout, ſont fondées : Aimer Dieu, l'honorer; aimer le prochain, lui être utile autant qu'on le peut, &, enſuite, conſulter ſa conſcience dans toutes les actions de ſa vie. Le premier de ces préceptes doit néceſſairement élever votre ame, la pénétrer de la grandeur, de la bonté, de la juſtice de l'Être Suprême : Vous ne pouvez être rempli de ces idées, ſans que votre cœur n'en ſoit touché, & ſans que vous ne ſoyez pénétré de reconnoiſſance envers cet Être. La reconnoiſſance, qui doit néceſſairement vous porter à imiter, du moins autant que votre foibleſſe peut vous le permettre, cette juſtice & cette bonté, vous conduira, naturellement, à la pratique du ſecond précepte. Le troiſième eſt le guide le plus infaillible pour juger ſi vous avez rempli les deux premiers. Voilà, mon ami, en quoi conſiſte cette vertu, dont on a parlé ſi diverſement, parce que chacun l'accommode à ſon caractére, à ſes penchans & à ſes intérêts.

Robert ne trouva rien dans ces préceptes qui fût au deſſus de la raiſon & des forces humaines : Il queſtionna l'Hermite ſur la manière dont il devoit honorer Dieu, & ſur beau-

coup d'autres articles ; mais le ſaint homme ſe conforma toujours, dans ſes réponſes, au dégré de lumière & à la trempe d'eſprit de Robert, & fixa des limites à ſa curioſité.

CHAPITRE IX.

Guerre des Sarraſins. Batailles. Faits héroïques de Robert. Il eſt ſur le point d'en perdre tout le fruit.

ROBERT revint au Palais, plus content & plus tranquille qu'il ne l'avoit jamais été : Il ne crut pas qu'il fût temps encore de diſſuader perſonne ſur ſa folie. Il alla reprendre ſa place auprès de ſon chien, qui l'attendoit avec impatience, & qui, par mille careſſes, lui témoigna la joie qu'il eut de le revoir.

Cependant Oſorio avoit été informé de la découverte du complot ; il n'en attendit point l'effet, il ſortit de Rome avec pluſieurs de ſes conjurés, & donna avis aux Sarraſins, qui ſe tenoient tout prêts, au fond du golfe Adriatique, de deſcendre de leurs vaiſſeaux au premier ſignal. Le Roi avoit inſtruit le Pape de tout ce qu'il ſavoit de cette conjuration. Dès qu'on ſut qu'Oſorio avoit échappé aux ſupplices qu'il méritoit, on ſe douta bientôt que les ennemis ne tarderoient point à paroître. On leva des troupes, Aſtolphe ſe mit à leur tête, &, le troiſième jour, elles étoient campées ſous

les murs de Rome, d'où elles partirent pour ſe rendre dans la Romagne, à portée de s'oppoſer à la deſcente des Sarraſins : Mais ils les rencontrèrent, & les Romains furent obligés de rétrograder juſque ſous les murs de la ville. Les Sarraſins s'étoient déjà emparés de pluſieurs places de l'État-Eccléſiaſtique.

Tous les Chevaliers, & tous les Princes de l'Italie, ſe réunirent à Aſtolphe, & proteſtèrent de défendre leurs peuples juſqu'à la dernière goutte de leur ſang : Ils étoient plus indignés contre le Prince Oſorio, que contre les Sarraſins même. On publia qu'on promettoit au ſoldat qui le prendroit en vie, une récompenſe & des honneurs proportionnés à ce ſervice.

Les Romains, déterminés à combattre, allèrent au devant des Sarraſins, qu'ils trouvèrent à trois milles de Rome. Le courage & la fureur étoient égaux de part & d'autre : Les Romains étoient animés par l'amour de la gloire, par l'eſpérance de délivrer, pour toujours, l'Italie des incurſions des Barbares, & par le déſir de donner dans Oſorio un exemple qui épouvantât les perfides.

Tandis que les armées étoient en préſence, Robert, qui eût bien déſiré pouvoir ſe rendre utile dans cette occaſion importante, n'oſoit demander des armes, & ne ſavoit où en prendre : Il ſe contentoit de faire des vœux pour les Romains & pour le Roi. Il traverſoit le jardin du Palais, & alloit, à ſon ordinaire, à la fontaine, pour ſe déſaltérer, lorſqu'il

se trouva arrêté par un nuage éclatant ; il s'arrête, & se prosterne ; il entend une voix qui lui dit : *Va défendre la cause du juste, la victoire t'attend.* Robert se relève, &, au lieu du nuage, il trouve un beau cheval, & une armure qui paroissoit étincelante. Robert ne songe plus à sa soif, il s'arme, monte sur le cheval, & part.

Le hasard fit que la fille du Roi étoit à sa fenêtre, d'où elle vit Robert s'armant & se préparant au combat : Sa surprise ne l'empêcha pas de remarquer qu'il n'y avoit point, parmi tous les Chevaliers qui combattoient pour son père, un plus bel homme que lui : Mais, comme elle le croyoit insensé, elle s'imagina que c'étoit un nouveau trait de folie.

A peine étoit-il sorti des portes de la ville, qu'il rencontre des soldats blessés, qui lui annoncent que les Sarrasins ont l'avantage. Il ne tarda pas à trouver les Romains qui se battoient en retraite, & dont l'intrépidité soutenoit encore le combat : Il voit, d'un coup d'œil, les manœuvres des troupes, suppose un ordre du Général, & se fait suivre par les plus déterminés : Aussi-tôt, il se jette au plus fort de la mêlée, & fait jour à sa petite troupe. Dès qu'il est au centre, il ne fait plus attention au nombre, il frappe à droite & à gauche, & fait tomber les ennemis, qui l'entourent : Les têtes & les bras volent autour de lui ; son cheval, qui sembloit respirer le carnage, foule aux pieds ceux que le fer dévorant de Robert ne

peut atteindre. Les Sarrafins qui, en cet endroit, avoient enfoncé les Romains, reculent, & leur donnent le temps de fe rallier. Chacun rentre dans fes rangs. Le Général change fon ordre de bataille, &, au lieu de la défenfive, qu'il avoit été obligé de prendre, il fe difpofe à l'attaque. Un filence farouche règne dans les deux armées : D'un côté, on voit le Général des Sarrafins défefpéré de fe voir enlever la victoire, qu'il croyoit certaine; de l'autre, Aftolphe, & un Chevalier, que fa vifière baiffée empêchoit tout le monde de reconnoître, remplis de confiance. La bataille recommence. Robert attaque le Général, que défendoit un efcadron des plus braves Sarrafins; il perce jufqu'à lui : Sa petite troupe, qui ne l'avoit point abandonné, rompt l'ordre de l'efcadron ennemi, & laiffe un libre paffage au Chevalier, qui s'élance fur le Général, dont il évite, avec adreffe, tous les coups qu'il lui porte; il le faifit, & l'enlève de deffus fon cheval. Le Général fe débat en vain : Robert le porte fous fon bras gauche, &, du droit, écarte ou abat, avec fon épée, tout ce qui s'offre à fes coups. Il parvient jufqu'au Roi, & lui remet fon prifonnier; mais celui-ci faifit fon poignard, s'ouvre un paffage, & s'enfonce dans un bois, où on le perdit de vue.

Robert ne perd point de temps à écouter les éloges de fon Maître, & les applaudiffemens des Romains, qui l'entourent; il retourne au combat. Les Sarrafins, effrayés

de l'action dont ils viennent d'être témoins, ne songent qu'à éviter ses coups, & la fuite lui enlève ses victimes : Il parcourt les rangs ennemis, & les rangs entiers disparoissent devant lui, comme les feuilles dont la gelée a desséché les tiges, & qu'un ouragan disperse dans les airs. A la faveur de Robert, les Romains restent, non seulement, maîtres du champ de bataille, mais, encore, poursuivent sans relâche les Sarrasins, pendant deux jours & deux nuits, massacrant, dans leur course, tous ceux à qui leur agilité ne permet pas de les éviter, ou que la lassitude retarde. Ils sont, enfin, arrêtés par une rivière : Les Romains les joignent, & ne leur donnent point le temps de jeter un pont; alors, le carnage devient général, un tiers de ce qui reste de l'armée des Sarrasins s'engage dans le fleuve : Robert s'y élance, son cheval, avec la même facilité qu'un poisson, porte Robert à droite & à gauche : Ceux qui veulent l'éviter perdent le gué, & sont submergés. Il avoit quitté son épée en entrant dans la rivière, & s'étoit armé d'une massue : Chaque coup qu'il porte abat un ennemi, la rivière est presque entièrement nettoyée. Ceux qui restent encore reviennent vers le rivage qu'ils ont quitté, ils cherchent en vain à gagner les bords; les Sarrasins qui y combattoient, & que les Romains poussoient toujours vers la rivière, sont forcés d'y chercher un asyle, & s'y noyent. Enfin, de soixante mille combattans, à peine en reste-t-il quatre mille, qui jettent bas les

armes, & implorent la clémence du vainqueur. Le Roi leur fait grâce, afin qu'ils puiſſent porter dans leur pays la terreur des armes des Romains : Le reſte étoit noyé, mort ou bleſſé. On eut ſoin des derniers, on fit les autres priſonniers. On les conduiſit juſqu'à leur flotte, dont on s'empara, & on leur accorda ſix galères pour s'en retourner, après leur avoir fait ſigner une capitulation, par laquelle ils promirent que leur Nation ne rentreroit pas, de cinquante ans, dans l'Italie. On garda les principaux Chefs, & les bleſſés, pour otages.

Robert avoit diſparu au moment où il avoit vu que les ennemis capituloient. Aſtolphe fit chercher vainement le Chevalier, qu'on ne connoiſſoit que ſous le nom de terrible, que l'armée lui avoit donné. Il arriva à Rome, pénétra dans le jardin du Palais, ſans être reconnu, revint auprès de la fontaine, ſe déſarma, & ſe proſterna la face contre terre. Après avoir rendu grâce à l'Être Suprême, qui lui donnoit la force & la victoire, il ſe releva, & ne retrouva ni ſes armes, ni ſon cheval, qui avoient diſparu. Il appaiſa ſa ſoif, & alla ſe coucher auprès de ſon chien. Robert n'avoit reçu qu'une légère bleſſure au viſage, que le chien cicatriſa bientôt, en la léchant.

Le Roi ramena à Rome ſon armée triomphante, & chargée des dépouilles des ennemis. Il fit dépoſer le butin ſur la place, alla rendre compte au Pape de tous les détails de

cette bataille, revint au même endroit, régla le partage qu'on devoit faire des richesses immenses qu'on avoit prises aux ennemis, en fit mettre à part un tiers pour le Chevalier inconnu, & rentra dans son Palais, avec les Chevaliers & les principaux Chefs de son armée.

On y avoit préparé des fêtes magnifiques & un superbe repas. A l'heure du souper, Robert se présenta à l'ordinaire, alla se jeter aux pieds du Roi, & fit mille folies qui amusèrent beaucoup l'assemblée. Astolphe raconta les choses singulières qu'il savoit de lui, assura ceux qui ne connoissoient pas son fou, que, le plus souvent, c'étoit l'homme le plus sensé & du meilleur conseil qu'il eût vu, & qu'enfin, c'étoit à lui qu'il devoit la découverte de la conspiration d'Osorio : Il entra, à ce sujet, dans des détails qui étonnèrent tout le monde. Robert ne pouvoit s'empêcher de rougir, & faisoit semblant de ne rien entendre, continuant toujours à faire des extravagances. Son Maître l'appela, & lui fit comprendre, par des signes, qu'il venoit de gagner une bataille complette sur les Sarrasins. Robert lui fit des signes de félicitation, alla prendre son chien, & se mit à danser & à sauter avec lui, en signe de réjouissance. Le Roi s'aperçut de la blessure qu'il avoit au visage, le questionna, par signe, comment cela étoit arrivé ; mais Robert répondit que ce n'étoit rien, & continua de danser. Le Roi appela ses domestiques, leur dit que, s'il savoit que ce fût

quelqu'un d'eux qui eût bleſſé ſon fou, il le puniroit très-ſévèrement, défendant très-expreſſément qu'on fît aucun mal à un homme qui n'en faiſoit à perſonne. Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, dit un des Généraux, ce pauvre malheureux, qui a reſté tranquille dans ce Palais, eſt bleſſé, & nous, qui nous ſommes battus pendant trois jours, n'avons pas reçu une égratignure. Oui, reprit un autre, grâce au Roi, & à ce terrible Chevalier qui nous a ramené la victoire. Quoi, dit Aſtolphe, perſonne ne le connoît. Je ſerai donc privé du plaiſir de ſavoir à qui l'Italie & moi devons un ſi grand avantage: J'ai fait réſerver un tiers du butin pour lui; demain, je ferai publier que je promets une récompenſe à qui pourra m'apprendre le nom de ce brave homme.

La fille du Roi, qui étoit muette, mais qui n'étoit point ſourde, ſe lève, & fait ſigne à ſon père que c'eſt le fou. Le Roi, craignant de ſe méprendre aux ſignes de ſa fille, envoye chercher ſa gouvernante, pour lui ſervir d'interprète. La Princeſſe veut vous faire entendre, dit la bonne gouvernante, que le Chevalier qui a fait toutes les belles actions dont vous parlez, & ſans lequel Rome alloit être ſaccagée, n'eſt autre que ce fou. Aſtolphe ne put s'empêcher de rire, mais, enſuite, il ſe fâcha vivement contre elle & contre ſa fille, croyant que c'étoit une plaiſanterie qu'elle avoit imaginée pour tourner en ridicule l'amitié qu'il témoignoit à ce malheureux.

Quelques recherches que fît le Roi, il ne put découvrir autre chose sur le compte du Chevalier inconnu, & bientôt on cessa d'en parler. Trois mois ne s'étoient pas encore écoulés, que les Sarrasins, au mépris de la capitulation, excités par Osorio, traversèrent les mers avec une flotte plus nombreuse que la première, & une armée plus redoutable encore. Comme on savoit le peu de foi qu'il y avoit à faire sur les promesses des Sarrasins, on se tenoit sur ses gardes. Le Roi n'avoit pas licencié son armée, de sorte qu'à la première nouvelle de leur descente, il marcha en force contre eux. Cependant, on ne put les empêcher de s'avancer, & ils auroient, peut-être, repoussé les Romains, & mis le siège devant leur ville, si Robert ne fût venu au secours, & n'eût fait les mêmes prodiges que la première fois. Les Romains remportèrent encore une victoire complette, quoique moins décisive que la première, parce que les Sarrasins eurent le temps de regagner leur flotte. Robert, après que la bataille fut gagnée, disparut encore, sans qu'il fût aperçu de personne, que de la fille du Roi, qui l'avoit vu partir & revenir, mais qui, cette fois, avoit gardé le secret.

Astolphe avoit la plus grande curiosité de connoître le Chevalier inconnu, il fit de nouvelles perquisitions, mais aussi infructueusement que la première fois. Il résolut, à la première occasion, de prendre si bien ses mesures, qu'il découvriroit quel étoit ce brave Chevalier.

Les Sarrasins ne tardèrent pas à tenter une nouvelle entreprise; comme les côtes étoient bien gardées, ils firent croire qu'ils se retiroient, & allèrent descendre sur les côtes de Gênes: Ils firent des marches si adroites, qu'ils arrivèrent presque aux portes de Rome, sans qu'on s'en doutât. Le Roi eut, cependant, le temps de rassembler ses troupes, & de faire bonne contenance. Il se douta bien que le Chevalier inconnu ne manqueroit pas de revenir: Il appela un de ses Généraux, auquel il avoit le plus de confiance, & lui ordonna de former un détachement qu'il embusqueroit sur le chemin, afin de le surprendre: Les Chevaliers, qui avoient la même curiosité, entrèrent avec plaisir dans ses vues.

Dès le point du jour, le Général, & quelques Chevaliers, se cachèrent dans un petit bois, & mirent des sentinelles de tous côtés; mais, tous leurs soins furent inutiles: Robert vint au camp par un chemin opposé à celui qu'ils observoient. On les avertit que l'inconnu étoit arrivé, & que l'action étoit déjà engagée; le zèle & le courage des Chevaliers ne leur permirent pas d'attendre plus long-temps; ils rejoignirent l'armée, & l'action devint générale; elle fut encore plus sanglante que la première: On avoit ordonné de ne faire grâce à personne. Le Roi avoit envoyé un gros détachement sur le derrière des ennemis, pour leur couper le chemin de la retraite, & s'emparer de leur flotte. Robert observa dans quel endroit étoit le Général ennemi, & piqua vers

lui ; il étoit au centre, entouré de l'élite des troupes : Robert s'y élance, & son épée & son cheval brisent, abattent tout ce qui les arrête : Un seul de leurs coups faisoit tomber trois ennemis à la fois ; car, dans le temps que l'épée de Robert abattoit la tête de l'un, son cheval, avec ses dents, arrachoit l'épaule d'un second, &, d'un coup de pied, enfonçoit les côtes d'un troisième : Leurs mouvemens étoient si prompts, que l'œil pouvoit, à peine, les suivre ; lorsque Robert voyoit cinq ou six hommes de la même taille, & sur la même ligne, il ne s'amusoit pas à les frapper l'un après l'autre, mais d'un seul revers, il abattoit leurs têtes, ainsi qu'un moissonneur fait tomber les épis ou l'herbe des prés. Il s'éleva autour de lui un parapet de morts entassés les uns sur les autres, de sorte que Robert & son cheval se trouvèrent enfermés dans ce cercle affreux, formé, peu à peu, de soldats qui, pour frapper Robert, montoient sur ceux qui venoient d'être tués. C'est à la faveur de ce parapet que le Général évita sa fureur. Le cheval de Robert franchit la sanglante barrière : Le Général, qui voit son mouvement, se détourne, rompt les escadrons & s'enfuit. Cette fuite détermine celle de l'armée, la déroute devient générale, les Romains la suivent, assomment, foulent aux pieds de leurs chevaux tout ce qui se présente : Robert hache & met en pièces des troupes entières : On diroit que la foudre a nettoyé la place où son cheval a passé. Les Sarrasins cherchent à gagner leur

flotte ; mais ils rencontrent le détachement que le Roi avoit envoyé pour s'en emparer ; alors, ils se trouvent pris de tous côtés ; ils demandent quartier, leurs prières sont inutiles, tout est passé au fil de l'épée.

Osorio, aussi perfide envers ses associés, qu'il l'avoit été envers sa patrie, envoye au Roi, & lui fait proposer de lui livrer la flotte & le Général des Sarrasins, à condition que tout le passé sera oublié. Astolphe, qui vit que c'étoit le seul moyen de finir la guerre, & d'empêcher les Sarrasins de rentrer dans l'Italie, consentit à la capitulation : Elle est signée, & Osorio, sans pudeur, vient rejoindre les Romains ; il demande un corps de troupes considérable, les conduit sur une hauteur, & leur fait voir le corps de réserve du Général. Osorio, à la tête des Romains, marche contre eux ; les Sarrasins, qui ne se méfient pas de lui, le laissent passer avec sa troupe : Lorsqu'il a pénétré jusqu'au centre, il se développe, fond sur ses alliés, en fait une boucherie horrible, & saisit le Général, qui se débat inutilement ; il l'entraîne. Le traître Osorio l'égorge, plutôt pour se délivrer d'un témoin qui pouvoit lui reprocher sa perfidie, que pour se défendre, prétexte dont il se servit auprès du Roi, qui lui représenta que, suivant la capitulation, il devoit lui livrer le Général en vie, pour lui servir d'otage. Quant à la flotte, il y conduisit les Romains, s'embarqua avec eux sur une galère, prétexta un ordre du Général, & tout se rendit.

Lorsqu'il ne resta plus d'ennemi, Robert reprit le chemin de Rome; les Chevaliers, chargés de le surprendre, avoient pris leur poste dans un bois, sur le chemin de la Ville, se doutant bien qu'il s'y rendroit. Lorsqu'il passa; ils se partagèrent en deux troupes, & lui coupèrent le chemin, l'entourant de tous côtés. Robert s'arrêta, & leur demanda pourquoi ils le retenoient ainsi. Seigneur Chevalier, lui dirent-ils, c'est avec trop d'obstination vous dérober à nos hommages : Nous voulons connoître notre libérateur & celui de l'Italie. Chevalier, leur dit-il, je désire d'être inconnu; si mon bras vous a rendu quelques services, c'est le seul prix que j'en exige. Nous serions des ingrats de vous l'accorder, dirent-ils, ou des lâches : Car si c'est par modestie que vous vous cachez, notre devoir est de vous connoître, malgré vous; si c'est par orgueil, nous avons lieu d'être offensés, parce que chacun de nous n'a ni moins de courage, ni moins de vertu que vous, quoiqu'il ait moins de force, d'adresse & d'expérience : Ainsi, Seigneur Chevalier, ne trouvez pas mauvais que nous employions un peu de violence, si vous vous obstinez encore. Robert, sans leur répondre, pique son cheval, les écarte & leur échappe. Un des Chevaliers s'écria : Il n'y a qu'à abattre son cheval, & décoche un trait qu'il vise dans les flancs de l'animal, & que Robert reçoit dans la cuisse. Quoique la blessure fût profonde, & que le fer y eût resté, Robert n'en alla pas moins vîte. Il

revint à la fontaine, s'y désarma, retira lui-même le fer, & le cacha sous une pierre, mit sur la plaie de l'herbe, qu'il broya & qu'il recouvrit avec de la mousse, & enveloppa le tout le mieux qu'il put.

La fille d'Astolphe, qui s'intéressoit beaucoup à Robert, & qui savoit à quoi s'en tenir, ne témoigna encore rien. Le Roi & ses Chevaliers étoient rentrés au palais : Il s'informa si on avoit pu découvrir quelque chose au sujet de l'inconnu : Sa curiosité étoit portée au comble. Celui qui l'avoit blessé raconta tout ce qui s'étoit passé, & dit qu'en voulant abattre son cheval, il l'avoit blessé à la cuisse, que le fer de la flèche y avoit resté, & que le bois s'étoit brisé ; qu'en retournant, il avoit retrouvé ce bois, & qu'il seroit bien aisé, si l'on découvroit un Chevalier blessé, de vérifier si c'étoit l'inconnu. Le Chevalier témoigna beaucoup de regret d'avoir blessé un aussi brave homme ; puis il ajouta : Seigneur, vous avez fait mettre à part, pour lui, un tiers du butin qui a été fait sur les Sarrasins ; cette récompense acquitteroit un Souverain envers un Général qui lui auroit conquis trois provinces ; ce n'est pas encore assez, je crois que ce Chevalier mérite mieux que des richesses : S'il est digne, par sa naissance, de s'allier avec vous, je serois d'avis que vous lui promissiez votre fille : Qui sauve un royaume, mérite de le gouverner.

Le Roi approuva ce conseil, & fit publier dans toutes les villes d'Italie, que le Che-

valier aux armes blanches & au cheval blanc, qui s'étoit diftingué aux trois batailles contre les Sarrafins, pouvoit fe préfenter, avec le fer dont il avoit été bleffé, & qui étoit refté dans fa plaie, & venir accepter, de la main du Roi, fa fille pour récompenfe. Avant de faire les criées, on communiqua ce projet à la Princeffe, qui fit figne qu'elle l'approuvoit.

Oforio, qui aimoit la Princeffe, n'eut pas plutôt entendu cette publication, qu'il réfolut d'en profiter pour obtenir une main qui refufoit de fe donner. Il chercha un cheval & des armes femblables à celles du Chevalier inconnu, & fe fit une bleffure à la cuiffe avec le fer d'une flèche qu'il rompit. Quelque vive que fût fa douleur, il la fouffrit avec courage, dans l'efpérance qu'on feroit la dupe de fon ftratagème : Il étoit perfuadé qu'en amour, comme en guerre, il étoit permis d'employer indifféremment la rufe, la force ou la vertu.

Il crut qu'il devoit s'annoncer avec beaucoup de fracas; il habilla fes gens magnifiquement, leur donna les livrées & les chevaux les plus fuperbes, & entra dans Rome avec le cortége d'un triomphateur. Il fe préfenta, dans cet état, à Aftolphe, la vifière baiffée. Je viens réclamer, dit-il en entrant, la récompenfe que vous avez promife au Chevalier qui s'eft diftingué contre les Sarrafins, & à qui vous devez les trois victoires que vous avez remportées. Quoique vous m'ayez cru

votre ennemi, & leur allié; quoique les apparences fussent contre moi, il n'en est pas moins vrai, que, sous le prétexte d'une feinte conspiration, je les ai attirés dans l'Italie, pour faire périr cette nation infidelle sous mes coups. Tous les Chevaliers se regardèrent: La taille noble & l'air de beauté qu'on apercevoit à travers sa visière, sembloient confirmer que c'étoit là le Chevalier intrépide; mais le ton orgueilleux & la hauteur avec lesquels il s'annonçoit, renversoient leurs idées: Alors, il leva la visière de son casque, & l'on reconnut Osorio.

Le Roi parut étonné; mais le traître, qui savoit prendre toute sorte de caractères, lui dit, avec une feinte douceur: Est-il possible que vous ayez pu me croire si dénaturé, que j'eusse voulu livrer à une nation que je déteste, ma patrie, mes parens & mes amis, & mettre en leur pouvoir ce que j'aime le plus au monde? Non, je savois qu'il ne me restoit qu'un moyen de mériter votre estime: C'étoit en me couvrant de gloire, & en délivrant l'Europe, du moins pour long-temps, des perfides Sarrasins. Ils ont su que vous m'aviez refusé votre fille; ils ont cherché à me mettre dans leurs intérêts; je leur ai promis tout ce qu'ils ont voulu, & c'est sous ce prétexte que je les ai attirés dans l'Italie. Je combattois avec eux; mais, quand l'action étoit engagée, je passois dans l'armée des Romains, je prenois une autre armure & un autre cheval, qu'un Ecuyer affidé me tenoit tout prêts,

&, alors, inconnu de l'une & de l'autre armées, je me livrois à mon courage.

Le Roi loua la générosité d'Osorio; elle lui paroissoit d'autant plus admirable, qu'il s'étoit exposé à passer pour un traître. Osorio, pour le confirmer dans sa bonne opinion, lui présenta le fer de la flèche, qu'il avoit, disoit-il, arrachée de sa cuisse. Le Chevalier qui avoit blessé le Chevalier inconnu, s'aperçut aisément que ce n'étoit pas le fer de la flèche qu'il avoit décochée; mais il ne dit rien, étant bien assuré de confondre l'imposture quand il voudroit, & sachant bien qu'un tel mensonge ne pouvoit pas se soutenir long-temps. Astolphe lui dit qu'il avoit bien mérité la récompense qu'il avoit promise, & qu'il alloit en prévenir sa fille.

CHAPITRE X.

Prodiges. Triomphe de Robert. Tournoi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne sont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril pressant.

ROBERT n'avoit rien perdu de la conversation d'Osorio & du Roi : Quoiqu'il connût à peine la Princesse, il fut fâché qu'on la donnât à un homme capable d'une telle imposture. Jamais il n'avoit été si fortement tenté

de

de rompre le filence, quoique l'Hermite l'eût afſuré que fon temps d'expiation étoit fini, il voulut, avant que de parler, le conſulter encore. Il vivoit toujours de la même manière qu'avant fes exploits, n'ayant d'autre conſolation que fon chien, faiſant mille folies, & rapportant à Dieu ſeul la force de fon bras.

Tandis qu'il fe diſpoſoit à partir pour l'Hermitage, Oforio vint réclamer la parole du Roi. La Princeffe ayant appris à qui on la deftinoit, tomba dans le plus grand déſeſpoir; elle ne pouvoit pas douter que le perfide Oforio ne fe parât des actions d'autrui : Elle fut ſaiſie d'une fièvre violente. Le Roi, qui prenoit Oforio pour le véritable héros qui avoit vaincu les Sarraſins, attribua la maladie de fa fille à l'averfion qu'il favoit qu'elle avoit pour lui. Il la prit par la main, la préſenta au perfide, & lui ordonna de fe parer pour la cérémonie de fon mariage, qu'il remit au lendemain, & fortit, ſans vouloir l'entendre.

Robert, conſterné, apprit les chagrins de la Princeffe, voulut la voir : Comme tout lui étoit permis, il s'introduifit, fans difficulté, dans fon appartement : On le laiffa entrer, eſpérant que fes folies pourroient la diftraire. Il s'aperçut qu'elle le regardoit avec attendriffement; &, lui-même, lorſqu'il voulut commencer fes extravagances, il fe fentit pénétré de triſteffe & de reſpect : Il la conſidéra quelque temps, & fortit les larmes aux yeux.

Animé d'un fentiment qu'il ne connoiffoit pas, il part, & trouve l'Hermite à moitié

chemin. Je sais, mon fils, le sujet qui t'amène, lui dit-il; va, retourne à Rome, laisse faire le Ciel, il sait où il veut te conduire; continue à paroître muet & fou, jusqu'à ce que, moi-même, je t'ordonne le contraire. Le docile Robert embrassa l'Hermite, & alla reprendre sa place auprès de son chien : Il l'avoit demandé au Roi, qui le lui avoit donné.

Le jour paroissoit à peine, que la Princesse vit entrer son père pour hâter la cérémonie. Sa fille se jeta vainement à ses genoux : J'ai promis, lui dit-il; & toi-même, avant de faire faire la publication de la récompense que je promettois au vainqueur des Sarrasins, lorsque je t'ai consultée, n'as-tu pas consenti à tout? La Princesse fut obligée d'en convenir; mais, en même temps, elle fit signe que ce vainqueur n'étoit point Osorio. Son inflexible père prit un air courroucé, ne l'entendit point, ou, du moins, feignit de ne point l'entendre, & sortit, pour attendre les personnes qui devoient assister à la cérémonie.

Lorsque tout le monde fut assemblé, Astolphe conduisit Osorio dans l'appartement de sa fille; il prit l'extérieur de l'amant le plus tendre, la Princesse lui répondit par une indifférence accablante. Osorio avoit trop bonne opinion de lui-même, pour ne pas se persuader qu'il viendroit à bout de s'en faire aimer; ainsi, sans lui faire ni plaintes ni reproches, ils s'acheminèrent vers l'Église

de Saint-Pierre, où le Pape devoit les unir.

Robert, plein de confiance à la parole de l'Hermite, se contentoit de faire des vœux pour la Princesse : Ils ne furent point infructueux. Le Pape commençoit la cérémonie; déjà les mains des deux époux étoient unies; il alloit les bénir, lorsque la Princesse, qui jamais n'avoit parlé, sentit sa langue se délier. Alors, retirant sa main, & retenant celle du sacré Pontife : „ Arrêtez, s'écria-t-elle, ce n'est point là l'époux que le Ciel me destine; mon père m'a donnée, & j'ai confirmé ce don au vainqueur des Sarrasins, je proteste encore que je ne serai point à d'autre : Osorio ne l'est point; après avoir trahi sa patrie, l'imposteur profite de la modestie du plus brave des hommes, pour s'attribuer ses exploits, & pour lui enlever une récompense qu'il a si bien méritée. O mon Père, ajouta-t-elle, en s'adressant au Roi, comment avez-vous pu vous laisser séduire par un traître, dont le caractère vous est connu depuis si long-temps, quand vous avez, dans votre palais même, le héros que vous avez tant désiré de connoître ? Deviez-vous vous attendre que le Ciel, par un prodige auquel vous ne pouvez vous refuser, déliât ma langue pour vous dissuader. „

Astolphe, étonné, ne pouvoit croire ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit : Mais, il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de l'imposture d'Osorio; il le regarde avec indignation; &, sans le respect qu'il devoit au

Souverain-Pontife, & à la majesté du lieu où il étoit, il l'eût fait arrêter. Osorio sortit, & alla cacher sa honte chez les Sarrasins, qu'il trouva le moyen de séduire encore, après les avoir trahis. Le Roi demanda à sa fille, quel étoit donc ce héros qui avoit vaincu les Sarrasins ? Quand je vous l'ai fait connoître, dit-elle, vous n'avez pas voulu me croire ; il est dans votre palais : C'est à son amour, à ses vœux, à ses prières, que je dois la faculté de parler, que Dieu m'avoit refusée jusqu'à ce jour. Astolphe étoit bien éloigné de penser que sa fille parlât de Robert ; il lui nomma tous les Chevaliers qui venoient assiduement au Palais. Ce n'est aucun de ceux-là, dit-elle ; & ensuite, s'adressant au Pape, à son père & à tous ceux qui attendoient le dénouement de cette scène, daignez me suivre jusqu'au palais de mon père, ajouta-t-elle ; c'est là que vous verrez un prodige plus grand que celui qui vient de s'opérer en moi.

On s'empresse de suivre Astolphe & sa fille : Le Souverain-Pontife, malgré son âge avancé, veut être témoin d'un évènement qui lui paroît si extraordinaire. La Princesse les conduit tous auprès de la fontaine où Robert avoit accoutumé d'aller se désaltérer ; elle lève une pierre, & prend le fer de la flèche qu'il y avoit caché. Voilà, dit-elle, le fer dont le Chevalier que vous avez surnommé le terrible, fut blessé au retour de la troisième bataille. Elle demanda au Chevalier le bois de la flèche, & l'ajusta si bien au fer, que personne ne put

douter que ce ne fût l'arme dont ce héros avoit été frappé. Au retour du combat, reprit la Princesse, je l'ai vu, de cette fenêtre, arracher ce fer de sa plaie, & le cacher sous la pierre : C'est dans ce même lieu que je l'ai vu s'armer avant le combat & venir se désarmer après la victoire, sans que j'aye pu découvrir ce que devenoient son cheval & ses armes : Il ne s'agit plus que de vous faire voir cet homme extraordinaire.

La Princesse prit son père par la main, & le conduisit à l'endroit où couchoit Robert ; on le trouva sur la paille jouant avec son chien. Le Roi crut que sa fille étoit elle-même tombée en démence ; elle s'aperçut de son étonnement, &, se tournant vers lui : Voilà, lui dit-elle, celui à qui vous devez toute votre gloire & le salut de l'Italie. Robert se leva ; ceux qui le connoissoient pour le fou du Roi, commencèrent à lui trouver dans les traits une noblesse qu'ils n'y avoient point remarquée ; mais quelle apparence qu'un fou eût pu faire des exploits si glorieux ? Cependant Robert les regardoit d'un air étonné, ouvroit de grands yeux, rioit niaisément, & faisoit mille folies qui excitoient les uns à rire, les autres à la pitié.

Astolphe appela Robert en particulier, & le pria de lui montrer sa cuisse. Robert, feignant de ne pas l'entendre, revint à la compagnie, & se mit à sauter & à danser. Le Pape crut qu'il auroit plus d'autorité, & lui ordonna de parler, s'il en avoit la faculté, ou, du

moins, de répondre à l'invitation que venoit de lui faire le Roi. Robert, comme s'il ne l'eût point entendu, donna sa bénédiction à Sa Sainteté; mais, comme il se retournoit, il aperçut l'Hermite derrière tout le monde. L'Hermite, à qui la Providence découvroit ses secrets, avoit eu connoissance de la destinée de Robert; il s'étoit rendu au palais d'Astolphe, sachant ce qui devoit s'y passer, &, étant bien persuadé que Robert, plus docile aux ordres du Ciel qu'à ceux des hommes, continueroit de contrefaire le muet & l'insensé, si, de la part de Dieu, il ne lui ordonnoit le contraire.

Lorsque Robert eut aperçu l'Hermite, il prit un air grave & sérieux, & se prosterna la face contre terre, le saint homme le releva & lui dit : Puisque vos crimes sont expiés, rien ne vous empêche de vous déclarer. Vous voyez, ajouta-t-il, en se tournant vers la compagnie, ce fameux Robert surnommé le diable à cause de sa méchanceté : Dieu, qui connoissoit son cœur, touché de ses remords, lui a pardonné ses crimes; il les a expiés par dix ans d'humiliation. Il n'étoit ni muet ni insensé; mais il a paru l'un & l'autre à tout le monde : Il a vécu de ce que les chiens ne vouloient point; il a mené, à peu près, la même vie qu'eux, c'est par là qu'il est venu à bout d'humilier cet orgueil & cette férocité qui le rendoient redoutable à toute la Normandie. Ce même Dieu, qui l'humilioit, a suscité son bras pour votre délivrance, c'est lui qui lui donna le cheval & les armes qui l'ont si bien servi

dans les combats. L'orage gronde encore, & Robert doit donner aux Romains de nouvelles preuves de sa valeur.

Robert se prosterna encore, adora l'Être Suprême, & alla se jeter dans les bras du Roi, qui ne pouvoit retenir ses larmes, & qui s'excusoit auprès de sa fille, de n'avoir pas voulu la croire, lorsqu'elle rendoit témoignage à la vérité. Robert la remercia & lui dit tout ce qu'il avoit souffert, lorsqu'il l'avoit vu sur le point d'être sacrifiée à l'imposteur Osorio. La Princesse lui témoigna l'estime qu'elle faisoit de ses vertus. Astolphe, & tous ses courtisans, étoient dans la joie & dans l'admiration de voir discourir ensemble deux muets, & ce qui les étonnoit davantage, étoit l'air de sagesse & de modération de Robert, qu'ils avoient toujours pris pour un fou : Le Roi seul rappeloit des traits qui lui avoient donné l'idée d'une prudence consommée ; il vouloit, le jour même, l'unir à sa fille, mais l'Hermite s'y opposa. Robert n'osa murmurer ; mais il soupira : La Princesse ne dit rien, rougit & baissa la vue. Le Pape voulut savoir pourquoi l'Hermite refusoit son aveu à une union si belle : Robert, dit-il, n'a pas encore été armé Chevalier ; sa présomption, après toutes les épreuves, & de plus fortes qu'il n'en faut pour être admis dans cet Ordre, lui en fit rejeter la cérémonie, comme une chose vaine & inutile. Robert convint de sa faute, & supplia le Roi de lui prescrire tout ce qu'il devoit faire

pour la réparer, & pour se rendre digne de cet honneur. Rien, répondit ce Souverain; puisque vos preuves sont faites, qu'est-il besoin d'en faire de nouvelles? Ah! Prince, reprit Robert, je les déteste, ces preuves que j'ai faites, l'orgueil & la férocité seuls conduisoient mon bras. Un Ordre, fait pour la valeur, exclut tout ce qui ne tient point au vrai courage & à la générosité. Ce qui fait le prix des vertus, est la fin qu'elles se proposent : Autrement, il faudroit rendre les mêmes honneurs au mercenaire, qui, pour un modique intérêt, s'élève au faîte des tours les plus hautes, pour en réparer ses ruines, qu'au guerrier qui s'expose aux plus grands dangers pour le salut de sa patrie.

Astolphe convint de cette vérité, & fit publier un tournoi, qu'il fixa au huitième jour. Robert reconduisit la Princesse dans son appartement, & lui demanda la permission d'aller la voir, & de lui faire agréer les témoignages de sa reconnoissance. Elle le lui permit, après en avoir demandé le consentement à son père. Le Pape embrassa Robert, félicita le Roi de la joie que le Seigneur répandoit sur sa maison, & se retira. Robert, qui, jusqu'à ce moment, avoit négligé sa parure, se crut obligé de prendre un habillement conforme à son état, & se fit un devoir de la décence & de la propreté. Il parut un nouvel être à Astolphe & aux Courtisans : On fut frappé de sa beauté & de son air de grandeur, que sa modestie relevoit encore; lui seul ne

s'en aperçut pas, sa bienfaisance & sa bonté, loin de souffrir aucune altération, en éclatèrent davantage. Il alloit au devant de tous ceux qui souffroient, ou qui étoient dans le besoin ; ceux qui lui avoient marqué du mépris, de l'humeur, & qui, même, contre les ordres du Roi, l'avoient affligé, lorsqu'ils le croyoient insensé, fuyoient sa présence, ou ne l'abordoient qu'en tremblant, ou avec un air consterné. Dès que Robert les apercevoit, il alloit à eux, les rassuroit par ses caresses, & se contentoit de leur dire, avec douceur : Que cet exemple vous apprenne à être humains & compatissans envers les fous comme envers les sages : Car, quelque sage que vous puissiez être, il ne faut qu'une fibre dérangée pour vous rendre plus fou que je ne le paroissois.

Le jour fixé pour le tournoi, Rome fut remplie d'un concours étonnant d'étrangers : La guerre des Sarrasins y avoit fait venir les Chevaliers les plus renommés de toute l'Europe ; les exploits qui l'avoient illustré dans cette guerre, rendoient les joutes avec Robert très-dangereuses ; les Chevaliers les plus intrépides le craignoient : Ils espéroient de balancer sa force par leur adresse. A l'heure marquée, le Roi & sa fille, suivis de toutes les Dames de la Cour, parurent sur des échaffauds ornés magnifiquement. Les Hérauts d'armes firent leurs cris accoutumés ; Robert & les Chevaliers firent leur montre : Aucun d'eux n'effaçoit sa bonne grâce & son air majestueux ; chacun reprit sa place, & Robert parut dans la lice. Il fut

vainqueur dans tous genres de combats ; mais il ménagea si bien ses forces, que les vaincus sembloient partager avec lui l'honneur de la victoire.

Le dernier qui se présenta étoit couvert d'une armure noire, parsemée de têtes & d'ossemens de morts & de flammes renversées. Sa taille étoit gigantesque ; il étoit monté sur un rhinocéros, que, malgré sa pesanteur, il avoit dressé à caracoler & à voltiger. Ce Chevalier n'avoit point paru avec les autres : Il s'étoit présenté à la barrière lorsque les joutes étoient presque finies. Sa monture, ses armes, sa taille, effrayèrent la Princesse ; il n'étoit point armé d'une lance, comme Robert, mais d'une massue que six hommes des plus robustes auroient eu de la peine à lever. Le Roi vouloit que les Chevaliers combattissent avec armes égales, & que le Géant se servît d'une lance. Pourquoi, dit le Géant, prendrois-je plutôt une lance que lui une massue ? eh bien, que le hasard en décide, tirons au sort. Robert y consentit, pour satisfaire la Princesse : Car, pour lui, il lui étoit indifférent que son adversaire se servît de ses armes ordinaires, ou qu'il en prît d'autres. Le sort décida que le Géant prendroit une lance ; aussi-tôt sa massue s'allongea & forma une lance redoutable. Les spectateurs, à ce prodige, jetèrent un cri : Le Géant s'éloigne, prend du terrain, ils partent : Le rhinocéros s'élance avec l'agilité d'un aigle : Robert écarte le fer de son en-

nemi, frappe l'armure du Chevalier, qui retentit comme le bruit de dix cloches, dont chacune a un ſon différent. Auſſi-tôt la lance redevient maſſue, & le Chevalier en porte un coup ſur la tête de Robert, qui l'évita avec adreſſe. Le Géant ſecoua ſa maſſue dans les airs, & il en ſortit une fumée épaiſſe, qui forma autour de lui un atmoſphère d'où s'échappoient des éclairs éblouiſſans. Tout le monde trembloit pour Robert; lui ſeul étoit tranquille; il revient ſur le Chevalier aux armes noires, &, d'un coup de lance, il le renverſe ſur la croupe du rhinocéros. Le Géant parut furieux; il métamorphoſa ſa maſſue en épée étincelante : Robert ſaiſit la ſienne, &, alors, commença un effrayant pour les ſpectateurs. A chaque coup que Robert lui portoit, l'armure noire jetoit des flammes, & réſonnoit avec fracas. Robert jette ſon épée, s'élance ſur ſon ennemi, l'embraſſe & ſe précipite avec lui à terre. Ils ſe roulent ſur le ſable, le Géant pouſſe des hurlemens affreux; enfin, ſe voyant vaincu, il a recours à ſes derniers enchantemens. Une flamme dévorante dérobe les combattans à tous les yeux; la Princeſſe eſt déſolée, on croit Robert perdu; mais il ne quitte point priſe; la flamme ſe diſſipe, on voit Robert prêt à plonger ſon poignard dans le ſein de l'Enchanteur, au défaut de ſon armure. Il alloit le frapper, lorſqu'au lieu d'un Géant informe, il voit la Princeſſe elle-même qui lui ſourit avec tendreſſe; le poignard lui échappe, Robert eſt à ſes genoux : Le Géant profite de

ce moment, reprend sa première forme, remonte sur son rhinocéros, franchit les barrières, & s'enfuit en éclatant de rire.

Robert demeura confondu; il se félicitoit cependant d'avoir respecté l'image de la Princesse : Tout ce qui l'inquiétoit, étoit de savoir quel ennemi il avoit eu à combattre. Tous les spectateurs étoient dans le même embarras : Cette inquiétude suspendit, pour un moment, les éloges que méritoit Robert; ils lui furent prodigués par le Roi, par la Princesse, par tous les Chevaliers & par tous les spectateurs, que son combat avec le Géant avoit fait trembler.

Robert fut armé chevalier : Les fêtes, qui furent données à cette occasion, durèrent pendant huit jours, & servirent comme de prélude à celles de son mariage avec la princesse. Le Pape voulut le célébrer lui-même; jamais il n'avoit béni de si beaux époux; le peuple étoit dans la joie; le Roi donna des repas publics dans tous les quartiers de Rome : Les illuminations les plus brillantes succédoient au jour : On eût dit, pendant trois semaines, que le soleil ne quittoit pas l'horizon.

Dans le festin de noces qu'Astolphe donnoit, on servit un pâté qu'il avoit fait venir à grands frais, & qui avoit été fait par un cuisinier célèbre du Prête-Jean, le meilleur qu'il y eût dans le Catay. Ces pâtés, qui étoient fort à la mode dans ce temps-là, étoient composés de foies d'alcyons, de langues de colibris, & de truffes vertes des Indes. La Princesse, qui faisoit les honneurs

du festin, ouvre le pâté : Quelle est sa surprise ! un nain, qui n'avoit que onze pouces, s'élance avec une agilité surprenante sur la table, & amuse tous les convives par les propos les plus gais. Il propose à Robert de rompre une lance avec lui ; Robert se mit à rire, le prit sur sa main & le baisa. Chevalier, lui dit-il, tu sais qu'il ne faut mépriser personne ; si tu l'as oublié, j'espère, un jour, t'inculquer si bien cette leçon, que tu ne l'oublieras de ta vie. Robert ne fit que rire de sa menace, & donna le nain à son épouse, qui le baisa pendant tout son dîner, & qui l'assit à côté de son assiette, lui prodiguant & lui rendant ses caresses : Elle le garda, depuis ce jour-là, avec beaucoup de soin.

Lorsque ces fêtes furent terminées, Robert résolut d'aller, avec son épouse, voir ses parens en Normandie. Le Roi leur donna un cortége digne d'eux ; plusieurs Chevaliers les accompagnèrent, les courtisans & les dames les virent partir avec regret. Astolphe chargea Robert des plus riches présens pour le Duc & la Duchesse de Normandie ; mais il apprit, dans la route, que le Duc étoit mort, & que la Duchesse sa mère étoit au pouvoir d'un Chevalier, qui, sous prétexte du bien public, la tenoit renfermée, & gouvernoit sous son nom.

Robert & son épouse firent à Rouen l'entrée la plus pompeuse ; toute la Cour vint au devant d'eux, toute leur suite fut logée superbement : On avoit préparé, pour le Nain de la Princesse, un petit appartement de laque,

qui fut mis dans ſa chambre même, & une belle niche de brocard d'or pour le chien du Duc, qui, par reconnoiſſance, n'avoit jamais voulu ſe ſéparer de lui.

Après les premières cérémonies, Robert voulut embraſſer ſa mère; mais le Chevalier, qui s'étoit emparé du Gouvernement, la retenoit dans ſon château de Fécamp, où il lui faiſoit ſigner, de force ou de gré, tous les ordres dont il avoit beſoin pour fouler les peuples par des impôts & par les vexations les plus odieuſes : Il faiſoit exécuter ſes ordres avec la rigueur la plus révoltante. Les principaux Seigneurs de la Cour du Duc, qui connoiſſoient l'ame du Chevalier, rendoient juſtice à la Ducheſſe; mais le peuple, qui juge ſur les apparences, ne voyoit qu'elle, & commençoit à la haïr. Robert, inſtruit de la tyrannie du Chevalier, réſolut de le punir & de juſtifier ſa mère.

Il raſſembla des troupes, ſe mit à leur tête, & alla aſſiéger le Chevalier dans ſon château. Avant de former aucune attaque, il le fit ſommer de ſe rendre. Le traître parut ſur un balcon, tenant la Ducheſſe par la main, & appuyant un poignard ſur ſon ſein, prêt à la frapper au premier acte d'hoſtilité que Robert oſeroit tenter : Robert frémit, & n'oſa pas pouſſer la guerre plus loin. Le Chevalier avoit un fils unique, qu'il aimoit beaucoup, & auquel il eſpéroit de laiſſer la Normandie, lorſqu'il l'auroit uſurpée. Ce fils, heureuſement pour Robert, n'étoit pas avec ſon père : Il

étoit parti, depuis quelques jours, pour Rouen, pour s'oppofer à la defcente de quelques corfaires qui menaçoient les côtes : Il défendoit un château fur les bords de la mer. Robert y conduifit fon armée, & força le fils du Chevalier à fe rendre. Ce jeune homme étoit d'un caractère bien oppofé à celui de fon père : Robert lui fit part des fujets de mécontentement qu'il avoit contre le Chevalier, & lui raconta l'action barbare de fon père. Le jeune d'Angerville promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour lui faire rendre fa mère. Robert le garda pour otage, & lui promit, de fon côté, que, quoi qu'il en arrivât, il n'avoit rien à craindre pour fa vie, ne voulant pas le rendre refponfable des fureurs du Chevalier.

L'armée reparut devant le château de Fécamp; Robert fomma de nouveau le Chevalier, qui répondit que, fi on le fommoit une troifième fois, il égorgeroit la Ducheffe aux yeux de Robert. Celui qui portoit la parole, lui dit avec fermeté : Il y va non feulement de votre vie, mais encore de celle de votre fils, qui eft au pouvoir du Duc Robert. Le Chevalier ne pouvoit pas croire qu'en fi peu de temps, le Duc fe fût emparé du château de Fécamp. Lorfque l'envoyé le vit héfiter, il lui dit de paffer fur le balcon, & qu'il pourroit s'en convaincre. En effet, le Chevalier vit Robert tenant le poignard levé fur d'Angerville, qui tendoit les bras à fon père : Hâtez-vous, lui dit l'envoyé, vous connoiffez l'impétuo-

sité de Robert : Il attend votre réponse. Le tyran, tout barbare qu'il étoit, frémit à son tour, & consentit à l'échange de la Duchesse avec son fils : On vint rendre réponse à Robert, & l'échange fut fait tout de suite. Robert, en se séparant de d'Angerville, lui dit qu'il pouvoit offrir à son père sa vie sauve & ses biens conservés, s'il vouloit se rendre. Le Chevalier refusa constamment ; il se défendit avec une espèce de fureur ; il fit des sorties heureuses ; mais la fortune de Robert l'emporta, le château fut pris d'assaut. Robert ordonna qu'on prît soin du fils & qu'on lui amenât le père, auquel, en faveur de d'Angerville, il sauva la vie, mais qu'il retint prisonnier le reste de ses jours.

Robert triomphant, ramena sa mère à Rouen, & la rétablit dans tous ses droits : Elle ne pouvoit suffire à la joie qu'elle avoit de le revoir : Cette espérance l'avoit soutenue contre les persécutions du Tyran. Robert lui raconta toutes ses aventures, depuis le moment qu'ils s'étoient séparés ; il avoit le regret le plus sensible de n'avoir pas donné à son père la satisfaction d'être témoin de son changement, après lui avoir causé tant de chagrins par les égaremens de son cœur. Elle le tranquillisa à ce sujet, & lui raconta qu'il y avoit environ deux ans qu'un Hermite des environs de Rome, en passant à Rouen, avoit vu le Duc, & lui avoit appris que Dieu, qui avoit, sans doute, des vues sur son fils, l'avoit rendu le plus sage des hommes, quoi-

qu'il parût encore le plus fou; qu'il triompheroit des Sarrafins, & vengeroit fa mère d'un Tyran & d'un Génie malfaifant. Sa prophétie eft accomplie, dit Robert : Mais, quel peut être ce Génie, dont l'Hermite ne m'a jamais parlé? Il eft vrai que j'ai terraffé un Chevalier fort extraordinaire, & qu'à en juger par ce qu'on nous raconte des Génies, il paroît qu'il l'étoit : Je ne comprends pas comment je vous en ai vengée.

Le Duc Robert préfenta la Princeffe Cynthia, fon époufe, à la Ducheffe Mathilde. L'union la plus parfaite régnoit dans cette famille; les jeunes époux s'adoroient : Robert n'avoit à reprocher à la Princeffe que d'avoir trop d'amitié pour fon Nain : Elle le careffoit fans ceffe, & recevoit fes careffes fans conféquence. Un jour, que Robert étoit forti plus matin que de coutume, & que la Princeffe dormoit, le perfide Nain fort de fon petit appartement, prend la figure de Robert, s'approche du lit de fon époufe, & interrompt fon fommeil par un badinage plus férieux que celui auquel elle l'avoit accoutumé. La jeune Princeffe le repouffe négligemment, en l'avertiffant de prendre garde au petit Nain : Sois tranquille, lui dit-il; il dort. Le traître continue, elle fe débat; non qu'elle fonge à faire une longue réfiftance, elle ne veut que rendre le badinage plus intéreffant, & prolonger leurs plaifirs : Le lit étoit élevé, & le perfide cherchoit à s'y élancer; la jeune époufe, à demi-nue, fe défendoit comme dans fon fort,

Le pied gliſſe à l'impoſteur, & le chien de Robert s'éveille : Il ſort de ſa niche en aboyant, regarde, voit la figure de ſon maître, s'approche, & ſon nez dément ſes yeux. Plus il le ſent, & plus il ſemble ſe confirmer dans ſon idée; il redouble ſes aboiemens; le faux Nain, que ce bruit inquiète, donne un coup de pied au chien, qui, alors, plus ſûr de ſon fait, lui mord la jambe.

Le faux Robert jette un cri, & ne lâche point priſe : Heureuſement pour le véritable, les affaires pour leſquelles il étoit ſorti, finirent plutôt qu'il ne l'eſpéroit. Il revient auprès de ſon épouſe, &, pour la ſurprendre encore endormie, il marche ſur la pointe du pied : Il avoit entendu le cri du traître, l'aboiement du chien & quelques paroles conſolantes de ſa femme : Il entre furieux, & l'épée à la main. La Princeſſe jette un cri de frayeur; le faux Robert s'élance ſur l'époux & ſaiſit ſon épée, qu'il caſſe en mille pièces. Robert eſt confondu de ſe voir double : La Princeſſe eſt dans le plus grand embarras, & tremble pour tous les deux, ne ſachant pour lequel elle doit craindre. Le haſard conduit la mère du Duc dans l'appartement de ſon fils; ils s'étoient élancés l'un ſur l'autre : On veut les ſéparer en vain; ils ſe portent des coups terribles, & ne paroiſſent pas s'effleurer. Les femmes crient, ils gardent un morne ſilence, le chien ſeconde ſon maître, il fait mille morſures à l'impoſteur, qui ne ſe met pas en peine de l'écarter. La Princeſſe étoit ſortie de

fon lit & s'étoit habillée : Elle appelle fes femmes, &, enfin, on fépare les combattans. L'un ne fait pas un mouvement que l'autre ne le répète : Un miroir n'eft pas plus fidelle à repréfenter les minauderies d'une coquette, que le faux Robert à copier les fureurs du véritable : Il eft impoffible de démêler de quel côté eft la vérité. Le chien feul ne s'y méprend pas ; il s'élance encore, déchire l'habit de l'impofteur, & découvre fa poitrine, fur laquelle on aperçoit une efpèce de médaille. Robert, qui ne fe poffédoit pas, le faifit encore, & en fe débattant, arrache la médaille conftellée : Auffi-tôt, il ne trouve plus dans fes bras qu'un Nain, nègre & contrefait, ayant des pieds de bouc, & portant des cornes à la tête. Robert le jette loin de lui, fa femme veut le mettre en pièces ; mais le monftre s'élève, &, d'un faut, va fe percher fur la corniche de la cheminée.

Sufpendez vos fureurs l'un & l'autre, leur dit-il, il n'eft pas en votre pouvoir de me faire du mal : Je vous ai fait tout celui que j'ai pu, je voudrois pouvoir vous en faire encore ; mais je fuis vaincu : C'eft dans la médaille que tu tiens, que réfidoit mon pouvoir : Il devoit finir dès qu'elle feroit dans tes mains ; le hafard t'a mieux fervi que ta force : Apprends, maintenant, qui je fuis, & l'origine de ma haine contre toi.

CHAPITRE XI & dernier.

Aveux du Génie, qui servent d'explication à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi, supplice d'Osorio. Robert fixé dans ses États.

HUBERT, ton père, avant son mariage, avoit rencontré, dans un bal, Mélisandre de Poitiers, niéce de la Fée Minucieuse: Il lui dit qu'elle étoit jolie, soit qu'il le pensât en effet, soit pour ne pas rester sans rien dire auprès d'une jeune fille que le plaisir de la danse n'occupoit pas toujours. Quoi qu'il en soit, elle le crut, son cœur s'enflamma pour Hubert; elle lui faisoit mille petites agaceries, Hubert y répondoit par politesse, mais il n'alla jamais plus loin, & prit le tout en badinant: Peu de temps après, il devint amoureux, tout de bon, de Mathilde, & l'épousa. Mélisandre, au désespoir, porta ses plaintes à sa tante, qui promit de la venger. Hubert eût pu appaiser la Fée, en flattant un peu sa vanité; mais il eut l'étourderie de ne pas la prier de la noce: Elle m'envoya chercher, & me dit: Fils de Tubal, je dévoue à ta malice Hubert & Mathilde; prends cette plaque, mets-la sur ta poitrine; tant que tu la porteras, tu auras la faculté de prendre toutes les formes que tu voudras; sers-t'en pour me

venger : Il doit naître d'eux un fils, qu'il soit l'objet de tes fureurs : Va, pars, & garde-toi de perdre, ou de te laisser enlever la médaille enchantée, si tu veux éviter ma haine.

Je ne sais quel Génie protégeoit Hubert ; il rendit toute ma malice inutile, ou, du moins, elle se borna à l'empêcher d'avoir des enfans. Un jour, que je m'étois absenté, Mathilde devint enceinte. Depuis long-temps, sous les formes les plus aimables, j'avois essayé de la rendre infidelle à son époux ; beauté, talens, esprit, feint caractère, j'avois tout mis en usage, rien ne m'avoit réussi. Lorsque je m'aperçus qu'elle étoit enceinte, n'ayant pu la rendre coupable, j'essayai de la rendre malheureuse, en lui donnant tous les remords du crime. La curiosité l'engagea d'essayer les prestiges d'un Juif pour avoir des enfans ; jusqu'alors, j'avois dédaigné de prendre la figure d'Hubert, pour obtenir les faveurs de Mathilde, je l'empruntai ; elle y fut trompée ; elle se livra à moi de bonne-foi : Mais le maudit Génie, qui protégeoit Hubert, le sauva de toute espèce d'affront ; son évanouissement me laissoit maître de ses appas : Quelle détestable situation ! je m'en souviens encore. Enfin, tous mes efforts furent inutiles ; rempli de dépit & de rage, je changeai de figure, Mathilde revint de son évanouissement, vit qu'elle étoit dans les bras d'un autre qu'Hubert, & je n'évitai sa rage qu'en disparoissant.

Le Génie fut interrompu par la Duchesse Mathilde, qui lui fit mille questions sur ce

qui s'étoit passé pendant son évanouissement dans l'Isle, & embrassa autant de fois Robert, qu'elle l'avoit cru, jusqu'alors, le fils du Diable, malgré les doutes qu'elle s'efforçoit de former.

Le Génie reprit ainsi : Bornant aux remords, que j'avois donnés à Mathilde, tout le mal que je voulois lui faire, je m'emparai de l'esprit de son fils, dès qu'il fut né; mon objet étoit de faire soulever toute la Normandie contre son père & contre lui. Malheureusement, il s'avisa de faire danser des filles toutes nues devant sept Hermites, qu'il assassina, parce qu'ils firent quelques difficultés..... Hélas ! s'écria Robert, c'est un des crimes dont le souvenir me tyrannise le plus..... Ces sept Hermites, reprit le méchant Génie, étoient sept Esprits élémentaires, que le Génie, protecteur d'Hubert, avoit engagés à prendre cette forme, afin que le massacre, qu'il prévoyoit que tu en ferois, ou que tu croirois en faire, touchât ton cœur, qui, dans le fond, étoit bon, & ouvrît tes yeux sur la vie infâme que tu menois.

Robert fut au comble de la joie, en apprenant que le meurtre des Hermites n'étoit qu'une fausse apparence; & quoiqu'au fond, il n'en fût point coupable, il se félicita de cette découverte.

Je te suivis à Rome; je ne pus empêcher les bons desseins de l'Hermite, ni l'amitié d'Astolphe; je tentai mille moyens de t'inquiéter, tous se tournèrent contre moi. Si je prenois la figure de ton chien, on s'apercevoit que j'étois

un chien étranger : On me maltraitoit ; ou, si quelque femme me prenoit en amitié, elle me la témoignoit, en me faisant couper la queue & les oreilles, &, quelquefois, pis encore. Si je prenois celle de l'Hermite, je ne pouvois m'empêcher de caresser les petites filles, que les bonnes mères me menoient, & j'étois reconnu. Je crus triompher, lorsque tu te chargeas de conduire Cécile & Silvio ; je te vis prêt à succomber ; un moment de plus, & tu retombois en mon pouvoir : Tu l'emportas encore sur moi.

Enfin, je fus obligé de renoncer à te séduire ; je tentai un dernier effort au Tournoi qu'Astolphe publia pour ton mariage. J'étois le Géant au rhinocéros, que tu combattis avec tant d'avantage ; j'avois espéré que, plus la figure, que je prendrois, seroit effrayante, plus la victoire que tu remporterois sur moi t'inspireroit d'orgueil : Ce stratagème ne me réussit pas plus que les autres. Le Roi fit venir un pâté du Catay ; je l'enlevai, & je lui substituai celui dans lequel je m'enfermai ; je me doutois bien que ta femme grossiroit sa ménagerie d'un Nain aussi joli que je le paroissois. Je t'avoue que, dans les temps même qu'elle étoit chez son père, j'en étois amoureux ; je me félicitai, lorsque j'appris qu'elle alloit devenir l'épouse d'Osorio ; je poussai à la roue tant que je pus. Métamorphosé en Nain, j'ai eu le plaisir d'en être caressé ; mon état m'étoit cher : Mais, qu'est-ce que le plaisir d'un Nain ? Il ne tint pas à Mathilde que je ne fusse heureux, quand je pris la ressemblance de

son mari ; j'ai voulu essayer si je le serois davantage en prenant la tienne. Ta femme y a été trompée, &, si elle ne se fût pas amusée à folâtrer, Mélisandre, la Fée & moi, étions vengés. Grâces à ton chien, tu as entre les mains le talisman fatal qui faisoit tout mon pouvoir ; il t'est inutile, tu n'en peux tirer aucun parti ; au lieu que, si je ne le rends point à la Fée, j'ai tout à redouter de sa vengeance. Il est vrai que j'ai cherché à te faire le plus de mal que j'ai pu ; mais, tu as appris à rendre le bien pour le mal ; j'ai été témoin de cent actions plus généreuses, que tu as faites.

Le Génie essaya de le toucher par les discours les plus flatteurs ; Robert fut inflexible. Traître, lui dit la Princesse, oublies-tu que c'est devant Mathilde, & devant moi, que tu oses réclamer ce don funeste, qui couvrit d'amertume les jours de l'une, & au moyen duquel tu voulus plonger l'autre dans l'opprobre. Ah ! cher Prince, dit-elle à Robert, quel monstre ! je lui prodiguois mes caresses, &, par amour, j'allois t'être infidelle. Brise le talisman : Tant qu'il existera, quelle femme se croira innocente, même dans les bras de son époux ? Le talisman étoit une composition de divers métaux ; Robert ordonna qu'on fît venir un Chimiste pour les dissoudre, ce qui fut exécuté sous les yeux même du Génie. Quand il vit qu'il n'y avoit plus d'espoir de ravoir son talisman, il jeta un cri horrible, passa par la fenêtre, & s'envola dans les airs.

Quelqu'innocente que fût la princesse, elle étoit

étoit confuse de s'être exposée aux regards impurs du Génie. Robert & Mathilde la consoloient, lorsqu'on annonça un courrier qui arrivoit de Rome. Astolphe mandoit à Robert qu'Osorio avoit ramené les Sarrasins en Italie, & qu'il publioit hautement qu'il enleveroit la Princesse, de force ou de gré. Puisque je l'ai sauvée des astuces du Génie, dit Robert, je saurai bien la défendre contre les forces d'Osorio.

Robert, aussi-tôt, rassemble toutes les troupes qu'il avoit en Normandie, se met à leur tête, & part pour Rome. Il apprit, en route, qu'Osorio s'en étoit rendu maître; il fit la plus grande diligence, bat les Sarrasins en arrivant, & les force de lui ouvrir les portes de la ville. Osorio se retrancha dans l'Église de Saint-Pierre; Robert força ce retranchement, & arracha Osorio d'un asyle qu'il profanoit. Il le traîna sur la place publique, & lui reprocha toutes ses perfidies: Le peuple Romain courut en foule, & demanda qu'on le lui livrât. Les Sarrasins s'assemblent & veulent le délivrer: Osorio profite de ce moment, saisit la lance d'un Sarrasin, & s'avance sur Robert, qui, n'ayant d'autre arme que son épée, se détourne, & la lance d'Osorio va s'enfoncer dans la terre. Robert revient sur son ennemi, lui porte sur la tête un si redoutable coup, qu'il fracasse son casque en plusieurs morceaux, & lui fendit la tête jusqu'aux épaules. Il livra son corps au peuple, qui le mit en mille pièces. Il assemble

les Romains, on passe au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de Sarrasins dans la ville, & Robert les poursuit jusqu'à la mer, où, sans faire grâce à aucun, il plonge tout ce qui a échappé à son épée.

Après cette expédition, Robert retournoit à Rome, & se proposoit d'aller porter à Astolphe des nouvelles de sa fille: Ce ne fut qu'alors qu'on lui apprit que le traître Osorio ne s'étoit pas contenté d'introduire les Sarrasins dans Rome, mais qu'il avoit égorgé le Roi, de sa propre main, & livré son palais au pillage. Robert fut accablé de tristesse; il maudissoit son absence, à laquelle il attribuoit ce malheur. Il s'affligeoit pour lui-même, & pour la Princesse; il ne savoit comment lui annoncer cette nouvelle. Il envoya un courrier à Rouen: Il faisoit à son épouse le détail de ce qui venoit de se passer, & n'oublioit pas la punition d'Osorio: Il lui peignit les dangers qu'il avoit courus lui-même, de manière à la faire frémir à chaque ligne de sa lettre. Son but étoit de donner au cœur de la Princesse les secousses les plus violentes, afin que l'impression de la mort de son père fût moins forte. Ce ne fut point à elle-même qu'il apprit cette funeste nouvelle; il chargea Mathilde de la lui annoncer avec tous les ménagemens dont l'amitié est capable.

Robert, de retour à Rome, répara, autant qu'il le put, les maux que les Sarrasins y avoient faits. Le Roi ne laissoit point d'enfans: La Princesse, en quittant l'Italie, avoit

renoncé à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir sur les États de son père. On offrit l'Empire à Robert, il le refusa; mais il eut soin d'écarter tout ce qui pouvoit gêner l'élection d'un nouveau Roi. Il fit déclarer incapables de régner tous ceux qui auroient acheté des suffrages, soit par argent, soit par des services rendus, ou par une faveur promise.

Aussi-tôt que le nouveau Roi fut élu, Robert alla le saluer, & partit pour la Normandie. Il y trouva sa femme, inconsolable de la mort de son père; il le pleura avec elle, & adoucit un peu ses regrets en lui marquant autant de douleur de cette mort, qu'elle en ressentoit elle-même. Mathilde les consoloit l'un & l'autre, & leur tendresse prit le dessus: Ils firent revivre ce bon Roi, en imitant ses vertus.

Robert & son épouse furent les modèles des Princes. Le pouvoir suprème ne fût jamais, pour l'un & pour l'autre, qu'un moyen de faire des heureux. Le Ciel bénit leur tendresse, & leur accorda un fils, qui s'acquit autant de gloire que son père; il s'appela Richard; il fut l'ami, le compagnon & le rival de Charlemagne; son courage, qu'il eut souvent occasion d'exercer contre les Sarrasins, fit ajouter à son nom de celui de *Sans-peur*, ou d'*Intrépide*. Robert, plus heureux que son père, jouit de la bonne réputation de son fils, & lui laissa, après une longue vie, des États heureux & florissans.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

DE

RICHARD SANS PEUR,

DUC DE NORMANDIE.



HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.

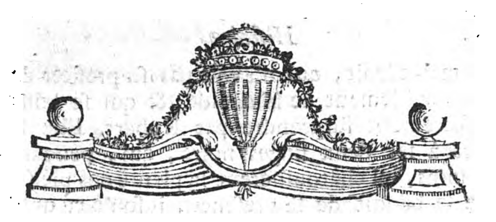
Pour servir de suite à celle de son Père.

SECONDE PARTIE.



A LIÉGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, sur le Pont-d'Isle.

M. DCC. LXXXVII.



HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.

Pour servir de suite à celle de son Père.

CHAPITRE PREMIER.

Vastes projets de vengeance de la Fée Minucieuse. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.

L'IMPLACABLE ennemie de la famille d'Hubert avoit fait sa propre affaire de l'ancienne querelle de Mélisandre sa nièce ; &, quoiqu'elles fussent brouillées, depuis long-temps, elle ne cessoit de chercher le moyen de se venger : Il falloit une victime à son ressentiment. Elle exerça sa fureur contre le Gé-

nie mal-adroit, qui n'avoit pas ſu profiter de l'évanouiſſement de Mathilde, & qui ſe laiſſa ſi fortement ſurprendre par Robert. Elle le livra à ſes deux ſinges noirs, qui, pendant un mois, lui châtouillèrent la plante des pieds; elle le bannit de ſa préſence, juſqu'à ce qu'il eût raſſemblé toutes les particules du taliſman que le Chimiſte de Robert avoit décompoſé, & preſque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ſes ordres, étoient occupés à ſervir ſes haines particulières: Elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées, qui ſavoient ſa ſituation, n'étoient pas encore venues lui offrir leur ſecours; elle s'en plaignit hautement, perſonne ne fit attention à ſes plaintes. Elle n'auroit point héſité à rompre avec toutes les Fées, mais le déſir de ſe venger l'emporta ſur tout le reſte. Elle apprit, par ſes correſpondans, qu'entre Bayonne & Bordeaux, régnoit un Génie actif, ſubtil & méchant, adroit à prendre les formes les plus ſéduiſantes, poſſédant, ſurtout, l'art de ſe vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais, d'autant plus aimé des Fées, qu'il les avoit, preſque toutes, trompées, ſe mêlant de toutes les aventures, pour avoir le plaiſir de les faire échouer. La Fée Minucieuſe réſolut de l'avoir, à quelque prix que ce fût; elle lui écrivit: Mais Brudner, depuis long-temps dégoûté des Fées, ne daigna pas lui répondre; elle eut recours au ſeul moyen qu'on puiſſe employer efficacement avec les fourbes; elle lui tendit un piège, dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles; il recherchoit celles du premier rang, pour le plaisir de publier leurs aventures, & de découvrir leurs perfidies; mais il choisissoit, parmi les autres, les objets de ses amours. Minucieuse prit la forme d'une jeune Bergère ; à force d'art & de prestige, son teint acquit la fraîcheur de l'Aurore, sa taille s'élança, sa peau devint d'une blancheur éblouissante, & ses cheveux d'un noir éclatant; elle prit un air simple & modeste, &, dans un quart-d'heure, elle se trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit, en se promenant, une tracasserie, qui devoit brouiller six familles à la fois : Il aperçoit Minucieuse; jamais beauté ne lui parut plus ravissante : Il s'approche d'un air tendre & soumis; il lui demande, avec intérêt, qui elle est, d'où elle vient: Elle affecte une pudeur, une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux: Il veut la conduire dans son château; elle résiste, il la presse, elle rougit en se défendant; il étoit amoureux & vain; il se retint, & ne voulut employer d'autre force, que celle de son mérite. Le Génie Gascon se piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde; il manquoit un bouquet à la Bergère, il lui demanda la permission d'en cueillir un lui-même, dans l'espérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergère accepta; mais, tandis qu'il se baissoit pour moissonner la jacinthe & la violette, elle disparoît. Que devint Brudner, lorsqu'il ne revit plus sa proie? Il cherche autour de lui, il

l'appelle, il pousse des cris affreux, il consulte ses talismans, il n'apprend rien; il foule aux pieds le bouquet funeste, & reprenoit avec fureur le chemin du château, lorsque la Fée, sous sa véritable figure, paroît dans les airs, sur un char de mille couleurs, attelé de six sapajous aurores, auxquels elle avoit donné des ailes de chauve-souris, & qu'elle avoit dressés à voler. Arrête, lui dit-elle, c'est en vain que tu soupires, la Bergère qui t'a enflammé est en mon pouvoir: Je suis la Fée Minucieuse; je puis la soustraire, ou la rendre à tes vœux: Tu peux l'obtenir, & je rendrai sa beauté immortelle; je ne mets qu'une condition à ce bienfait: C'est de me venger, de persécuter le fils de Robert, le célèbre Richard, qui se dit *sans peur*. Il faut que tu fasses échouer tous ses projets; tu en viendras facilement à bout, si tu peux l'effrayer: A ce prix, Clorisette est à toi. Le Génie promit, & demanda sa récompense. Il faut, d'abord, la mériter, lui dit la Fée Normande; mais, comme tu ne dois pas plus compter sur mes promesses, que moi sur ta parole, reçois ce gage; il te répondra de ma foi: Elle lui donna un ruban constellé, au moyen duquel il auroit l'ascendant sur tous les Génies de son Ordre, qui pourroient traverser ses desseins; elle y joignit le pouvoir de se rendre invisible, & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'assura, en même temps, que, s'il ne remplissoit point ses engagemens, elle le rendroit encore plus amoureux de Clorisette, qui deviendroit la plus laide, la plus fantasque & la plus acariâ-

tre des mortelles. Le Génie frémit, mais il ne témoigna rien de ſa crainte. La Fée diſparut, ſon char s'abattit derrière un buiſſon; elle reprit la figure de Cloriſette, ſe fit voir, à demi-nue, à deux cents pas de Brudner, prête à ſe baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée ſur ſon char, qui lui renouvela ſes promeſſes, & diſparut.

Après la mort d'Aſtolphe, Robert & ſon épouſe, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faiſoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient inſtruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à eſſuyer des Génies mal-faiſans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout évènement, pour triompher d'eux, à ſe rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit preſque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le cruſſent par-tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit préſent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un père : Dès qu'il en ſavoit un, il quittoit tout pour le ſecourir; &, afin que, bientôt, il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers reſponſables des crimes qui ſe commettroient ſur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppreſſeurs; il prit la cauſe de leurs vaſſaux, fit mordre la pouſſière aux tyrans, & diſtribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de ſecond dans aucune de ſes entrepriſes les plus périlleuſes; il n'avoit

des compagnons que lorſqu'il les croyoit néceſſaires pour porter des ſecours plus prompts à ceux qui ſouffroient. Les pauvres l'appeloient Richard le bon ; ſon intrépidité lui fit donner par tous les Chevaliers le nom de *Richard ſans peur*.

Lorſque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard ſe diſpoſoit à partir de Rouen, pour chaſſer d'une forêt voiſine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devans. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit ſe cacher dans le fort le plus épais. Son chien le ſuivoit dans toutes ſes expéditions ; il étoit né du chien qu'Aſtolphe avoit donné à ſon père, & qui fut ſon compagnon & ſon convive, dans le temps que Robert contrefaiſoit le ſourd & le muet. Cet animal étoit ſi fatigué, que ſon maître deſcendit, & le porta devant lui. Lorſqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins que Brudner avoit à ſes ordres, & qu'il avoit diſperſés ſur des arbres, ſe réunirent autour du Chevalier, en pouſſant des cris affreux ; ils voltigeoient ſur la croupe de ſon cheval & ſur ſes épaules : Richard ſe mit à rire & ſaiſit ſon épée : Il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappoit autour de lui, mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins, il leur étoit défendu de lui en faire : Le Génie, qui protégeoit Richard, avoit menacé Minucieuſe de lui faire tomber les dents, & de la rendre éternellement chaſſieuſe, ſi elle portoit ſa vengeance juſqu'à attenter à ſes jours ; il ne lui

étoit permis que de l'inquiéter, & d'essayer à lui faire perdre le nom de sans peur. Les lutins redoublèrent leurs cris; Richard, tranquille & de sang-froid, commença de chanter, & de crier comme eux. Désespérés de n'avoir pu l'ébranler, ils saisirent son chien, l'enlevèrent dans les airs, & le déchirèrent. Richard fut très-sensible à sa mort, & son plus grand chagrin fut de ne pouvoir se venger.

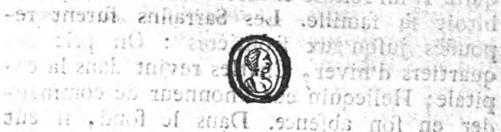
Le Génie ne se rebuta pas, il résolut de prendre des moyens plus détournés, & que Richard ne pût pas suspecter; il renvoya les lutins, monta sur un arbre, & se changea en enfant nouveau né; il se coucha dans un nid de tourterelles, &, lorsque l'aurore parut, il se mit à pleurer. Richard, qui continuoit sa route, l'entendit; il s'arrête, &, regardant d'où pouvoient venir ces pleurs, il aperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce spectacle; il descendit, aussi-tôt, de cheval, & monta, de branche en branche; il ne put se refuser de baiser cette innocente & malheureuse créature, qui lui sourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient exposé cet enfant; il le prit, l'enveloppa dans un coin de son manteau, le porta d'une main, &, de l'autre, s'aida pour descendre comme il étoit monté; il le mit devant lui, sur le col du cheval, à la place du chien, &, au lieu de continuer sa route, il prit celle de son Capitaine de chasses, & lui recommanda d'en avoir grand soin. Jusqu'alors, le zèle de Richard ne lui avoit pas per-

mis de vérifier quel étoit le sexe de l'enfant; la femme du Capitaine, plus curieuse, découvrit que c'étoit une fille, qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, & lui promit de payer largement ses peines. Heureusement, elle se préparoit à sévrer son fils; elle profita de cette circonstance pour nourrir la petite Orpheline.

Richard étoit bien loin de soupçonner que cet enfant, dont le sourire l'avoit frappé, & dont l'innocence l'avoit attendri, fût un Génie ennemi & mal-faisant. Brudner, par cette ruse, avoit rempli deux objets; l'un, de donner le temps aux voleurs Irlandois, qu'il protégeoit, d'éviter Richard; &, l'autre, d'entamer une aventure, dont il concevoit les plus grandes espérances.

Richard entra dans la forêt; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un grand nombre de chiens qui suivoient plusieurs Cavaliers. Il pique son cheval, & arrive jusqu'à eux, l'épée à la main; il leur ordonne d'arrêter, & leur demande pourquoi, sans sa permission, ils s'avisent de chasser dans sa forêt : Eux, sans répondre, le regardent, se prennent à rire, & continuent leur chasse. Richard les suit de si près, & leur porte de si rudes coups, que trois Chevaliers, armés de toutes pièces, sont forcés de s'arrêter. Ils baissent leurs lances & fondent, tous les trois, contre Richard, qui ne connoissoit d'autre arme que son épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chasse, il

les attend, détourne ſon cheval, évite leur fer, &, en paſſant au milieu d'eux, il en atteint un & le renverſe ſur la ſelle; les deux autres prennent du terrain, &, gardant toujours un ſilence obſtiné, ils reviennent contre le Chevalier ſans peur, qui, plus heureux encore cette fois que la première, jette, d'un coup de revers, un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de ſon épée, ſa générosité ne lui permet pas de frapper un homme déſarmé; il le laiſſa remonter à cheval; mais lorſqu'il y fut, les trois Chevaliers ſe regardèrent & prirent honteuſement la fuite. Richard courut après eux; il les pourſuivoit ſi vivement, & étoit ſur le point de les joindre, lorſqu'il vit à travers les arbres une troupe de gens qui danſoient, trois à trois, tous nus, quoique de différens ſexes. Richard, ſurpris de ce ſpectacle, abandonna les fuyards, & s'approcha des danſeurs. Ils le regardent, & ſuſpendent leur danſe pour le ſaluer; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité; &, ce qui le ſurprit le plus, c'eſt qu'elle n'excita, en lui, ni plaiſir, ni peine; alors, il ſe rappela ce qu'on lui avoit ſouvent raconté dans le pays, de la famille d'Hellequin.



CHAPITRE II.

Histoire d'Hellequin & de sa famille. Prodiges, où se confond l'esprit de Richard.

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel; il fut un des Chevaliers dont la valeur illustra le plus la Normandie : Il étoit riche, & avoit une famille très-nombreuse. Il avoit rendu de très-grands services à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ses Etats. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarrasins pénétrèrent en France. Charles envoya un Courrier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarrasins avoient pillé les Provinces de l'intérieur de la France: L'argent manquoit; le généreux Hellequin vendit ses terres, & s'acquitta de sa commission avec un zèle qui fut célébré par tous les Poëtes du temps. Charles prit le commandement de l'armée; il donna celui d'une division au brave Hellequin. Il lui restoit encore un château, qu'habitoit sa famille. Les Sarrasins furent repoussés jusqu'aux frontières : On prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale; Hellequin eut l'honneur de commander en son absence. Dans le fond, il eût mieux aimé revenir au sein de sa famille,

mais il n'eût pas été honnête de refuser le commandement d'une armée; il lui en coûta son château; il espéroit s'indemniser sur le butin qu'on feroit à la première bataille. On entre en campagne; Hellequin est chargé de conduire un détachement contre l'ennemi; un coup de flèche lui emporte un œil : Il est vrai que, dans ce combat, il tua dix Sarrasins de sa main, & qu'il en resta trois mille sur la place; mais Hellequin, qui avoit perdu la moitié de son sang, & son œil, est ramené au camp. Charles le renvoye sur les derrières, en le comblant d'éloges; &, tandis qu'il est malade, on donne une bataille décisive. Le butin, selon l'usage, se partage entre présens; la paix se fait; Hellequin revient chez lui, borgne, n'ayant pas le sou, &, pour comble de malheurs, trouvant sa famille dans la misère, & ne sachant où reposer sa tête. Il comptoit sur les bontés de Charles, & demanda une pension : Sa demande fut trouvée très-juste, on la lui accorda; il emprunta, en attendant l'échéance de la première année. Dès que le terme fut venu, il se présenta au Trésorier, qui lui représenta que la dernière guerre ayant épuisé les finances, il étoit impossible que l'Etat pût payer des pensions. Hellequin ne murmura pas; il revint, en Normandie, gémir de son sort, & sans blâmer personne. Ses créanciers ne furent pas aussi doux; n'ayant pas de quoi payer, ils se saisirent de sa personne; & ses enfans, qui auroient pu gagner de quoi sustenter leur

père, & acquitter, peu à peu, leurs dettes, furent renfermés dans la même prison.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complota, avec ses enfans, de se procurer la liberté: Son épouse, qui avoit la permission de sortir, deux fois la semaine, pour aller mendier quelques alimens grossiers, que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour sa famille, dans l'espérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour sa dot, fournit aux prisonniers les instrumens dont ils avoient besoin. Une nuit, Hellequin, & ses enfans mâles & femelles, armés jusqu'aux dents, se firent jour, à travers la garde, & sortirent de Rouen; leur projet étoit de se répandre dans la campagne, & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils se cachèrent dans les bois; ils y apprirent qu'un jugement flétrissant les condamnoit à la mort, pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroissoit si bizarre à Hellequin, qu'il n'imaginoit point qu'on le mît jamais à exécution; car, disoit-il, si quelqu'un doit être puni pour l'évasion d'un prisonnier, ce n'est pas le prisonnier, ce sont ceux qui le gardent, parce que c'est à eux de prendre toutes les précautions nécessaires. Il en étoit si persuadé, qu'il envoya sa femme & ses deux filles à Rouen; il savoit, d'ailleurs, que ses créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cause de ses dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent prises & conduites en prison:

Le

Le jugement rendu contre toute la famille, alloit être exécuté ; l'échaffaud étoit dressé, lorsque le Duc de Normandie, instruit que les victimes étoient les filles & la mère d'Hellequin, fit changer leur supplice en une prison perpétuelle dans le donjon d'un vieux château ; la mère y mourut, peu de jours après, & les deux filles, en voulant se sauver, s'écrasèrent contre des rochers.

Le désespoir s'empara d'Hellequin & de ses quatre enfans ; ils n'eurent point la force de résister à leurs malheurs ; leurs têtes étoient proscrites ; ils n'avoient d'autre asyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ses fils, parce que des hommes cruels ont conspiré notre mort, sans que nous nous sentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie sans la défendre ? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme prison ? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre ; j'ai supporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des sommes que j'étois dans l'impossibilité de leur rendre. Mais, à présent, qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous sommes livrés à ce penchant pour la liberté, inséparable de notre existence, je sens que je ne suis plus le maître de me modérer : Vendons-leur chè-

rement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous ſommes déſarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur, enſuite, aux perfides qui tomberont ſous nos coups; vous n'avez pas ſeulement une vie à défendre, mais une mère & des ſœurs à venger.

Les jeunes gens n'héſitèrent point, ils promirent une armure à leur père avant la fin du jour. Ils prirent leurs maſſues, ils allèrent ſur le grand chemin; deux Chevaliers paſſèrent, les quatre frères les attaquèrent: La haine du genre humain, & le déſeſpoir, leur donnèrent un nouveau courage; ils déſarmèrent les Chevaliers, & s'emparèrent de leurs chevaux, qu'ils conduiſirent à leur père. Ils revinrent, au même endroit, attendre une nouvelle proie; elle ne tarda point à paroître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi, les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts; les quatre frères leur propoſoient le combat ſeul à ſeul, ou deux contre deux, avec cette condition, que la dépouille reſteroit au vainqueur. Enfin, lorſqu'ils eurent des armes, le père, & ſes quatre fils, ſortirent de leur retraite, ils jurèrent de ne pas ſe ſéparer, & commencèrent une guerre d'autant plus cruelle, qu'ils avoient à craindre une mort infâme, s'ils étoient pris.

Il ſuffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein; rien ne fut ſacré pour les Hellequins. Ils levèrent une petite troupe, avec laquelle ils aſſiégèrent les châteaux voiſins, rien ne leur réſiſta. Les plus

braves Chevaliers tombèrent ſous leurs coups, les maiſons de leurs créanciers furent dévaſtées; s'ils ſommoient un château de ſe rendre, il falloit qu'on ſe rendît à diſcrétion; une défenſe de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu, par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & ſa famille avoient été vertueux juſqu'alors, & plus ils ſembloient aimer le crime. Souvent, au milieu de ces excès, le ſouvenir de leurs vertus paſſées leur arrachoit des larmes amères; mais, dès qu'il ſe préſentoit quelqu'occaſion de piller, tout étoit oublié, ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivreſſe, ils commettoient les cruautés les plus inouies; veuves, orphelins, innocens, ou coupables, tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits; leur troupe avoit groſſi au point qu'il paroiſſoit impoſſible de la détruire ſans des forces ſupérieures. Il convoqua la Nobleſſe de ſes Etats; il fut réſolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant, avant de faire aucun acte d'hoſtilité, on publia que, ſi Hellequin & ſes enfans vouloient rentrer dans leur devoir, on leur feroit grâce en faveur des ſervices qu'Hellequin avoit rendus, & des belles actions de ſa vie. Hellequin rejeta cette propoſition avec mépris: Les ingrats, dit-il, ils ne ſe ſouviennent de mes ſervices, que parce que j'ai la force en main, & qu'ils

me craignent ! Qu'ils me rendent mon épouſe, mes filles & mes vertus, & je me ſoumettrai.

Le Duc étoit juſte, il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes, qu'il avoit contractées dans ſon extrème néceſſité, ne montoient point au quart des ſommes qu'il avoit réellement touchées, qu'elles étoient groſſies par les uſures les plus criantes. Il reſtoit encore deux de ſes créanciers, ils furent condamnés à mort. Quant à l'évaſion de la famille d'Hellequin, il fut décidé que, ſi les Géoliers avoient veillé plus exactement ſur les priſonniers, ils ne ſe feroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une priſon perpétuelle, pour n'avoir pas empêché qu'on introduisît des armes, & autres inſtrumens, dans la priſon ; ce qui n'avoit pu ſe faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort ſévère, mais juſte, parce qu'un citoyen qui eſt ſous le pouvoir de la loi, peut bien profiter de la négligence de ſes gardes pour recouvrer la liberté, & même agir de ruſe ; mais ne doit point uſer de violence, & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit bleſſé une des ſentinelles.

Ce jugement, avec tous les motifs, fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grâce. Ils l'auroient acceptée, s'ils avoient été ſeuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faiſoit à leurs Chefs : En vain leur promit-on une amniſtie générale, ils jurèrent la mort des Hellequins, s'ils

se soumettoient, & de continuer leurs brigandages sans eux. Hellequin renvoya le Hérault au Duc, & lui fit dire qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

L'armée du Duc, composée de toute la Noblesse de Normandie, de vieux soldats & de citoyens, se mit en campagne. Hellequin rangea la sienne en bataille; elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc, mais chaque soldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées, pour s'amuser à de simples escarmouches : A peine furent-elles en présence, qu'elles en vinrent aux mains : La valeur combattoit contre la rage : Au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adossés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa; alors, le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à espérer. Les Normands se seroient cru déshonorés de demander grâce; les brigands se faisoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit : Trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élancèrent au milieu de l'armée ennemie, tuèrent un nombre prodigieux de soldats, & trouvèrent la mort qu'ils cherchoient : Le quatrième, blessé de plusieurs coups, fut fait prisonnier; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le consoler; il se jeta sur l'épée de l'Officier qui le conduisoit, & se tua.

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre considérable de Normands qu'il avoit tués; il respiroit encore; on le porta dans la tente du Duc, qui l'embrassa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ses ancêtres. C'en est fait, dit le malheureux père, je meurs, & c'est le sort le plus heureux que le Ciel puisse me faire : Je péris le dernier de ma famille, & je regarde cette circonstance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai soulevés contre leur patrie; homme foible & pusillanime, je n'ai pas eu le courage de supporter une vertu malheureuse, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit respecter le plus, sa patrie; je l'ai eu en horreur : Puisse-t-elle être satisfaite par ma mort! Puisse le Ciel être touché de mon repentir! A peine eut-il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands, qui restoient après la bataille, ils se rassemblèrent tous, &, tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirèrent tous sur le champ de bataille.

Telle est l'histoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la justice de qui nous avons la témérité de prescrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin, qu'indigné de ses crimes, l'avoit condamné, lui & sa famille, d'errer dans cette même forêt; d'en sortir, dans certain temps, pour annoncer à leurs concitoyens les évè-

nemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années, &, pendant ce temps-là, ils devoient être exposés à toutes les intempéries des saisons, & à tous les accidens qui affligent la nature humaine, quoiqu'ils n'eussent qu'un corps fantastique & aérien : Il leur étoit permis de se montrer aux hommes sous telles formes qu'ils voudroient prendre; après ce temps expiré, ils devoient aller recevoir la récompense de leurs vertus.

Richard conçut, que les personnes qu'il voyoit, étoient cet infortuné & sa famille; il en savoit l'histoire; plus il les considéroit, & plus il se sentoit pénétré de respect; l'attirante majesté de la vertu étoit sur leurs lèvres, & sur leur front la candeur de l'innocence & la modestie du repentir. Il vit, parmi eux, un de ses Ecuyers, qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda, avec étonnement, par quel prodige il le revoyoit, après l'avoir vu mourir & enterrer, il y avoit plus d'un an. Il est vrai que je mourus, répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc ressuscité? reprit Richard. Je ne suis point ressuscité, repliqua l'Ecuyer. Quoi, s'écria Richard, tu voudrois me persuader que tu n'es ni mort, ni vivant! Parbleu, tu étois bien inconséquent & bien fou, quand tu étois à mon service; mais, jamais il ne t'est venu en fantaisie de me persuader de semblables folies. Explique-toi; enfin, quelle est ton existence?

Non, Monseigneur, reprit-il, je ne suis pas ressuscité; ce corps qui frappe vos yeux, n'est

qu'une ombre vaine, coupable de quelques crimes, & douée de quelques vertus; l'Être Suprême, qui doit punir le mal, & qui se plait à récompenser le bien, m'a imposé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin; nous sommes plusieurs dans le même cas. Cette forêt est la même que celle où il vint se réfugier, avec ses enfans, lorsqu'il s'échappa de la prison de Rouen: Vous savez que j'y venois souvent chasser, avec quelques amis qui étoient morts avant moi; nous avons conservé notre goût pour ces lieux, & nous nous y sommes joints à la famille d'Hellequin: Ces femmes, que vous voyez, sont ses deux filles & son épouse. Nous ne rougissons point de notre nudité, parce que cette pudeur, que la nature inspire aux hommes & aux femmes, n'étant qu'un frein qu'elle oppose à leurs désirs pour les irriter encore davantage, & rendre plus efficace l'acte par lequel ils se perpétuent, en le rendant plus vif, devient inutile, dès que l'ame, dépouillée du corps, n'a plus la faculté de se reproduire.

Eh bien, mon ami, lui dit Richard, qui ne comprenoit pas trop ces subtilités métaphysiques, puisque tu erres dans ces forêts, dis-moi quels sont ces trois brigands que j'ai rencontrés, & qui s'avisent d'y chasser sans permission? Suivez-moi, lui dit l'Ecuyer, je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre! dis-tu? reprit Richard; ne voudrois-tu pas me persuader encore que je ne l'ai pas renversé de son cheval? Il est vrai, répondit l'Ecuyer,

que le Chevalier s'est cru blessé, & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute, s'écria Richard avec impatience, sais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là, que je trouve très-mauvais que tu me disputes des faits, dont j'ai été, non seulement, témoin, mais encore l'auteur. C'est-à-dire, insistoit l'Ecuyer, que vous avez cru...... Oh, tu me ferois enrager, interrompit Richard, tout phantôme que tu es, tu pourrois bien attraper quelque horion, ainsi que ce brigand; mais, enfin, puisque tu veux me le faire voir, conduis-moi.

L'Ecuyer le mène au pied d'une aubépine, où il vit, en effet, le Chasseur qu'il avoit renversé, & qui se leva pour le mieux recevoir. De quel droit, lui dit Richard, osez-vous chasser dans ce bois, sans ma permission? Ne savez-vous pas qu'ils sont réservés pour mes plaisirs? Je le sais, répondit le Chevalier; mais, celui qui dispose de toi, peut bien disposer de ta forêt; c'est lui qui m'a permis d'y chasser, je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots, Richard, ne se possédant plus, s'élance sur le Chevalier. Quelle fut sa surprise, lorsque, croyant le saisir par le milieu du corps, il n'embrasse qu'une ombre, & qu'il le vit à dix pas de lui, éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il s'élance encore sur eux; leur premier mouvement fut un signe d'effroi; le second, un témoignage de dédain; tous ceux qui dansoient, & qui avoient vu de loin la fureur de Richard, accoururent comme invo-

lontairement, puis s'arrêtèrent en riant. C'est assez, dit le Chevalier impalpable : Ecoute Richard, & que ta surprise cesse; je suis Hellequin; les deux Chasseurs que tu as rencontrés avec moi, sont mes deux fils. Nous avons conservé, après notre mort, le goût pour la chasse, que nous avions contracté pendant la vie. L'habitude de combattre, qui nous reste, nous a portés à t'attaquer : Nos corps, ainsi que nos armes, ne sont que des simulacres; tu nous a porté des coups inutiles; cependant, comme nous sommes susceptibles des mêmes sensations que toi, malgré nos corps aériens, j'ai cru que tu m'avois frappé réellement, & je suis tombé, par une suite naturelle de mon illusion; j'ai, tout à l'heure, éprouvé un véritable effroi, lorsque tu t'es précipité sur nous; un moment de réflexion a dissipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils, par un mouvement semblable, sont venus à mon secours; ainsi, nous éprouvons des passions, & même des maux, sans que notre existence puisse en être altérée.

Richard fit plusieurs questions à Hellequin, il lui demanda bien des choses qui étoient cachées dans l'avenir; Hellequin lui répondit, que Dieu seul pouvoit lire dans les temps, que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifestoit pas les évènemens futurs; que, conformément à cette providence, il sauroit tout ce qui devoit arriver à Richard, qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue conversation, ils se séparèrent; Hellequin lui

donna une grande pièce de soie, & Richard en fit une écharpe, dont il se para tout de suite ; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es poursuivi par un Génie méchant & rusé, lui dit Hellequin, & par des lutins qui sont à ses ordres, ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe, je crains qu'ils ne te tracassent. Je défie l'enfer de me l'enlever, dit Richard.

CHAPITRE III.

Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.

APRÈS avoir quitté Hellequin, Richard reprit son chemin ; il étoit nuit ; les Chasseurs, qu'il avoit suivis à travers la forêt, l'avoient détourné de sa route, il ne savoit plus où il en étoit. Il aperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres taillés en berceau ; il étoit fatigué ; il descendit auprès de la fontaine ; il vit, devant lui, un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu ; il ne comprenoit pas comment un tel arbre se trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que sa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroissoient aboutir les principales routes. Richard secoua l'arbre, quel-

ques efforts qu'il fît, il n'en put faire tomber aucune pomme; l'arbre étoit élevé, il ſe diſpoſa à y monter; il l'embraſſa des jambes & des bras, il eſt déjà parvenu aux deux tiers de la tige; mais, à meſure qu'il monte, la tige s'alonge, & les branches s'éloignent; Richard eſt trop avancé pour reculer; il monte toujours, il ſe trouve à dix toiſes de terre; il monte encore, & voit le ſommet des plus hauts arbres au deſſous de lui. Le vent du midi ſouffloit, il courba une branche, que le Chevalier ſaiſit; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrût dans la même progreſſion qu'il avoit grandi, & revint, peu à peu, dans ſon état naturel. Richard cueillit une pomme: Auſſi-tôt qu'il l'eut arrachée, il en pouſſa une autre plus belle que la première; il cueillit la ſeconde, &, ſoudain, il en parut une troiſième plus belle que la ſeconde; il l'arracha encore, & il en ſortit du même endroit une quatrième. Les trois qu'il avoit priſes étoient ſi groſſes, qu'à peine il pouvoit les ſoutenir; auſſi n'en cueillit-il pas davantage, & deſcendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la ſuivit, & arriva à Rouen à minuit; il ſe coucha, après avoir lui-même enfermé ſes pommes.

Le lendemain, au deſſert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes: Tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta

comment il l'avoit cueilli, & la propriété singulière de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il seroit dangereux de manger de ce fruit. On proposa d'en faire l'épreuve; on partagea une pomme en plusieurs morceaux, au lieu de pepin, on trouva une perle de la grosseur d'une olive, & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme; lorsqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de sa gueule, roula & fuit sur le parquet; plus le chien le suit avec avidité, & plus le morceau fuit avec vîtesse. Le chien de Robert étoit sur les genoux de son épouse: il semble admirer ce phénomène; mais, enfin, impatienté de la durée de cette chasse singulière, il s'élance, attrape la pomme fugitive, & l'avale. La Duchesse crut son chien empoisonné; l'alarme fut dans toute la Cour; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on se détermina à manger le reste de la pomme; on la trouva plus délicieuse encore qu'on ne l'avoit trouvé belle.

Richard revint, le jour même, dans la forêt, pour chercher le pommier; toutes ses recherches, furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir obtiendroit, pour récompense, une pomme d'or aussi grosse que la pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple se répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés; on ne trouva rien. Richard étoit au désespoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réserver les

pepins de celles qu'il avoit ; &, quoique la Duchesse sa mère eût grande envie d'en faire de beaux pendans d'oreille, il les sema, de sa propre main, après avoir écrit son nom autour de chaque pepin. En moins d'un an, ils produisirent des tiges, qui furent en état d'être greffées ; &, dans trois, les arbustes furent chargés de fruits ; mais bien dégénérés pour la grosseur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes, pour en semer les pepins ; Richard n'en refusoit à personne ; elles devinrent communes, toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit, s'y accoutumèrent, & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'espèce que Richard avoit découverte, fut appelée de son nom. On n'en mangea, d'abord, que pour faire sa cour à Richard : Ce qui n'étoit qu'un ton, devint une habitude, & l'habitude dégénéra en nécessité : De là vient ce goût pour les pommes, qui naît avec les Normands.

Mais, revenons aux exploits de Richard : Il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un si grand nombre d'aventures. Un jour qu'il la traversoit, il entra dans une Chapelle, & vit un mort qu'on y avoit exposé : Richard étoit pieux, il se mit à genoux, & pria l'Être Suprême de faire grâce à l'ame de cet homme, & il sortit. A peine étoit-il remonté à cheval, qu'il sentit quelqu'un s'élancer sur la croupe ; il se retourne, & se voit embrassé par un homme nu. C'étoit

le même, pour lequel il venoit de prier, & qui, de sa léthargie, étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard, &, de temps en temps, le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau se débattre, il ne pouvoit pas s'en débarrasser. Il trouve sur ses pas une rivière, il espère qu'en y entrant, cet homme, effrayé, l'abandonnera : Il y pousse son cheval ; mais, plus il avance, & plus ce malheureux serre Richard dans ses bras ; déjà l'eau couvre le cheval, & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin, Richard revient sur ses pas & sort de la rivière : Alors, l'homme en délire reprend ses sens, descend, & remercie Richard, qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un père de famille, qu'un coup de soleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire, il étoit tombé en léthargie, & que, vraisemblablement, on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné sa maladie en travaillant pour ses enfans, il étoit étonné qu'ils se fussent si pressés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui ; il trouva sa femme & ses enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit renaître parmi eux, lorsqu'il leur rendit leur père. Il leur reprocha de l'avoir transporté trop vîte. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés, & l'avoient enlevé malgré les cris de sa famille. Richard revint à la Chapelle, menaça les Moines, & ordonna qu'à l'avenir,

les morts ne feroient enterrés que deux fois vingt-quatre heures après qu'ils auroient expiré, & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain, avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer sous les peines les plus févères. L'infortuné, que la fraîcheur de l'eau avoit guéri, & qui devoit la vie à Richard, vécut encore plusieurs années, & vit sa famille établie avant sa mort.

Ce ne fut pas le seul service que Richard eût occasion de rendre *. Il vit, dans la forêt, un Moine que le Supérieur de son Couvent, & un Soldat, se disputoient; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les sépara, & leur demanda le sujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole, & dit : Monseigneur, je suis chargé de lever des troupes pour le Roi de France; cet homme, qui se dit Moine, & qui m'a promis, il y a un an, de servir sous la bannière du Seigneur de mon village, refuse de venir avec moi; il est si peu Moine, que je viens de le surprendre avec sa maîtresse. Seigneur Chevalier, répondit le Supérieur, il y a dix ans que ce Moine

* On lisoit, dans quelques anciennes éditions, que Richard rencontra le Diable, & un Ange, qui se disputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuse avoient, sans doute, altéré. Les prétentions du Diable sur l'ame d'un Moine, sont injurieuses aux Religieux; au lieu qu'il est tout simple qu'un Frère Quêteur puisse être tenté, & succomber. Les plus saints Fondateurs, & notamment Saint-Bruno, se sont fort élevés contre la Quête.

est au Couvent, & qu'il en porte l'habit : Il est vrai que je l'envoyai, l'année dernière, faire une quête à Paris; mais, quand même il auroit promis d'aller servir le Roi, cet engagement ne pourroit avoir lieu, attendu qu'il étoit engagé avec son Couvent : L'habit qu'il porte est une preuve que ce Soldat est un imposteur. Mon Père, nous allons voir, reprit Richard; l'habit ne fait pas le Moine. Alors, il interrogea le jeune Religieux : Il lui demanda s'il étoit Prêtre; il répondit qu'il ne l'étoit pas, & convint qu'il avoit promis de servir, mais que c'étoit par un motif de charité, pour empêcher qu'on ne prît un jeune homme, qui, du travail de ses mains, entretenoit son père qui étoit fort vieux, sa mère qui étoit malade, & ses deux sœurs. Richard loua beaucoup le Moine, & étoit prêt de le rendre à son Supérieur pour cette seule bonne action. Il restoit l'article de la Maîtresse; le Moine nia d'abord : Le Soldat jure qu'il a dit la vérité, & offre de faire venir la jeune fille, qui habitoit une petite maison dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot, & le Moine pâlit : En moins d'un quart-d'heure, la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle est, & si elle connoît le Religieux? Hélas! oui, répondit-elle d'un air naïf, c'est lui qui a empêché mon frère d'aller à la guerre. Oh, oh! s'écria Richard, je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action, sans en connoître le motif : Poursuivez, dit-il à la jeune fille;

par quel hasard vous a-t-il amenée ici? Il a dit à mon père, continua-t-elle, qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille si nombreuse, & qu'il vouloit l'aider à la placer; il a proposé à mon frère de le faire recevoir Frère Portier, mais mon frère a refusé, & il a mis ma sœur auprès de la nièce du Supérieur. Et vous, ma fille, dit Richard? Moi! c'est pour lui qu'il me destine, répondit-elle naïvement, il n'attend qu'une dispense de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard, qui ne croyoit pas les choses si avancées. A force d'interroger l'innocente Paysanne, il apprit que le Moine, après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuses, s'étoit fait marier par le Sacristain, & qu'il lui avoit persuadé qu'avant de rendre leur mariage public, il falloit avoir la confirmation du Pape, sans quoi les traîtres excommuniés, qui haïssoient les Moines, pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien, Monseigneur, je vous prie, ajouta-t-elle, ce secret n'est su que de vous, du Père Supérieur & du Sacristain. Richard ne put s'empêcher de rire de la simplicité de cette enfant, car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation succéda à ce premier mouvement; il adjugea le Moine au Gendarme, auquel il recommanda de veiller soigneusement sur sa conduite, & de le lui représenter, lorsque la guerre des François seroit terminée, s'il n'étoit pas tué: Il retira la sœur d'auprès de la nièce du Supérieur, &

ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le scélérat les avoit plongées, les fit rendre à leur père, & assura une pension à cette honnête famille, au sein de laquelle l'hypocrisie avoit essayé d'introduire la corruption. Richard ne se borna point à la punition du Moine, il remonta à la source du mal : Il vit que la quête entraînoit, nécessairement, une vie errante & dissipée ; qu'elle offroit aux Religieux des occasions périlleuses, auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à résister. En conséquence, il défendit aux Moines de quêter, & leur donna des terrains incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquèrent point de crier à l'impiété, & de menacer Richard de leurs anathèmes. Il fit punir les plus mutins ; &, tant qu'il fut le maître, on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, disoit-il aux Moines, que j'extirpe la mendicité, source de la plupart des maux qui affligent les États, lorsque vous en faites un précepte, & que vous en donnez l'exemple ?

CHAPITRE IV.

Étrange mariage de Richard. Mort de son Épouse. Qui elle étoit.

LA fille, que Richard avoit donné à élever à son Capitaine des Gardes, croissoit à vue d'œil : A sept ans, elle étoit aussi formée

qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante; c'étoient les grâces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable; elle réunissoit tous les caractères de la beauté; en sorte qu'elle plaisoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que les beautés ingénues, étoient séduits par son air simple & modeste; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans, trouvoient en elle tout ce qui pouvoit leur plaire : Elle recueilloit les suffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes; son esprit & son caractère prenoient le ton de tous les caractères & de tous les esprits. Vive, indolente, capricieuse avec les uns, toujours égale avec les autres; sensée ou folâtre selon les circonstances; médisante ou discrète, raisonnable ou inconséquente, avare ou généreuse, sévère ou compatissante, affable ou impérieuse, elle se rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ses charmes; il se félicitoit, chaque jour, de l'avoir sauvée; il mettoit tous ses soins à former son cœur & à cultiver son esprit. Ses succès passoient ses espérances; il avoit commencé par l'aimer comme sa fille, il en vint à ne voir en elle qu'une maîtresse adorée; &, lorsqu'il voulut se rendre compte de ses sentimens, il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré son amour, il ne songeoit point à en faire son épouse; il avoit trop de délicatesse pour n'en

faire que l'objet de ſes plaiſirs, il ſe bornoit à l'aimer, ſans ſonger encore à ce que deviendroit ſon amour. Une circonſtance à laquelle il n'avoit pas penſé, le força de faire des réflexions ſur ſon état.

Robert étoit vieux, ſon épouſe étoit morte, & Richard étoit le ſeul eſpoir de la Normandie. Il s'expoſoit aux aventures les plus périlleuſes, & il pouvoit être enlevé à ſes ſujets. Les Barons & les Chevaliers s'aſſemblèrent; ils lui repréſentèrent combien le peuple ſeroit à plaindre, s'il ne laiſſoit pas de ſucceſſeur. L'État étoit menacé d'une invaſion par les Anglois, les François ſoutiendroient leurs prétentions, & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le ſupplièrent, au nom de la Nation, de choiſir une femme, qui pût lui donner des héritiers, & conſerver la Normandie à ſes anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs repréſentations.

Si la tendreſſe pour Éléonore; c'eſt ainſi qu'il avoit nommé la jeune orpheline, eût pu augmenter, la ſituation où le mettoient les repréſentations de ſes ſujets, l'auroient portée à l'excès. Il ſentoit ſon cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle; il ne pouvoit penſer à la quitter ſans une peine inſupportable, & n'oſoit ſonger à l'épouſer ſans honte. La naiſſance d'Éléonore le déſeſpéroit; un enfant trouvé par haſard, né, peut-être, d'une mère infâme! Ces idées le jetoient dans la conſternation. Éléonore s'en aperçut, &

voulut savoir la cause de son chagrin. Richard lui avoua son amour & son embarras : Éléonore, qui connoissoit l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur, au lieu de se plaindre du sort, exhorta son amant à choisir une épouse digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris; plus elle lui marquoit du désintéressement, & plus elle l'enchaînoit. Enfin, ne pouvant plus y résister, il tombe à ses genoux, & lui proteste qu'il est déterminé à l'épouser : Elle combattit cette résolution avec force; elle savoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner, & plus elle l'y affermiroit.

Enfin, Richard convoqua une assemblée de tous les États, & déclara qu'il avoit choisi une épouse, & que, dans ce choix, il n'avoit consulté que l'intérêt de ses peuples. Il leur persuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voisins, afin que jamais ses Etats ne pussent passer à des Souverains étrangers; & qu'au cas de défaut d'enfans, ils pussent être gouvernés par les Seigneurs de la nation; qu'il avoit assez de parens pour n'avoir point à craindre de manquer de successeur, & qu'en tout évènement, il le désigneroit avant sa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu, non plus, choisir parmi les filles des Seigneurs de sa Cour; qu'il connoissoit leur mérite, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalousie de personne. Alors, il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore, les soins qu'il avoit pris pour la

former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient si prévenus en faveur de l'orpheline, que le choix de Richard fut universellement approuvé : S'il y en eut qui le blâmèrent, ce furent ceux qui aspiroient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un carrousel, où Richard se distingua : Il combattit successivement contre le Comte d'Alençon, le Comte de la Marche & le Duc d'Aquitaine; il les vainquit dans toutes sortes d'exercices. Plusieurs autres Chevaliers s'y distinguèrent; le Comte de Vendôme abattit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : On appeloit ainsi le Chevalier désigné pour épouser la Princesse d'Angleterre. Éléonore présidoit aux joutes & distribuoit les prix. Jamais mariage ne fut, en apparence, plus heureux que celui de Richard; mais que de contradiction lui fit essuyer son épouse! Elle le tourmentoit de manière que, quelques raisons qu'il eût de se plaindre, il étoit forcé de convenir, lorsqu'il examinoit les choses de près, que c'étoit lui seul qui avoit tort : Elle lui donnoit, à tout moment, sujet d'être jaloux, & ses moindres soupçons paroissoient des injustices. Elle le contrarioit sans cesse; c'étoit toujours elle qui se plaignoit d'être contrariée, & lui seul se croyoit coupable; il l'adoroit, & elle lui reprochoit, sans cesse, son indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuste, cruel & méchant; mais

elle ne put jamais parvenir à changer son caractère.

Enfin, après sept ans de mariage, la Duchesse Éléonore, ennuyée, sans doute, de ne pouvoir faire tomber son mari dans le piége, feignit une maladie mortelle; elle effectoit de souffrir des douleurs insupportables. Richard étoit désolé; plus il témoignoit de chagrin, & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être servie que par lui, il ne la quittoit pas un instant: Elle tomba dans le délire; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient, &, surtout, Richard. Dans certains momens, qu'elle étoit tranquille, elle l'appeloit, & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait: Richard fondoit en larmes & l'embrassoit; elle profitoit de cette circonstance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité, elle lui dit qu'elle avoit une grâce à lui demander, & lui fit promettre de lui accorder. C'en est fait, lui dit-elle, je vous perds, je sens que ma fin approche; puisse une autre épouse, plus digne de vous, vous consoler de ma perte. Je vous dois tout, c'est vous qui m'avez élevée, du sein de la misère, au faîte de la grandeur: Si je meurs avec quelque regret, c'est de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous sacrifier; la grâce que je vous prie de m'accorder, c'est de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez transporter dans le mausolée que je m'y suis fait construire: Il est au milieu de la forêt. Quand mon

mon corps y aura été dépofé, je défire de n'y être veillée que par vous : Je mourrai tranquille, fi je fuis affurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en fanglotant, l'embraffe, la preffe dans fes bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant, & tombe évanoui auprès de fon lit : On accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verfer un torrent de larmes : Tout entier à fa douleur, il étoit infenfible aux careffes de fon père & à toute forte de confolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernières volontés de fon époufe ; il accompagna fon corps au lieu de la fépulture, l'y fit dépofer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : Ils pafsèrent la nuit auprès d'elle. Richard ne ceffa de pleurer, il ne pouvoit fe perfuader qu'il alloit être féparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil ; un rayon d'efpérance ranime fes fens; il fe lève, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : Le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrépide Richard admire & ne s'effraye point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'affeyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais infpiré de crainte. Hélas!

dit Richard, ce n'eſt pas la crainte qui m'agite, c'eſt l'eſpoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, eſt-il poſſible que tu reſpires! Quoi, ta mort ne ſeroit qu'une illuſion! Ton Eléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réſerve encore des jours heureux; mais le temps preſſe, je ſens qu'un peu d'eau fraîche m'eſt abſolument néceſſaire; allez à la fontaine voiſine, vous trouverez un vaſe qui ſert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez auſſi-tôt, ſans en répandre une goutte. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : Tandis qu'il y puiſe, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : Il revient & ne trouve que le Chevalier, qu'il avoit laiſſé dans le mauſolée, expirant; le cadavre & le cercueil avoient diſparu. Richard enlève hors de ce lieu le malheureux Chevalier, qui, à peine, a le temps de lui apprendre que ſon Eléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme, pour faire tomber le ſage Richard dans les piéges du crime, en le rendant paſſionné pour ſes charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas, dit le Chevalier, je ſuis ſa victime : La honte de n'avoir pu, ni vous effrayer, ni corrompre votre vertu, l'a rendu furieux; il s'eſt élancé ſur moi, m'a ſaiſi dans ſes bras, &, en me diſant ce que je viens de vous répéter, il m'a empoiſonné de ſon haleine infecte. Richard, pour le faire revenir, lui jeta l'eau qu'il tenoit, mais il vit auſſi-tôt expirer ſon malheu-

reux compagnon : Il ne se ressouvint d'Eléonore, que pour abhorrer sa perfide beauté, il ne regretta que le Chevalier ; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne se consoloit point d'avoir eu pour épouse un monstre aussi détestable : Alors, n'étant plus fasciné par ses perfides attraits, il se rappela, avec douleur, les tourmens que la fausse Eléonore lui avoit fait souffrir. Il ne pensoit pas, sans rougir, à la honte d'avoir épousé une fille abandonnée, & d'avoir dédaigné des Princesses qui lui auroient fait d'illustres alliances. Il désiroit que le Génie prît un corps passible, & qu'il vînt le défier avec toutes les forces de l'enfer : Richard étoit si animé par la vengeance, qu'il se sentoit le courage de le combattre, & qu'il étoit assuré de la victoire. Cependant, il n'osoit pas publier quelle étoit Eléonore ; il résolut de garder, là dessus, le plus profond secret, le seul qui eût pu le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de son épouse ; &, afin que personne ne pût soupçonner la vérité, il fit fermer le tombeau, & défendit que personne l'ouvrît.

Cependant, tout le Clergé de Normandie faisoit retentir les Eglises de prières & d'oraisons funèbres pour la Duchesse Eléonore. Richard ne savoit comment les faire cesser : Employer son autorité, sans en donner aucun motif, eût paru une chose extraordinaire, &, peut-être, impie : D'un autre côté, il ne pouvoit souffrir qu'on adressât des prières au

Ciel pour un Esprit infernal. Il prit, enfin, son parti, il assembla les Évêques, & leur avoua tout ce qu'il savoit de la fausse Eléonore : Il le confirma par le récit de la mort du Chevalier, & les conduisit à la porte du mausolée, où l'on croyoit faussement que reposoient les cendres de la Duchesse. A peine l'eut-on ouverte, qu'une odeur empestée s'exhala dans la forêt : Lorsque la vapeur fut dissipée, on entra dans le monument, on vit les débris du cercueil, mais on ne trouva aucun vestige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : On le fit enterrer, une seconde fois, avec les mêmes cérémonies que la première.

Richard, indigné d'avoir passé sept années avec un tel monstre, résolut de ne plus se marier : Il s'enferma dans l'Abbaye de Fécamp, dont il étoit Fondateur, avec trois des Officiers de sa maison, détestant le Génie qui l'avoit trompé, mais ne pensant jamais à la manière dont il s'y étoit pris, ni à la figure qu'il avoit empruntée, sans se sentir attendri.



CHAPITRE V.

Triomphe de Richard. Il enlève la Princesse d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.

RICHARD avoit passé deux années entières dans sa retraite de Fécamp, où il se convainquit que si les Monastères renferment, quelquefois, de mauvais Religieux, il en est dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup sur l'austérité, tant vantée, des Philosophes de l'antiquité. Il ne sortit de l'Abbaye, qu'à l'occasion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince, qui réunissoit sous sa puissance la France & l'Empire d'Occident, & qui, pour le bonheur du monde, eût mérité d'en être le Souverain, venoit d'assurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer, par des fêtes, son retour dans ses États. Il envoya des Courriers de tous côtés, invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête, & indiqua Paris, sa capitale, pour le lieu du rendez-vous. Dès que Richard en fut instruit, il se mit en route, & arriva à Paris, en même temps qu'Aymé, Duc de Bavière, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, cousins du Roi Charlemagne, Thierri d'Ardenne, Salomon de Bre-

tagne, Renault de Montauban & ses trois frères, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduisoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorsqu'ils furent tous arrivés, ils allèrent ensemble féliciter l'Empereur sur son retour, & sur les établissemens utiles qu'il venoit de faire dans sa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ses actions : Il les félicita, à son tour, sur leurs exploits & sur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : Il fixa le Tournoi au Dimanche suivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils se partageroient en deux troupes, & que l'une combattroit contre l'autre. Ce fut le sort qui en décida. La première troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragme, d'Oligier de Vienne, son cousin, & de plusieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard sans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierri, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, composoient la seconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après-midi. L'Impératrice-Reine de France se plaça sur un échafaud couvert d'un brocard d'or; elle étoit accompagnée de plusieurs Princesses; elle avoit, à son côté, Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers

& des spectateurs : Derrière les Princesses, étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur parure.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baissant leurs lances devant les Dames : Comme chacun avoit la sienne sur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grâce & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorsque les Hérauts eurent donné le signal, & que les trompettes eurent fait retentir les airs, Richard, qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier ; le brave Roland, l'Hector de son siècle, courut, de son côté, contre Richard ; deux rochers d'égale grandeur qui se détachent du sommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils se frappent, & leurs lances se brisent sur leurs écus. Ils reprennent du terrain, & partent avec plus d'impétuosité ; Richard atteint Roland sur le heaume, & le désarçonne. Roland se remet : Ils reviennent, se mesurent, & se frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre : Leur chute fut si violente, qu'ils restèrent à terre presqu'évanouis & sans connoissance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers, qui ne les voyoient pas se relever, cou-

rurent à eux & levèrent leur visière; l'air rétablit leurs forces, & ils remontèrent sur leurs chevaux. Olivier, cousin de Roland, prit sa place, & Salomon, Duc de Bretagne, celle de Richard; Olivier terrassa & mit Salomon hors de combat. Les joutes devinrent générales, les deux partis se battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger s'entrechoquèrent, & tombèrent, chacun de son côté. L'Amoureux de Galles, dont le courage & la force sembloient doubler, par le désir de plaire à la Princesse d'Angleterre, avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuste Comte d'Alençon, moins jaloux, dans ce moment, de plaire à leurs Maîtresses, que d'obtenir l'estime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudissoit de son triomphe: Richard fut indigné de tant d'orgueil; il résolut de le mortifier aux yeux de sa Maîtresse; il s'élance contre l'Anglois, &, du premier coup, le renverse à dix pas de son cheval. Les deux troupes ne se ménageoient point: Richard fit des prouesses incroyables, pour forcer le parti qui étoit en dedans, défendu par Roland, qui lui opposoit une résistance invincible. Richard fait le tour du camp, & tout ce qui se présente à ses coups, il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent: Par-tout où il passe, il est comme l'aimant au milieu de la limaille de fer, lorsque leurs poles sont opposés; il règne un grand intervalle entre lui & ses ennemis. Enfin, l'avantage est égal entre les deux

Chefs; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors, & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier, il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus, encourageant les uns & les autres. Il donna un festin, auquel les Chevaliers, les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoignée de lui-même, avoit indisposé Richard : Soit prévention, soit jalousie, il le vit à regret l'amant de Clarice : Le hasard le plaça, à table, à côté d'elle; Richard lui marqua les attentions & les soins les plus empressés, Clarice n'y fut point insensible.

Richard, qui, depuis la trahison du Génie, étoit en garde contre la beauté, avoit été surpris de celle de la Princesse d'Angleterre : La conversation de Clarice, le son de sa voix, changèrent l'admiration de Richard en un sentiment plus tendre; avant la fin du repas, il en étoit plus amoureux, qu'il ne l'avoit jamais été d'Éléonore. L'orgueilleux Anglois étoit placé vis à vis : La jalousie dans le cœur, & le dépit sur le front, il les observoit, répondoit à son voisin d'un air distrait, & lançoit sur sa Maîtresse des regards foudroyans. Richard étoit gai, complaisant, aimable. L'Anglois étoit sombre, exigeant & sévère. Richard étoit modeste, sembloit ignorer son mérite, & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ses exploits. L'Anglois ne cef-

soit de vanter les siens, & les exagéroit à sa Maîtresse. Les femmes ont un instinct singulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaises qualités de leurs amans. Si leur cœur se trompe souvent, lorsqu'il se donne, leur esprit n'est jamais en défaut lorsqu'il nous juge. Le parallèle que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles, lui fit voir, dans ce dernier, tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'appercevoir; la fureur, qu'elle voyoit dans ses yeux, lui fit trouver ces défauts insupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois, & loua le choix de la Princesse. Elle rougit, & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choisir, & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ses parens; qu'à la vérité, il l'adoroit, mais qu'elle n'avoit jamais pu le souffrir.

La fin du souper interrompit Richard. Il demanda à la Princesse la permission de la servir: L'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. « Chevalier, lui dit-il, vous êtes aussi pressant auprès des Belles qu'aux Tournois; mais il me semble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que son Amant ». Ce brusque reproche fit rougir Richard, & n'embarrassa pas moins la Princesse. Seigneur Chevalier, répondit l'intrépide Normand, les armes sont journalières, vous avez été vaincu, aujourd'hui, je le serai, peut-être, demain. Quant à la belle Clarice, je sens qu'il faudroit être bien téméraire pour oser entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit

au pied de la lettre le compliment de Richard. Je sais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : Ainsi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, souffrez que je la consulte, & que je lui offre mes services en échange de ses conseils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air sombre, & conduisit Clarice à la Reine, qui venoit à eux.

Le lendemain, Richard fit demander à la Princesse d'Angleterre la permission de la voir. L'Amoureux de Galles, Édouard, en fut informé, il se trouva chez Clarice, lorsque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : La Princesse se sentoit un penchant secret pour Richard, qui, de son côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux sont pénétrans, mais l'orgueil d'Édouard étoit un voile qui le rassuroit. Il les obsédoit sans cesse, & cette contrainte, en irritant les feux de son rival, contribua beaucoup à lui enlever sa Maîtresse. Huit jours se passèrent dans cette gêne : Richard, enfin, profita d'un moment favorable, pour déclarer sa passion à Clarice. Si vous aimiez Édouard, lui dit-il, si votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'est une déloyauté que de chercher à désunir deux cœurs que l'amour a joints : Il abuse de l'autorité que vos parens ont sur vous : Il doit

en être puni. Clarice héſitoit ; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, ſa reconnoiſſance pour l'Amoureux de Galles balançoit ſa nouvelle paſſion. Si, lorſque vos parens, reprit-il, vous deſtinèrent à Édouard, ils avoient conſulté votre cœur, l'auriez-vous accepté ? Non, répondit la Princeſſe. Eh bien, dit Richard, je vous rends vos droits : Vous n'avez rien promis, vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut ſi ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard, qu'enfin, elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obſédoit, ou, du moins, de la mettre en état de ſe choiſir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin, & que le départ de Clarice fut fixé, Richard, qui avoit ſu adroitement qu'Édouard devoit la reconduire en Angleterre, & la faire paſſer par la Normandie, partit, deux jours avant, ne s'arrêta point à Rouen, & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au delà, ſur le chemin qui conduit à la mer ; il ne prit, avec lui, qu'un Écuyer, auquel il ordonna de reſter dans le donjon du Château, d'obſerver tout ce qui paroîtroit ſur le chemin de Paris, & de l'avertir lorſqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiſelles montées ſur des haquenées blanches, eſcortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné, Richard s'arma, tint ſon cheval tout prêt, & attendit l'avis de ſon Écuyer. Il fut un jour entier dans cette attente, montant, à tout inſtant, au donjon, dans la crainte que l'Écuyer ne s'endormît, &,

parce qu'il ſembloit qu'en obſervant lui-même, ils les apercevroit plutôt.

Il les vit, enfin, à une lieue de diſtance. Édouard marchoit à côté de Clarice, les deux Demoiſelles les ſuivoient, quatre Chevaliers les précédoient, & les ſix autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt aperçus, qu'il monte à cheval, prend ſa lance & va au devant d'eux. Dès qu'il eſt à portée de ſe faire entendre, il leur ordonne de ſe retirer, & de lui abandonner la Princeſſe qu'ils conduiſent, & qui lui appartient. Clarice reconnut aiſément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles, qui ne le remit pas, lui cria : Inſenſé ! quelle eſt ton audace, d'oſer, ſeul, t'expoſer à une entrepriſe, pour laquelle cent comme toi ne ſeroient pas encore aſſez forts ? C'eſt ce qu'il faudra voir, repart Richard, en mettant l'épée à la main : Édouard alloit en venir au combat, deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêchèrent, & l'un d'eux prit ſa place ; mais, d'un ſeul coup, Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : Le ſecond eut le même ſort. Alors, quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baiſſèrent leurs lances contre lui. Il les évite avec adreſſe, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuiſſe, un troiſième dans la viſière, & enlève le quatrième de ſon cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le ſable jusqu'à la poitrine : Ses jambes, en s'agitant, frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent, dans le

poitrail, un coup d'éperon qui le met en sang. Edouard est furieux; il reconnoît Richard La honte & la jalousie redoublent ses forces : Il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée, qui eût dû séparer en deux le Chevalier & sa monture; mais Richard, qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élance sur lui, le prend d'une main, &, de l'autre, tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le sein, s'il refuse de se rendre. Dans le moment que Richard est ainsi occupé, deux Chevaliers couroient sur lui, & alloient le terrasser : C'en étoit fait de lui, si Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment, Edouard, qui se voit trahi, fait un soupir, demande grâce à Richard, & lui dit qu'il se rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre son poignard & le lever sur le sein de la princesse : Richard jette un cri, pousse son cheval, passe entre Edouard & Clarice, la sauve, revient contre l'assassin, le désarme, &, du même poignard, l'étend aux pieds de sa Maîtresse. Il restoit encore quatre Chevaliers; Clarice leur propose de se retirer; ils refusent. L'épée de Richard étoit émoussée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice descend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus sur le sable, en donne une à Richard, & garde l'autre, en cas d'évènement. Le Chevalier attend ses ennemis de pied ferme;

lorsqu'ils sont prêts à le frapper, il se détourne & passe derrière eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de si rudes coups sur la croupe de leurs chevaux, que tous les quatre, en un clin d'œil, sont emportés à plus de deux cents pas; deux des chevaux s'abattirent & expirèrent sur la place; les deux autres refusèrent d'obéir à la voix & à l'éperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le sien à garder à une des Dames, & se présenta au combat contre les deux Chevaliers, qui étoient à pieds. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les blessa l'un après l'autre, & les laissa sur le sable; il s'avance vers les deux qui restoient : Étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demandèrent grâce; il la leur accorda; ils se rendirent. Richard envoya ordre à son Écuyer de faire enterrer les morts, & de faire transporter les blessés à Rouen dans son Palais.

Alors, Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promesse qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de se choisir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore : Mais, si je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choisirez. Clarice lui répondit que son choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi son père. Richard la rassura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ses genoux, & lui jura,

à son tour, une fidélité à toute épreuve.

Quand les morts & les blessés furent enlevés, Richard, Clarice, ses deux compagnes, & les deux Chevaliers prisonniers, prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand soin des blessés; il y en eut trois qui guérirent de leurs blessures. Peu de jours après, Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, jusqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'assemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitoit encore, lorsqu'on se disposoit à l'enterrer. L'Ecuyer le secourut, & ses soins le rendirent à la vie. Il lui demanda le secret le plus inviolable; l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli, en peu de jours; il se montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manqueroit pas de se vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme sur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en imposer à la crédulité du peuple.

Lorsque Richard, en parlant aux Etats, en vint à la mort d'Édouard, ceux qui l'avoient vu, ne manquèrent pas de se récrier. Richard interpella Clarice; elle protesta qu'elle l'avoit vu tomber à ses pieds. On fit venir l'Écuyer, qui avoua la vérité. Un inconnu présenta au Duc une lettre, qu'un Anglois, qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remise, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre

& la lit en présence des États : ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. " Tu m'as ravi
„ ce que j'avois de plus cher ; &, comme si le
„ titre de Ravisseur ne te suffisoit pas pour
„ te déshonorer aux yeux des Nations, tu te
„ vantes d'avoir donné la mort à ton rival :
„ Je te préviens que je pars, & que, si, dans
„ quatre jours, tu ne me renvoyes pas Clarice
„ à Londres, je viendrai, avec une puissante
„ armée, ravager la Normandie, t'arracher ta
„ proie, & punir, par ton supplice, ta per-
„ fidie & ton imposture.

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ses sujets qu'il étoit prêt de soutenir, les armes à la main, que tout ce qu'il avoit raconté, à l'exception de la mort d'Edouard, qu'il croyoit certaine, étoit exactement vrai ; que, s'il avoit besoin de se justifier auprès d'eux, il n'y avoit qu'à interroger les Prisonniers. Tout le monde, d'une voix unanime, s'écria que c'étoit une chose inutile, & qu'on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t-il, que nous allons avoir sur les bras une guerre sanglante avec le Roi d'Angleterre, qu'Édouard n'a pas manqué de prévenir. Mon dessein étoit de vous proposer Clarice pour Souveraine ; vous voyez sa beauté, & vous avez souvent entendu parler de ses vertus. Elle n'eût aspiré qu'à faire votre bonheur & le mien : J'aurois pu l'épouser, sans vous consulter ; mais, comme vous êtes chers à mon cœur, c'étoit de vous que je voulois la tenir.

La menace d'Édouard est une circonstance qui mérite vos réflexions. C'est à vous à délibérer, si vous aimez mieux que votre Souverain se couvre d'un opprobre qui réjaillira sur vous, en renvoyant une jeune princesse à des tyrans, ou si vous préférez mon honneur, & le vôtre, à une qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne perdit aucun temps à délibérer; toute l'assemblée s'écria: CLARICE, ET LA GUERRE.

Aussi-tôt Richard dicta lui-même le Cartel, qu'il fit écrire par un de ses Ministres. RICHARD, DUC DE NORMANDIE, à ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES. „Un „ ravisseur est celui qui, comme toi, abuse „ de l'autorité d'un père injuste, pour se rendre „ maître d'un cœur dont il n'est pas digne, „ & auquel il ne laisse pas la liberté du „ choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyrannie, „ que pour lui rendre cette liberté; elle „ en dispose en ma faveur; si elle m'eût ordonné „ de la rendre à tes vœux, j'aurois respecté „ ses ordres; mais, pour le bonheur de „ mes sujets, elle préfère d'être leur Souveraine „ à l'honneur de régner, un jour, avec „ toi, sur l'Angleterre. Si tu n'avois pas „ craint de combattre seul à seul contre moi, „ tu n'aurois pas été chercher l'appui d'une „ armée. De quelque manière que tu viennes „ en Normandie, je t'y attends. Mes sujets „ se disposent à recevoir tes troupes: Il n'en „ est aucun qui n'ait ri de tes menaces; juge „ du cas que j'en fais.

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut, qui conduisit, en même temps, les prisonniers au Roi d'Angleterre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc, & protesta qu'il auroit Clarice, malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes, Édouard en rassembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même son armée : Il fit Édouard son Lieutenant-Général, &, sous lui, le Duc de Northumberland & le Comte de Winchester. Tous les Seigneurs Anglois demandèrent à l'accompagner. Il fit un armement considérable, qu'il chargea de toute sorte de munitions; &, lorsque tout fut rassemblé, on s'embarqua, & l'armée Angloise descendit à Dieppe.

CHAPITRE VI.

Descente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chasse. Miroir constellé. Etrange aventure de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit sa descente sans obstacle ; Richard ne fit aucun effort pour s'y opposer. Il attendit les Députés du Roi, qui le sommèrent de rendre Clarice, s'il ne vouloit exposer son pays à la destruction, & ses habitans à toutes les horreurs de la guerre.

Richard répondit qu'il défendroit son épousé jusqu'à la dernière goutte de son sang, & qu'il comptoit assez sur la fidélité de ses sujets, pour espérer que, tant qu'il en resteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du secours à Roland & à Renaud de Montauban : Ils ne purent lui en donner aucun; ils étoient occupés à la guerre, que Charlemagne faisoit contre les Sarrasins, qui, après avoir été chassés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre se félicita de leur absence, & crut que, sans eux, Richard ne pourroit jamais soutenir ses efforts. Il assembla son Conseil, & il fut décidé de profiter du désordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jeter les habitans. Les ennemis étoient campés au delà de Dieppe. Dès que Richard sut la résolution du Conseil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace : Il avoit pour maxime, qu'à la guerre, il faut se laisser attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aile droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le temps qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il aperçut, au fond d'un valon, un jeune homme richement armé, sur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeste, & Richard fut frappé de sa figure : Il lui trouvoit une ressemblance singulière avec Eléonore, il soupira, & n'eut aucune mé-

fiance. Il lui demanda par quel hasard, dans un jour où l'on se préparoit à combattre, il se trouvoit dans cet endroit écarté. Je suis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant, votre valeur m'intéresse, le petit nombre de vos troupes, l'absence de Roland & de Renaud, sur lesquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon secours ne vous sera, peut-être, pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir, quelquefois; je connois l'armée ennemie; la langue angloise m'est aussi familière que la françoise; à la faveur de mon armure étrangère, je puis parvenir jusque dans la tente du Roi, & assister à ses conseils les plus secrets. Si vous daignez accepter mon secours, je vous l'offre, mais à condition que, lorsque j'aurai besoin du vôtre, vous ne me le refuserez pas, dans quelque circonstance que je me trouve. Richard y consentit, & le jeune homme l'assura que, tant qu'ils seroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeste de ce jeune homme avec les prouesses dont il se vantoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, se mit à la tête de ses troupes. Dès que les deux armées furent en présence, le jeune Chevalier, avec la permission de Richard, fit donner le signal de la bataille par les trompettes; ce brusque empressement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais

ils furent bien plus surpris, lorsque les deux Chevaliers se précipitèrent au milieu d'eux, & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi-heure. Le feu qui dévore un chaume est moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis, qui prenoient la fuite, &, les forçant de revenir sur leurs pas, les fugitifs faisant face à ceux qui vouloient fuir, les choquoient, ils s'embarrassoient les uns les autres, & ne songeoient point à se défendre. Il n'y eut pas un seul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros, les Normands pénétrèrent dans les lignes des ennemis, & les enveloppèrent de tous côtés. Edouard essaya de les rallier & de former une colonne qui fît face de tous côtés. Les Chevaliers s'aperçurent de cette manœuvre, ils l'attaquèrent de front, pénètrèrent jusqu'au centre, & ouvrirent un passage aux Normands, qui dissipèrent cette masse énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre; il voulut le conduire à Richard: Il lui proposa de se rendre; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée, le jeune Chevalier l'abattit à ses pieds d'un coup de la sienne. De son côté, Richard avoit rencontré le Prince de Galles, qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois, lui dit le Duc, je t'ôterai le moyen de me démentir, quand on publiera que je t'ai tué; aussi-tôt il lui abat la tête d'un revers, & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'on la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandu dans son armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & plusieurs se noyèrent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trousses. L'inconnu, en les voyant fuir, les défioit; sa voix les faisoit fuir encore plus vîte. Enfin, ils disparurent, & leur camp resta tout entier au pouvoir des Normands, sans que les Anglois eussent emporté un seul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, lui demanda s'il étoit content de son service. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnoissance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu; quant à mon nom, c'est un secret qui n'est pas en mon pouvoir de vous dire. Richard voulut l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Étranger le remercia; il lui promit qu'ils se reverroient, gagna la forêt, & disparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de sa Cour, qui s'étoient le plus distingués à la bataille des Anglois, rentra dans Rouen, au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au devant de lui; sa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi son père. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire prisonnier, l'avoit tué. Richard, qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût désiré

que le Roi se fût porté à un accommodement, le pleura avec elle & la consola peu à peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine, qui fit sa paix avec Richard, & qui l'aima comme son fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à sa femme le plaisir de la chasse. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorsque les Chasseurs furent assemblés, le Duc s'aperçut que ses chiens étoient harrassés & couverts de blessures. Il s'en plaignit à ses Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros sanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard se proposa de le chasser; ses piqueurs lui dirent que ce sanglier appartenoit aux Fées Clorisandre & Eglantine, qui avoient pris soin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque temps, & les Fées avoient promis une récompense magnifique à celui qui le leur rameneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permission de chasser leur sanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent sensibles à l'attention de Richard, & le remercièrent de ses soins, quoiqu'ils fussent inutiles, parce qu'il étoit dans la destinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie, né d'une Chrétienne & d'un Sarrasin. Richard fut fâché de cette circonstance, n'entreprit point la chasse du sanglier, offrit ses services aux Fées, & se retira. Elles lui firent présent d'un petit miroir de poche constellé, qui avoit la vertu

de

de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la manière de s'en servir. Quoiqu'on ne chassât pas le sanglier blanc, la Duchesse ne fut pas moins satisfaite de sa partie de chasse.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond sommeil, lorsque, vers minuit, il fut éveillé en sursaut : Sa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit si bien secondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ses rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous sommer de votre parole : Il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & suivez-moi. Richard avoit quitté son lit avant que l'Étranger eût cessé de parler. Lorsqu'il fut armé, il lui demanda où il falloit le suivre. A une aventure, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier sans peur, que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracassé, pendant sept ans, par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai dansé avec les Hellequins, je me suis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, suivez-moi.

Richard suivit son conducteur dans la forêt ; ils y trouvèrent douze Chevaliers qui se préparoient à combattre, & qui s'exerçoient, en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Étranger, qui ne craignent guère votre intrépidité, & qui, certainement, vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, sais-tu que tu me

donnes envie de les attaquer, pour te prouver que je ne les crains pas? Il n'eſt pas temps encore, lui dit l'inconnu, réſervez votre courage pour une meilleure occaſion.

Toute la vengeance que la Fée Minucieuſe vouloit tirer de Richard, conſiſtoit à lui faire perdre ſon nom d'intrépide; le Génie Brudner s'y étoit engagé, mais ſes ruſes & ſes efforts avoient toujours échoué. Il avoit réſolu, cette nuit, de venir à bout de ſon entrepriſe. Lorſque Richard & le Génie, car l'Inconnu étoit Brudner lui-même, furent bien enfoncés dans la forêt, un Écuyer, d'une figure hideuſe, & portant une torche dans chaque main, paroît, & s'écrie: Que tardes-tu? Le grand Nazoméga t'attend. Ce Chevalier fanfaron, qui doit te ſervir de ſecond, pourquoi ne l'amènes-tu pas? Ne devois-tu pas prévoir qu'il ſeroit auſſi effrayé que toi, lorſque tu lui propoſerois de combattre contre nous? Richard pouvoit ſe modérer à peine; laiſſe-moi faire, dit-il à ſon conducteur, tu vas voir rouler ſa tête ſur le ſable. Le jeune homme l'arrêta; Richard dit à l'Écuyer: Rends grâce au mépris que j'ai pour toi, ſi tu reſpires encore; mais, va dire à celui qui t'envoye, que, fût-il eſcorté de l'enfer, je le combattrois. Eh bien, reprit le hideux Ecuyer, en ſecouant ſes torches, & en riant, ſuivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas, que les arbres qui les environnent ſe courbent, éclatent, & que toute la forêt ſemble crouler ſur leurs têtes. L'Ecuyer, avec une de ſes torches, met le feu

à une feuille, &, dans l'instant, Richard se trouve sous une voûte de flamme. Il voit, à chaque branche, un glaive suspendu: Un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroissoit transi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloises? Avons-nous à perdre, aujourd'hui, une vie de plus qu'en un jour de bataille? Cet Écuyer t'annonçoit un combat, où donc sont nos adversaires? Quel est le juge des joutes à qui nous devons nous adresser? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voisin, fend l'écorce & en fait sortir un démon d'une taille prodigieuse; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine; il avoit dix oreilles & point de mains; il n'avoit rien qui pût désigner son sexe: Une balance étoit suspendue devant lui; à ses pieds, étoit un tas de couronnes & un glaive. L'Ecuyer conduisit les deux Chevaliers devant le démon. Nazoméga parut en même temps; il accusa le jeune Chevalier d'avoir violé sa fille, & Richard d'avoir assassiné le Roi d'Angleterre, après avoir enlevé Clarice. Nazoméga offrit la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, si ce jeune homme a violé ta fille, mais je sais que tu mens, lorsque tu avances que j'ai tué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choisi librement pour époux: Quiconque dit le contraire,

ment, & je suis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval, & avec telles armes qu'il jugera à propos. Nazoméga parut furieux; il demanda au juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'instant. Il jeta son gantelet; Richard alloit le relever, lorsque le Chevalier le prit, en représentant au Duc qu'il s'étoit offert pour second, & que, n'ayant pas d'autre adversaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant seroit vaincu. Richard se plaça à côté du Juge, pour être spectateur du combat.

Nazoméga étoit d'une taille gigantesque; ses yeux étoient rouges & étincelans, son nez avoit la forme, d'une trompe d'éléphant, étoit d'une grosseur énorme, & alloit se perdre sous son menton. Sa tête, pointue, étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaisse de cheveux de l'autre: Toute son armure étoit d'un cristal de roche très-poli; il étoit monté sur une écrevisse, qui, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, avoit une toise & demie, ses antennes avoient quinze pieds. On proposa au Chevalier le choix entre une monture semblable & son cheval; il préféra la dernière. Ils prirent du terrain, le Chevalier s'élança sur son adversaire: Nazoméga, qui avoit arraché une des antennes de l'écrevisse, & qui s'en servoit au lieu de lance, l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit sa lance sur l'écu du Géant; &, tandis qu'il se retournoit pour prendre du terrain, l'écrevisse ne fit qu'étendre sa jambe, saisit le Chevalier avec

sa pince, l'enlève de dessus son cheval & le terrasse. Le Chevalier demanda grâce & s'avoua vaincu : Qu'on le garde, dit Nazoméga, & qu'on le donne, demain, à mon écrevisse, après son avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrain ; il entend un coup de tonnerre, & voit, aussi-tôt, la voûte enflammée vomir, de toutes parts, des démons qui voltigent, & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazoméga pique son écrevisse, qui ne fait que s'appuyer sur ses pattes de derrière, & joint le Duc : Nazoméga lui porte un coup d'antenne, elle se brise contre ses armes. Le Monstre met l'épée à la main, Richard ne demande pas mieux ; il aperçut la monture de Nazoméga qui levoit la pince ; le Duc se retourne à propos & la coupe d'un revers ; il en revint aussi-tôt une nouvelle ; alors, le combat devint furieux, les coups tomboient sur leurs heaumes comme la grêle : Nazoméga en portoit de si terribles, que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois, mais il ne sentoit rien ; il passa deux ou trois fois son épée au travers du corps de son adversaire, qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers, que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés sur des tigres, deux sur des léopards, les deux autres sur des lions, les deux qui suivoient sur des rhinocéros, deux sur des dromadaires,

& les deux derniers ſur des chevaux ailés. Richard ſe vit attaqué, à la fois, par ces douze combattans, plus épouvantables par leurs figures, que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroiſſoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouiſſoient Richard. Il ne s'effraya de rien, il ſe jeta au milieu d'eux, & le mit tous hors de combat. Alors, Nazoméga dit à Richard: Tu l'emportes; mais ſais-tu pour qui tu te bats, c'eſt pour ton Génie perſécuteur, le même que tu as épouſé ſous le nom d'Éléonore, & qui t'a ſi bien ſecondé dans la bataille contre les Anglois. Comment, traître! s'écria le Duc, tu voudrois me perſuader que ce brave Chevalier eſt un Génie, un Enchanteur, un Démon. Tu mens, & je ſuis prêt à te prouver qu'il eſt le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire, reprit Nazoméga, ſais-tu contre qui tu combats? Sans doute, dit Richard, contre de Faux-monnoyeurs & des Brigands déguiſés qui dévaſtent ma forêt. Tu te trompes, répondit le Chevalier au nez courbé, c'eſt contre des Démons, que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne ſais quel eſt ſon deſſein; il nous raſſemble, ici, pour te combattre juſqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh! parbleu, vous combattrez trop long-temps, lui dit-il, car, de ma vie je n'ai menti, ni ne mentirai. S'il eſt un Génie, comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous terraſſé? Pourquoi étoit-il tranſi de peur, quand il a com-

battu! Pour t'effrayer toi-même, répondit Nazoméga. N'importe, dit Richard, quel qu'il soit, je le regarde comme très-vaillant & très-loyal, & je suis ici pour le soutenir. Chevalier obstiné, reprit Nazoméga, sais-tu qu'il y va de ta vie, & que quiconque ose lutter avec nous doit succomber à la fin; crois-moi, soumets-toi, rends-moi les armes, fléchis le genou devant le grand Juge, & nous te laisserons aller; aussi bien, as-tu besoin de repos. Richard ne replique au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommence; mais Richard, voyant que les coups qu'il porte à son adversaire, ne lui font aucun mal, &, enfin, convaincu qu'il se bat contre les Démons, tire adroitement de sa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Clorisandre, l'attache à son heaume, &, à mesure que les objets enchantés se peignent dans la glace, ils disparoissent. Les Démons restèrent immobiles; leurs corps phantastiques s'évaporèrent dans les airs, & leur esprit rentra dans les demeures sombres : Les feux, qui formoient la voûte du champ de bataille, parurent un brouillard léger, qui tomba en rosée, & Richard se trouva seul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit : Il étoit une heure après-minuit. Lorsqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adressa au jeune Chevalier. Puisqu'il n'y a plus de combattans, lui

dit-il, il est temps que je me retire, à moins que je ne puisse vous servir encore : En attendant, dites-moi si tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, est vrai ou faux? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement; mais seroit-il possible que je me fusse battu, tout un jour, contre le Diable? Est-il vrai que vous le soyez vous-même? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuse de la venger : Il lui raconta l'histoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & son épouse, contre Robert, &, enfin, les moyens qu'il avoit imaginés lui-même, pour faire perdre à Richard sa réputation de Chevalier sans peur. Vous me faites une injure cruelle, lui dit-il, en me confondant avec les Démons que vous avez combattus. Ces esprits subalternes sont soumis à nos ordres, un pouvoir suprême les oblige à nous obéir, malgré eux-mêmes; je les ai évoqués, & c'est moi qui leur ai prescrit tout ce que vous venez de voir; sans votre talisman, j'aurois poussé les choses plus loin.

Tout ce que disoit le Génie étoit nouveau pour Richard; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Esprits aériens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enseigner & d'instruire avec une si grande facilité, qu'un mot leur suffit pour mettre un homme au fait du systême le plus compliqué. Richard, après

un quart-d'heure d'instruction, en savoit autant que Brudner lui-même, & c'est, dit-on, d'un descendant du Duc, que le Comte de Gabalis avoit appris les secrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard, qui en fit part au public : On a, depuis, porté l'indiscrétion jusqu'à les mettre sur les trois théâtres de Paris.

Quelques promesses, dit le Génie au Duc, que j'aye faites à la Fée Minucieuse de la venger, je vois bien qu'il m'est impossible de réussir; je ne sais quel est le Génie qui vous protège, il est supérieur à moi : Au surplus, quand il ne le seroit pas, votre valeur & votre caractère m'attachent à vous pour toujours : Je sais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuse, mais, il en arrivera ce qu'elle voudra ; comptez sur moi dans toutes les occasions où je pourrai vous être utile. A ces mots, le Génie & le cheval disparurent. Richard, se trouvant seul, réfléchit sur tout ce qui venoit de se passer, & conjectura que la plupart des évènemens, dont les Philosophes se donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les causes, n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il se retira dans son palais, où son épouse l'attendoit avec impatience : Il lui raconta son combat, elle frémissoit à chaque mot, & ne comprenoit pas comment son mari n'en faisoit que rire.

CHAPITRE VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrasins. Histoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit, à Rouen, du bonheur de son peuple, dont il partageoit l'amour avec Clarice; elle adoroit son époux, qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de sa tendresse. Deux enfans furent les gages qu'ils se donnèrent de leur amour. Il en destina un à lui succéder au trône d'Angleterre, & l'autre, au Duché de Normandie. Il ne consulta, pour leur éducation, ni les Courtisans, ni les Philosophes; il ne consulta que la nature, & n'envisagea que leur destination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands, & de la trop grande application aux sciences abstraites: Il aimoit & respectoit les Savans, mais il croyoit qu'un Roi n'avoit besoin que d'être éclairé sur l'utilité des sciences: Il voulut que ses enfans connussent assez les arts, pour récompenser ceux qui les faisoient fleurir dans leurs États, & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il se réserva le soin de former leurs cœurs, par l'exemple de ses vertus; il étoit persuadé que les leçons de la morale ne germent, presque jamais, quand elles tombent sur un caractère naturellement pervers

ou qu'on n'a pas eu soin de le disposer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie se livroit à ces devoirs importans, plus essentiels à la félicité publique, & plus honorables pour le Souverain, que les faits d'armes les plus éclatans, lorsque Charlemagne apprit que les Sarrasins, que Charles-Martel avoit éloignés des frontières de la France, menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entreprise. Pour les prévenir, il résolut de les attaquer, lui-même, sur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces, & chez tous ses Feudataires : Il invita tous les Chevaliers François, & tous ses alliés, de se rendre auprès de lui, pour partir en même temps : Il manda au Comte de Toulouse, qu'ayant assigné les plaines qui entourent sa capitale, pour le rendez-vous général des troupes, il les y attendît pour les recevoir, & que tous les Chevaliers, qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarrasins, y arriveroient, dans peu de jours, avec lui.

Lorsque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard, il écrivit au Roi qu'il se rendroit à Paris aussi-tôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon, de Mortaigne & de Caen, à chacun desquels il donna trois cents Gendarmes à conduire, outre ceux qu'ils avoient sous leurs ordres : Il se joignit encore à eux un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe se mit en marche, quelques jours

avant le départ de Richard : Lorsqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver, il se couvrit de ses plus belles armes; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté, que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté surprenante, qu'il avoit rencontré, quelque temps avant, au milieu de la forêt, les lui avoit remises. C'étoit sans dessein que Richard s'arma; il monta à cheval, & ne prit qu'un Écuyer avec lui. Il arriva, le lendemain, dans la forêt Royale, à environ une lieue de Paris, & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru, Richard fit parer magnifiquement son Ecuyer, & l'envoya vers Charlemagne, avec la plus févère défense de dire son nom. L'Ecuyer trouva le Roi, environné de douze Pairs, des Chevaliers & des Barons : Il dit au Roi. Sire, dès que vos ordres ont été connus du Chevalier, mon maître, il a mis la plus grande diligence à les remplir : Il est dans la forêt Royale; &, avant que de venir à votre Cour, il désireroit d'éprouver son courage contre quelqu'un de vos Chevaliers, soit à la lance, soit à l'épée. L'Ecuyer demanda permission pour son maître de défier les Chevaliers qui étoient présens.

Olivier, Comte de Vienne, accepta le défi, & dit à l'Ecuyer, qu'il pouvoit annoncer à son maître, quel qu'il fût, que, puisqu'il désiroit combattre, il pouvoit être assuré qu'il trouveroit, dans la forêt, un rival qui tâcheroit de se rendre digne de lui. L'Ecuyer

alla porter cette réponſe à Richard. Olivier le ſuivit de près, armé d'une lance à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard, qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui ſe préſenteroit. Après s'être ſalués, ils prirent du terrain & s'élancèrent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond ſur ſa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé du coup, il ſe remit : Olivier lui oppoſa vainement ſon écu; la force qu'il mit à lui réſiſter ne ſervit qu'à accélérer ſa chute; il tomba renverſé par deſſus la croupe de ſon cheval, qui fut ſi épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier ſe releva tout honteux; &, après que ſon Écuyer lui eut ramené ſon cheval, & raſſemblé les pièces de ſa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta, avec franchiſe, ce qui venoit de lui arriver.

Oger le Danois ne put entendre, de ſang-froid, le récit de ce combat, il ſe propoſa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui ſuſciteroit un nouvel adverſaire : Il étoit à l'entrée de la forêt; ils ne s'aperçurent pas plutôt, qu'ils ſe mirent à combattre. Oger porta un coup ſi terrible, qu'il renverſa le cheval de Richard ſur ſa croupe; mais il ſe releva auſſi-tôt, & Richard, furieux, porta un coup de lance à Oger, qui

le jeta sur la poussière, & lui fit perdre connoissance : Après s'être remis, il remonta ; &, ne voyant plus paroître son adversaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorsqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au devant de lui, &, le voyant triste & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher cousin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui sera le plus fort; il y aura bien du malheur, si je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne, aussi-tôt, à son Ecuyer de lui amener son cheval, & de lui apporter son écu & sa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'espérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut Roland à sa marche fière & rapide. Il alla à sa rencontre, & régla le pas de son cheval sur celui de son adversaire. Ils se frappèrent en même temps, &, comme deux corps également solides, lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité, ils reculèrent avec la même vîtesse. Richard fut renversé sur la croupe de son cheval & se retint; mais, Roland avoit fait un si grand effort, qu'il tomba par terre avec le sien, qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de son Ecuyer : Il chercha par-tout son ennemi, faisant retentir la forêt de ses cris : C'étoit la première fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu ; il vouloit se venger. Richard, qui ne

combattoit que pour faire connoître ſa valeur, & à qui il ſuffiſoit d'avoir l'avantage ſur ſes rivaux, diſparut au moment que Roland fut par terre, & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland : Cependant, il le conſola, & ſe félicita, avec lui, d'avoir à ſon ſervice un Chevalier auſſi brave. Il falloit être bien téméraire, pour oſer, après la défaite de Roland, tenter de ſe battre avec ce Chevalier inconnu : Mais, plus cette victoire paroiſſoit ſurprenante, & plus on s'obſtinoit à la croire un effet du haſard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même : Il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme, &, dédaignant de prendre l'eſſor, il n'oppoſa au Duc que ſa propre réſiſtance, &, ſemblable à un ballon pouſſé contre un rocher, le Duc alla tomber à dix pas, & ſe démit la cuiſſe. Richard, au déſeſpoir de cet accident, deſcend, &, avec le ſecours de leurs deux Ecuyers, il le fit tranſporter à Paris.

Guy de Bourgogne ſuccéda au Duc de Bretagne ; excepté qu'il ne ſe démit pas la cuiſſe, il ne fut pas plus heureux. Thierry d'Ardenne, qui avoit prévu la défaite de Guy, étoit parti, peu d'heures après lui : Il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne ſe découragea point ; Il diſoit en lui-même, ſi ce Chevalier inconnu a abattu Roland, que

personne n'avoit pu vaincre, pourquoi ne puis-je pas espérer que le même hasard me servira contre lui aussi heureusement. Le hasard fut inexorable; Thierry s'en retourna avec une blessure au bras : Il eut la gloire de n'être pas terrassé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers : Renaud de Montauban voulut en essayer : Il me terrassera, peut-être, comme les autres, disoit-il; que m'importe? je n'en serai pas moins brave; & il en sera plus digne de servir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva : Après être revenus, trois fois, l'un contre l'autre, avec un égal avantage, Richard désarçonna Renaud, dont le cheval, épouvanté, l'emporta dans la forêt. Après Renaud, se présentèrent successivement Guerin de Lorraine, Geofroid de Bordeaux, Noël, Comte de Nantes, Lambert, Prince de Bruxelles, Geofroid, Comte de Frise, Samson de Picardie, & plusieurs autres Chevaliers, qui furent tous abattus.

Charlemagne, étonné de la valeur de l'inconnu, ne dédaigna pas de jouter avec lui : Il part avec un seul Ecuyer, entre dans la forêt, & le défie. Richard, averti par son Ecuyer que c'étoit le Roi, abat sa lance, & la brise contre terre en mille pièces; descendant, ensuite, de son cheval, il met un genou à terre, lève la visière de son casque & se nomme. Le Roi l'embrassa, & lui confirma le titre d'intrépide : Charlemagne le conduisit à Paris, & le présenta à tous les

Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après, les troupes de Normandie, de Picardie, de l'Isle de France, s'étant répandues à Paris, le Roi se mit en marche avec ses Chevaliers : Ils allèrent rejoindre le reste de l'armée, qui les attendoit dans les environs de Toulouse. Lorsqu'ils furent réunis, l'armée de Charles se montoit à plus de cent mille hommes : Elle traversa les Pyrénées, & se rendit en Espagne. Charles rencontra les Sarrasins sur les frontières de ses États : Il les força de reculer, leur enleva Huescar, Barcelone, Gironne, Pampelune, & plusieurs autres, qu'il remit à Alphonse, Roi d'Espagne. Ses Chevaliers se distinguèrent par des exploits incroyables, & Richard fit des prodiges de valeur, qui sont trop connus dans les fastes espagnols, pour les rapporter ici. Je dirai seulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard en vie, de lui donner autant d'or que Richard en peseroit, & à celui qui, ne pouvant le prendre vivant, le tueroit, de lui donner la moitié de cette somme. Richard, un jour de bataille, prit lui-même ce Sarrasin, exigea de lui les deux récompenses, qu'il fit distribuer à l'armée de Charlemagne, & renvoya son prisonnier.

Après la conquête d'une partie de l'Espagne sur les Sarrasins, Charlemagne s'en retournoit avec ses Chevaliers; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyré-

nées, il mit fin à une aventure des plus extraordinaires : Il rencontra, devant la porte d'un château, une foule de peuple, qu'un Chevalier, armé de toutes pièces, s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château, malgré cet homme, qui paroissoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un souterrain dépendant du château, où il retenoit aussi sa femme. Richard épouvanté de ce supplice horrible, & frappé de la puanteur du cadavre, malgré le grand éloignement, s'approche du Chevalier, & lui dit : Homme déloyal, permets, dans l'instant, à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté, & délivre ton épouse du supplice abominable que tu lui fais souffrir. Si ta jalousie te portoit à lui donner la mort, pourquoi prolonger sa vie dans les tourmens ? On peut excuser l'effet d'un premier mouvement dans un cœur sensible & vivement irrité, mais une vengeance lente & réfléchie, n'est qu'un long assassinat, ou, plutôt, un tissu d'assassinats & de meurtres. Celui qui poignarderoit injustement cent hommes en un jour, seroit, sans doute, plus coupable envers la société, mais moins criminel envers soi-même, que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un seul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de sang-froid, & lui dit : Si vous étiez à ma place,



peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner, il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le sujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainsi :

Chevalier, ainsi que toi, d'une Maison illustre & d'une fortune considérable, estimé à la Cour, aimé de mes vassaux, & ne m'occupant que du soin de soulager les malheureux ; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les passois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : J'étois jeune ; un de mes Fermiers, à qui j'avois donné ma confiance, & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de son éducation ; je la confiai à une femme respectable, ma parente ; elle tâchoit de lui inspirer toutes les vertus de son sexe ; il sembloit que la jeune élève allât au devant de ses leçons : Les plus heureux talens se développèrent dans la jeune Henriette ; beauté, grâces, voix séduisante, esprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuse, dextérité surprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoir tout ce qu'on lui enseignoit, elle réunissoit tout. Malheureux ! je me laissai surprendre par ces charmes, qui ne devroient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans, Henriette étoit un prodige ; à dix ans, elle fit sur moi une impression que sa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de soins pour son instruction, je fis tout pour lui plaire ;

hélas! je n'eus que trop le malheur d'y réussir. Henriette s'attacha à moi; elle sentoit le prix de mes bienfaits; je ne voulus point de sa reconnoissance, je ne lui demandai que l'amitié la plus pure; & l'amour se fit entendre dans son cœur aussi violemment que dans le mien, elle s'y livroit de bonne-foi, mais avec innocence: Ses sens parloient un langage qu'elle ne comprenoit point encore; elle éprouvoit toute la force des desirs, sans qu'elle pût distinguer quel en étoit le but.

Son père s'en aperçut d'autant plus aisément, que l'innocence de sa fille lui permettoit de lire au fond de son ame. Il me vint trouver, d'un air consterné, les larmes couloient de ses yeux. Ah! Monseigneur, me dit-il, vous avez cru faire le bonheur d'Henriette & le mien, & vous avez fait sa honte & mon malheur; la reconnoissance, que je lui ai toujours inspirée pour vos bontés, a produit en elle une passion qui va faire mon tourment. Je vous connois trop honnête pour vous croire le complice de ses sentimens; mais il n'est que trop vrai que vous en êtes l'objet. S'il en est encore temps, Monseigneur, aidez-moi à guérir ma pauvre fille; ce sera pour elle un bien, plus grand que tout celui dont vous nous avez comblés jusqu'à présent. Va, rassure-toi, mon pauvre Pierre, lui dis-je, je connois les sentimens de ta fille, & je vais te faire part des miens. Assieds-toi. Ah! Monseigneur! s'écria le Fermier. Assieds-toi, & ne m'interromps point, repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette, je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaisance. Je la regardois précisément comme ma fille. Sa beauté, qui se développa, ses talens & son esprit me la rendoient chère, l'habitude me fit une nécessité de la voir. A la Cour, à l'armée, au milieu des affaires les plus embarrassantes, Henriette étoit présente à mon esprit. Mon cher Pierre, quand je voulus m'examiner moi-même, je me trouvai le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me distraire par les plaisirs, je formai des liaisons avec des femmes de mon état, l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles, &, par une conséquence nécessaire, tout ce que je pouvois leur inspirer; je revenois auprès de mon Henriette; sa beauté, qui augmentoit de jour en jour, & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir, ne servirent qu'à augmenter ma passion. Ne t'alarme point, mon ami, je fis tous mes efforts pour la dissimuler à ta fille: Si je n'avois couru qu'après le plaisir, il m'eût été facile de la séduire; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois: Je résolus d'en faire ma femme; elle n'avoit que quinze ans, & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette, éblouie par mes bienfaits, & trompée par sa reconnoissance, ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicatesse d'une ame bien née; j'aimai mieux attendre encore,

que de l'expofer à fe repentir, un jour, de s'être livrée, avec imprudence, à un premier penchant ; j'ai fait plus, je l'ai menée à la Cour, fous le nom d'une parente ; elle y a été admirée, elle a fait des conquêtes brillantes ; mais plus elle plaifoit, & plus elle fe trouvoit flattée qu'on la fit apercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi : J'affectai de la lier avec deux ou trois courtifans beaucoup plus jeunes que moi, d'une figure & d'une taille plus avantageufes : Ils cherchèrent à s'en faire aimer : Mon cœur en fouffroit, mais j'aurois fait un plus grand facrifice encore, fi Henriette fe fût attachée à l'un ou à l'autre; je voulus que fon choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette, infenfible à leur tendreffe, me raconter, naïvement, tous les efforts qu'ils faifoient pour lui plaire, & les plaindre bonnement de leur peu de fuccès. Enfin, le croirois-tu? Henriette, éclairée par l'âge & par l'expérience, m'avoua, la première, qu'elle n'aimoit que moi, & que, quelque parti que je priffe, jamais elle ne pourroit fe réfoudre à en aimer une autre. Alors, je lui déclarai mon amour : Je lui dis que, depuis huit ans, je brûlois d'un feu que, pour fon intérêt même, j'avois eu la précaution de lui cacher : Je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la première à me faire fentir la diftance qu'il y avoit entre nous, non pas du côté de la fortune, me dit-elle; je fens que ce facrifice eft celui qui doit coûter le moins à une ame telle que

la vôtre, mais du côté de la naissance : Fait pour parvenir aux premières dignités de l'Etat, notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien, par la délicatesse que j'avois mise dans toute ma conduite, que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtresse : Elle me proposa de se retirer dans un Couvent, & de se sacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette résolution. Je l'assurai que mon parti étoit pris depuis long-temps, & que j'étois décidé de l'épouser. Elle combattit fortement mon projet. Enfin, vaincue par son amour, & par mes larmes, elle crut avoir tout arrangé, en me proposant un mariage secret. Je rejetai cette proposition comme injurieuse à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu, elle est fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés, je puis avouer l'un & l'autre sans honte.

Pierre voulut me dissuader de ce mariage, il fit tout ce qui dépendit de lui, il me menaça de refuser son consentement à sa fille. Je pouvois user de violence, je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ses parens : Je leur fis comprendre qu'un amour nourri, pendant huit ans, dans le silence, combattu par tout ce que la prudence & la raison peuvent suggérer de plus puissant, n'étoit point l'effet d'une effervescence passagère, & n'avoit rien à craindre de l'inconstance. Enfin, j'obtins le consentement du bon Fermier, qui se jeta à mes genoux, & me demanda pardon

de me l'avoir refusée : Je connoissois trop bien les motifs de son refus pour lui en savoir mauvais gré. Henriette avoit accompli sa dix-huitième année, lorsque je l'épousai. Depuis mon mariage, je n'ai été ni moins tendre, ni moins empressé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard, &, de mon côté, j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà, continua le Chevalier, en s'adressant à Richard, quelle a été ma conduite avec cette femme, dont vous prenez la défense : Voici ses crimes. Je recevois, chez moi, tous les Seigneurs des environs; je procurois à ma femme tous les amusemens que je pouvois; elle étoit jeune & belle; je n'avois aucune raison de ne pas la croire vertueuse, & je voyois, sans aucun ombrage, les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des caresses, que je croyois innocentes. Un domestique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois, & je le chassai. D'autres personnes cherchèrent à me faire naître des soupçons, & je les reçus très-mal. Je répétai même, à mon épouse, tout ce qu'on m'avoit dit, & je l'avertis de se méfier de ces gens-là. Elle suivit mon conseil, & fut plus réservée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer, à qui j'avois fait donner une éducation conforme à son état & à sa fortune, & qui avoit acquis les plus belles connoissances, venoit chez moi; je le recevois avec plaisir; il vivoit avec nous, comme

comme étant de la maison; je le destinois à remplacer son père, qui a été tué dans un Tournoi : Si j'avois eu des dispositions à être jaloux, c'étoit l'homme le moins capable de me donner des soupçons. Les mêmes personnes, avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inspirer, revinrent à la charge, & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme, & qu'ils me trahissoient l'un & l'autre. Cette obstination de la part des personnes qui m'avoient de grandes obligations, & qui, dans le fond, ne pouvoient avoir aucun intérêt à troubler notre union, me piqua : Je résolus de m'éclaircir, plutôt pour confondre les calomniateurs, que par méfiance. Le hasard me servit mieux que je n'aurois pu l'espérer : l'esprit agité, & n'ayant pu dormir de toute la nuit, je me mis, un matin, à la fenêtre; elle donne sur mon jardin, qui est vaste, & orné de quatre bosquets fort épais. Un moment après, je vis entrer la perfide, avec son amant, par une porte dérobée : Je ne les perdis pas de vue; ils se croyoient seuls : Je vis le jeune homme embrasser mon épouse avec ardeur; elle lui rendoit ses caresses avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus sérieux, elle se livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : Je fus sur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : Je me modérai, cependant, & j'attendis une autre occasion, pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy; c'étoit le nom

de son amant, à souper, le soir même. Je lui répondis qu'il savoit bien qu'il étoit le maître : Nous nous mîmes à table; je dissimulai toujours, j'observois tous leurs gestes, leurs coups-d'œil; je les vis se presser la main par dessous la table; j'étois furieux, mais je voulois les prendre sur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le souper, je l'ouvris, & je lus devant eux, que le Comte de Toulouse me prioit de venir à sa Cour pour une affaire très-pressante; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain, je dis à mon épouse, que, pour éviter la chaleur du jour, je partirois à l'entrée de la nuit : Elle approuva fort mon projet : Je fis préparer mes chevaux, & je donnai tous les ordres nécessaires. Elle ne manqua point de faire avertir son amant, par une vieille domestique, qui avoit sa confiance, de venir, à minuit. Je pars; mais, quand je fus arrivé dans une de mes terres, à une lieue d'ici, je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voisins, qui m'avoit averti des débordemens de ma femme, s'étoit engagé, non seulement, de me fournir l'occasion de la prendre sur le fait, mais encore de me donner des preuves que ma vie couroit le plus grand danger.

En effet, il ne tarda pas à venir me joindre : Je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie, me dit-il, n'eût pas été menacée, jamais je ne me serois avisé de porter le trouble

dans votre cœur; je me ſerois contenté d'avertir votre femme, & j'aurois gardé le plus profond ſilence : Je ne me ſuis déterminé à le rompre, que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappelez que vous tuâtes, dans une joute, un jeune Chevalier, parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les lois de l'honneur défendent, tandis que vous vous préſentiez avec une lance & une épée à fer émouſſé. Ce Chevalier avoit réſolu de ſe défaire de vous, & votre femme étoit ſa complice : Quant à Dupuy, voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : La première contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la ſeconde, qu'à condition que je promettrois de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre, mais cet homme s'y prit avec une telle adreſſe, & ſut ſi bien me toucher, qu'enfin, j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre, & j'y lus que Dupuy envoyoit à ſa maîtreſſe le flacon dont ils étoient convenus, & qu'il falloit ſubſtituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs ſpiritueuſes que je porte ordinairement, en cas d'accident, à la chaſſe ou dans mes voyages. Mon voiſin me dit de faire apporter mes flacons, il s'en trouva un caſſé, afin que je fuſſe obligé de me ſervir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur, j'y trempai du pain, que je donnai à un chien : Deux heures après que cet animal

l'eut mangé, il tomba à terre, se débattit, & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouse, je repris le chemin du château : Je m'y introduisis, secrettement, avec deux domestiques; un troisième va frapper à la porte de la chambre de ma femme; il la prie d'ouvrir, pour prendre, disoit-il, quelque chose que j'avois oublié, & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille, qui couchoit dans le même appartement, lui défendit de laisser entrer le domestique, & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement, entr'ouvre la porte; mais le domestique, plus agile, sous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit, saisit la vieille à la gorge, entre & je le suis avec deux autres de mes gens, dont l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit, & je trouve les deux traîtres couchés ensemble. Je les fis lier l'un & l'autre, ainsi que la vieille; je les conduisis dans le souterrain, où ils sont encore; &, là, l'épée levée sur leur sein, je forçai la perfide de verser, elle-même, le reste du flacon dans un verre, & de l'offrir à son amant : J'obligeai celui-ci, ou de le boire, ou de s'attendre au supplice le plus affreux & le plus long. Il n'hésita point, &, une demi-heure après, il expira : Quant à ma femme, j'avois promis de lui laisser la vie; je l'enfermai avec le cadavre de son amant, & ne voulus pas la séparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille est enfermée avec elle; on a

ſoin de leur apporter, tous les jours, à travers une ouverture que j'ai laiſſée dans le mur, du pain & de l'eau. Jugez, ajouta le Chevalier, en finiſſant, ſi la vengeance ſurpaſſe l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux, que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas, ajouta-t-il, ſi vous les euſſiez poignardés, l'un à côté de l'autre, dans le lit, ou même dans le ſouterrain; mais, perpétuer un ſupplice mille fois plus cruel que la mort même.... l'humanité ſe révolte. Chevalier, vous allez plus loin que les lois; jamais elles ne puniront les crimes les plus horribles de peines auſſi cruelles. Vous pouviez vous venger par le ſecours des lois, & ne pas recourir à des excès qui vous rendent preſque auſſi coupable qu'elle. Enfin, Richard, à force de prières, obtint du malheureux époux, qu'elle ſeroit transférée dans un Couvent, où elle mourut, cinq à ſix ans après.



CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlèvement de Richard sur le mont Sinaï. Défaite d'un affreux Géant. Richard est transporté en Angleterre. Sa victoire & son couronnement.

RICHARD reprit la route de ses États: Il apprit, en traversant la France, que la Reine d'Angleterre, mère de son épouse, étoit morte: Le trône appartenoit à la Duchesse; &, comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner, elle transmit ses droits à Richard. Il se disposa à se faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaisseaux : Il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante : Le Duc monta le premier; le Comte d'Alençon, le second, avec cent Chevaliers; plusieurs Chevaliers & Seigneurs montèrent les autres vaisseaux.

A peine furent-ils en pleine mer, que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obscurcit & se troubla, la mer mugit & s'enfla, les vaisseaux furent dispersés : Richard faisoit faire des manœuvres pour les rejoindre : Il ordonnoit, il exécutoit, toujours ferme, toujours intrépide. Il aperçut, à la lueur des éclairs, les débris d'un vaisseau prêts à être submergés; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté ravissante. Elle versoit un torrent de larmes sur

le sort de ses malheureux amis & de son frère, qu'elle avoit, disoit-elle, vu engloutir par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaisseau de Richard : Il avoit entendu ses plaintes, il eut le bonheur de la sauver : Il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez, dit-elle, une Princesse, fille du Roi d'Espagne; j'allois, en Ecosse, épouser le Roi de ce pays : Mon père m'avoit donné pour escorte cinquante Chevaliers, conduits par mon frère : Tout a été submergé : Père infortuné! une vague lui a ravi toute sa famille.

A peine fut-elle sur le bord de Richard, que le vaisseau partit comme la foudre, & alla se briser sur les côtes de Gênes, le seul Richard se sauva, les cadavres des Chevaliers flottoient sur les ondes. La fausse Princesse disparut, Richard la chercha vainement; il plaignoit son sort, lorsqu'il aperçut, dans les airs, un démon, qu'il reconnut pour Nazoméga. C'étoit lui qui avoit suscité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princesse d'Espagne, & qui fit échouer le vaisseau : Depuis le combat, qu'il avoit soutenu contre Richard, la Fée Minucieuse l'avoit pris sous sa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit sur des rochers, & se trouva dans une île très-agréable; il y étoit seul, & la nuit approchoit : La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit essuyée pendant la tempête, l'engagèrent à s'endormir. Nazoméga ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, insensible à ses coups, rompoit toute sorte d'enchantemens : Il se fit suivre de plusieurs

démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son sommeil étoit si profond, que Nazoméga & les démons le transportèrent sur le mont Sinaï, sans qu'il s'en aperçût. Cet enlèvement fut si rapide, qu'ils y arrivèrent avant la fin du jour; tous les démons disparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazoméga étoit de le livrer à un Géant, qui faisoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jérusalem & dans la Palestine.

A son réveil, Richard, qui se croyoit dans l'île où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : A la place d'un lieu désert, il vit, dans l'éloignement, des maisons, des églises & des monastères : Il se crut encore dans les bras du sommeil & dans l'illusion d'un songe. Il avance, & entre dans une église; il interroge, & on lui répond qu'il est dans un monastère du mont Sinaï. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été transporté dans ce lieu par un pouvoir suprème, il se prosterne, & prie la Divinité de le protéger contre ses ennemis visibles & invisibles. Aussi-tôt, une voix lui ordonne de prendre l'épée qui est entre les mains de la statue de Cathérine, à qui ce Temple étoit consacré, & de s'en servir pour tuer le Géant qu'il trouveroit sur le port des Pélerins, où il faisoit sa résidence, pour être plus à portée de les voir arriver: A mesure qu'ils débarquoient, il les enlevoit & les faisoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec respect de la statue, qui tend le bras & lui présente l'épée, symbole du zèle avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de sa religion. Cette épée étoit dans son fourreau, pour marquer que la Religion, douce & tranquille, ne sait que se défendre, & n'attaque jamais, qu'elle est prodigue de son sang, & avare de celui de ses ennemis. Richard reçut l'épée, en présence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de son fourreau, à leur grand étonnement; car ils lui racontèrent que ni eux, ni plusieurs Chevaliers qui l'avoient essayé, n'avoient jamais pu en venir à bout, quelques efforts qu'ils eussent faits.

Les Religieux le félicitèrent; ils lui racontèrent tout ce que le Géant faisoit souffrir aux Pélerins, pour les empêcher d'aller à la ville de Jérusalem, dont il destinoit la conquête aux Sarrasins. Richard leur promit qu'il espéroit de les en délivrer. Il arrive sur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant : Il avoit douze pieds de haut, c'est-à-dire, six de plus que Richard : Le Duc ne fut point effrayé de sa taille : Arrête, lui dit-il, prépare-toi au combat, ou rends-toi mon prisonnier. Le Géant le regarda avec mépris, & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui servoit de massue. De quel droit, continua-t-il, empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jérusalem & les massacres-tu? Le Géant, sans daigner lui répondre, laisse tomber sa lourde massue sur Ri-

chard, dont l'écu se trouva fracassé; il tomba lui-même. Le Géant la relevoit, mais, Richard, profitant de ce moment, lui porte un coup terrible dans le bas-ventre, & fait pousser au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : La massue lui échappa de la main, & alla tomber sur un vaisseau, qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du colosse, qui cherchoit à le saisir. Il prenoit si bien ses mesures, qu'il le blessoit à chaque instant : D'un revers, il lui emporta la main droite; d'un second, il lui coupa la jambe au dessus du pied, & le Géant tomba, comme un chêne sous le dernier coup de hache; il se défendoit encore avec sa main gauche, dont il arrachoit des quartiers de rocher, qu'il lançoit contre son adversaire : Adroit à les éviter, Richard s'élance, & lui coupe encore cette main. Rends-toi, lui disoit-il, renonce à ta cruauté, reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre, & je puis encore, par des secours qui te sont inconnus, conserver ta vie. Commence, lui répond le féroce Géant, par me rendre mon pied & mes mains, rapporte-moi ma massue, & je verrai. Richard le prend par les cheveux, & l'exhorte toujours à se rendre. Tu as entendu mes conditions, dit le Géant, remplis-les; quand j'aurai ma massue, qui a échappé de mes mains, amène-moi encore ce Dieu dont tu parles, & si toi, ou lui, pouvez me vaincre, je te promets d'être ton pri-

sonnier. Richard indigné de ce blasphème, & voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de sa vilaine ame, lui soulève la tête, & la sépare de son corps.

Chargé de ce trophée, Richard regagne le haut du mont, & présente la tête du Géant aux Religieux, qui ne pouvoient assez admirer sa valeur. Ils lui firent présent de l'épée, & offrirent de le faire conduire, à leurs dépens, en Angleterre, où il étoit fort pressé de se rendre. Richard accepta l'offre de le conduire, mais il ne voulut pas que le Couvent en fît les frais. Tandis qu'ils combattoient de générosité, il se présente un jeune Ecuyer, qui promet au Chevalier, s'il veut le prendre à son service, de le défendre contre toute sorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazoméga, malgré son déguisement. Il porta la main sur la garde de son épée, lorsque la même voix, qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant, se fit entendre : Elle ordonna au Génie de se transformer en cheval ailé, & de transporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes, s'écria l'Enchanteur, en s'adressant à Richard ; mon pouvoir est anéanti par l'être qui te protège : J'allois te transporter au pays qu'habitent les enfans du soleil, dans les rochers brûlans, que ne connoissent point encore tes compatriotes, mais où un démon plus redoutable que moi, le démon de l'avarice, conduira, un jour, une partie des peuples de l'Europe : C'est là que je me proposois de te tenter, par la vue des

tréſors que la terre y recèle, & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat, qui doit ſéduire tant de Nations, je t'aurois tranſporté au milieu des glaces du Nord : C'eſt là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géans : Il t'auroit été impoſſible de réſiſter à leur fureur : Si le Ciel t'eût ſauvé, je t'abandonnois dans les déſerts de l'Afrique, je t'y aurois expoſé à des monſtres plus effroyables encore : Ton courage t'eût été inutile, à moins que le Ciel ne t'eût prêté des ailes : Les monſtres qui habitent ces forêts ſont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs : S'ils ne t'avoient pas arraché la vie, je ſuis, du moins, aſſuré qu'ils t'auroient effrayé, & c'eſt tout ce que je déſirois ; mais, enfin, je ſuis vaincu ; le Ciel m'enchaîne ; je ſuis forcé de lui obéir, & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les perſécutions des Enchanteurs, des Génies, ni des Démons, & que le Ciel les ſoumet à tes ordres.

A ces mots, les bras & les jambes de Nazoméga s'étendent, ſon col s'alonge, ſa tête ſe courbe vers la terre, & des plumes s'élèvent ſur ſon dos. Il devient un cheval magnifique, il déploye ſes ailes, Richard s'élance ſur lui, & le Démon fend les airs avec plus de vîteſſe que l'aigle qui fond ſur ſa proie. Il parcourt, en un clin-d'œil, des régions immenſes, il plane au deſſus des plus hautes montagnes ; il avoit ſous ſes pieds des mers orageuſes : Le Démon le tranſporte au deſſus du Véſuve,

& Richard a le temps de plonger sa vue au fond du gouffre embrasé : Il traverse l'Italie, s'élève au dessus des Alpes ; le bruit qu'il fait, en passant sur leur sommet, effraye les aigles & d'autres oiseaux, qui sortent de leurs aires, & qui voltigent autour de lui ; Richard est obligé de les écarter avec son épée. Son cheval le fait passer au travers d'un nuage épais, qui s'est élevé sur une vallée profonde ; le tonnerre gronde sous ses pieds, & la foudre sillonne les airs autour de lui ; elle frappe son écu, qu'elle fond dans ses mains sans le blesser. Il parcourt la France, arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin, Nazoméga, arrivé sur les bords de la Tamise, s'abat, & pose, doucement, à terre Richard, qui, n'ayant plus besoin de son secours, lui ordonne d'aller apprendre son arrivée, sous telle figure qu'il lui plaira de prendre, aux Religieux du mont Sinaï.

Lorsqu'il fut parti, Richard prend le chemin de Londres ; il avoit aperçu, en passant, quelques-uns des vaisseaux qu'il avoit pris en partant de Normandie, & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville, &, bientôt, il est reconnu par un des principaux Seigneurs de sa Cour, qui demeure immobile de surprise. On croyoit Richard enseveli sous les flots : On avoit vu son vaisseau se briser contre des rochers ; trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de son arrivée, ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois,

qui ne veut que des Rois qu'il puisse tenir sous sa dépendance, s'assembloit déjà pour en nommer un de sa nation. Richard, dont la politique étoit toujours d'employer la douceur, avant d'en venir à des moyens extrêmes, fit publier son arrivée. Il assembla le peuple, & lui parla ainsi :

Le désir, que vous montrez, d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous, ne m'offense point ; il m'est, au contraire, un garant de votre fidélité : Un peuple qui aime sa patrie, doit, nécessairement, être attaché à ceux qui le gouvernent, lorsqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire ; c'est là mon unique dessein. Je ne suis pas né parmi vous, mais j'exerce des droits que m'a transmis une femme, votre compatriote, que j'adore, dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuse, & dont le caractère m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois, son père étoit votre idole, & sa mémoire doit vous être chère : Refuser à sa fille les mêmes sentimens, seroit une contradiction qui n'est point dans votre manière de penser. C'est cette fille, au nom de laquelle je viens régner sur vous : Elle aime sa patrie, & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore, Richard reprit ainsi : Je hais la force & la violence, & je déteste les querelles civiles. Je serois au désespoir, si je croyois qu'il en coûtât une goutte de sang à mes sujets. Que ceux qui

sont opposés à mon élection, choisissent un Chevalier, je le combattrai : S'il est vainqueur, j'abandonne mes prétentions ; si je le suis, vous vous réunirez tous sous mon obéissance. A cette proposition, il s'éleva des applaudissemens de toutes parts, & l'assemblée fut renvoyée au lendemain.

Les Anglois choisirent un Prince descendant d'Alfred le Grand, jeune homme élevé dans les montagnes d'Ecosse, accoutumé, dès son enfance, à lutter contre les monstres des forêts, & ne connoissant d'autres armes que sa massue, un poignard & sa valeur. Richard se rendit sur la place, & le brave Alfred se présenta : Le Duc ne voulut point combattre à armes inégales, il se saisit d'une massue & d'un poignard, comme son adversaire. Les Anglois, divisés en deux partis, faisoient des vœux, les uns pour Richard, & les autres pour la liberté. Les deux combattans s'élancent, un silence profond règne dans l'assemblée. Alfred avoit levé sa pesante massue, Richard l'évite, & le poids de l'arme d'Alfred fait courber sa tête sur le col de son cheval. Richard eût pu profiter de ce moment, pour écraser son adversaire ; il lui donna le temps de se remettre. Ils reviennent l'un contre l'autre, leurs massues se choquent ; &, quoiqu'elles fussent de racine de cèdre, armées de pointes acérées, le choc les entr'ouvre l'une & l'autre, les coups, qu'elles peuvent porter dans cet état, ne sont plus dangereux, & le combat eût encore duré long-temps, si Richard, au lieu de

frapper Alfred, n'eût adressé des coups multipliés sur la tête du cheval; il l'étourdit: Le coursier entraîne Alfred, qui ne peut le ramener contre son adversaire. Richard dédaigne de profiter de son embarras, il demeure simple spectateur. Alfred est forcé de descendre; le Duc descend de son côté, & tous les deux, le poignard à la main, se mesurent & marquent la place de leurs coups: Richard évite ceux d'Alfred, & le saisit par le milieu du corps; ils cherchent à se terrasser; les efforts même qu'ils font pour se renverser, semblent les rendre immobiles. Richard feint de céder, son adversaire s'ébranle, mais, rassemblant toutes ses forces, Richard, profitant d'un instant favorable, le met sous ses pieds & le désarme. Il ne tenoit qu'à lui de lui plonger le poignard dans le sein: Avoue-toi vaincu, lui crie-t-il. Alfred ne répond que par les efforts qu'il fait pour se dégager, mais Richard le tient pressé contre le sable. Alors, le peuple, divisé, se réunit, & crie, *vive Richard, vive le Roi.* Dès que ce cri a frappé l'oreille d'Alfred, il cède, & convient que Richard est vainqueur. Richard le relève, l'embrasse, & lui dit que les Anglois ne pouvoient choisir un Chevalier plus vaillant & plus fort: Il le pria de lui accorder son amitié, & lui promit la sienne.

Pendant le combat, il s'étoit élevé un bruit, dont Richard, trop occupé, n'avoit pas demandé la cause; c'étoit son épouse, qui, ayant appris la tempête que la flotte Normande

avoit essuyée, tremblant pour le sort du Duc, étoit venue à Londres pour en savoir des nouvelles. Elle arriva au moment où Richard luttoit contre Alfred, elle perça la foule & fut témoin de son triomphe. C'en fut un nouveau pour lui, lorsque, sortant des bras d'Alfred, qui lui marquoit son estime, & qui répondoit à ses caresses, il se trouva dans ceux de son épouse. Il la présenta aux Anglois, qui tombèrent aux pieds de leur Princesse. Les deux époux furent couronnés, le lendemain, avec la plus grande solemnité; il y eut, pendant quinze jours, des fêtes & des tournois. Richard & son épouse se fixèrent en Angleterre; &, lorsque le Roi fut obligé d'aller en Normandie pour régler les affaires de l'Etat qu'il quittoit, & installer son fils, qu'il nomma son successeur, il fut obligé de laisser la Reine en otage, tant ils craignoient de le perdre. Ils régnèrent long-temps, & les meilleurs Rois qui ont occupé, après leur mort, le trône d'Angleterre, n'ont pu faire oublier à la Nation, les bienfaits de Richard & les vertus de cette Princesse.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



